

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

SUAU de VARENNES Edouard, *Les mystères de Bruxelles*, t. 3, Bruxelles : Société typographique belge, 1845.

---

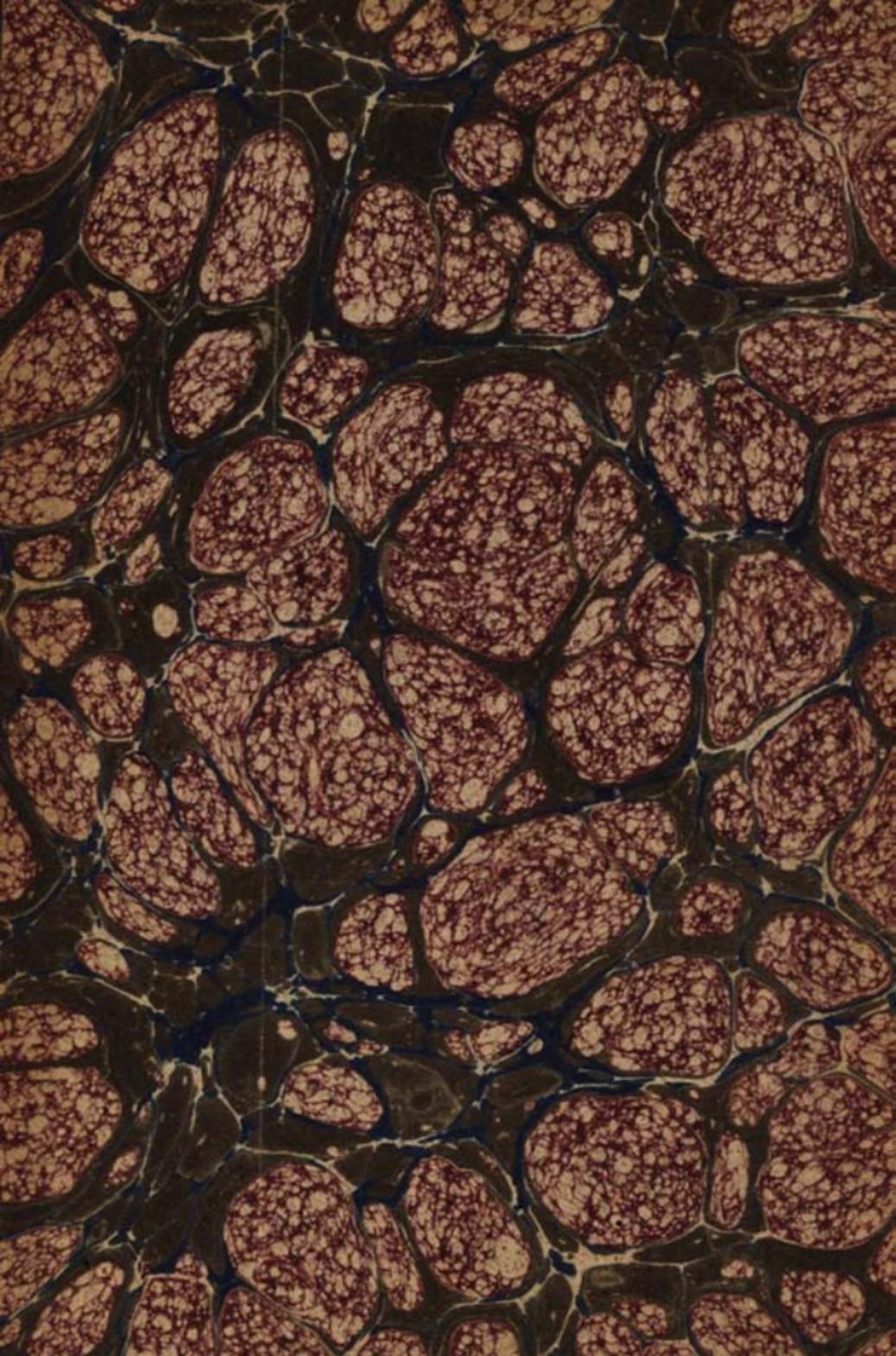
**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**  
Elle fait partie des collections de la **Bibliothèque Royale de Belgique**  
et a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'ULB.

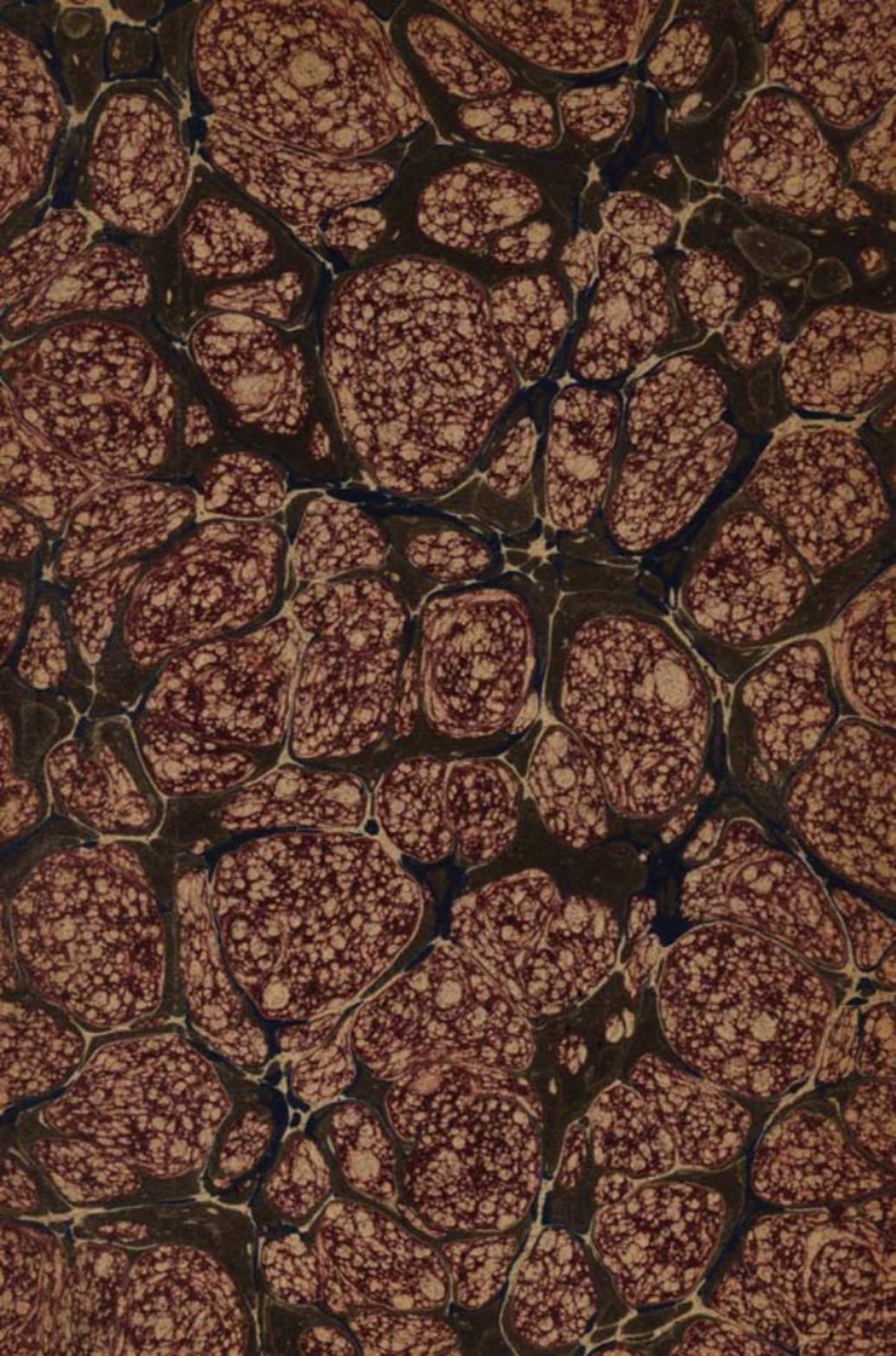
Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université  
libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont  
visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives &  
Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site  
<http://digitheque.ulb.ac.be/>







II  
79432

A

73  
P. Lepoint

79432

LES

A

MYSTÈRES

DE BRUXELLES.

MYSTERS

DE HERRLERS

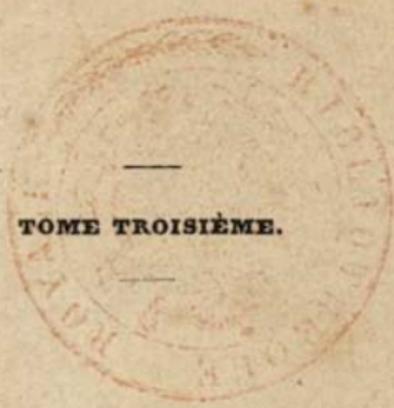
LES  
MYSTÈRES

DE BRUXELLES,

PAR

SUAU DE VARENNES.

AUTEUR DES MATELOTS PARISIENS, ETC., ETC.



TOME TROISIÈME.

BRUXELLES,  
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,  
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—  
1845

## M Y S T E R I E S

DE BRUXELLES.

SOCIÉTÉ ANONYME

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ ANONYME

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES.

ACHETÉ PAR LA SOCIÉTÉ ANONYME

DE BRUXELLES.

# LES MYSTÈRES DE BRUXELLES.

## I.

### L'ENTREVUE.

Quand la duchesse de Wladimont entra dans le salon où le chevalier avait été invité à l'attendre, celui-ci se leva et lui fit un profond salut. Louise l'engagea par un geste à s'asseoir, et elle-même prit place sur un fauteuil qui se trouvait près de la cheminée. Le chevalier audacieux, téméraire jusqu'au cynisme dans tous les actes de sa vie, était visiblement ému en présence de cette jeune femme dont il craignait d'affronter jusqu'au regard. Louise jouissait intérieurement de son embarras et de ses efforts évidents, quoique tacites, pour aborder le sujet auquel elle attribuait avec raison sa visite.

— Vous ne devez pas être étonnée, madame la duchesse, dit enfin le chevalier, que je me sois permis de me présenter à votre hôtel.

— Je m'attendais, en effet, à votre visite, monsieur répondit Louise assez brièvement.

— Et vous vous doutez, sans doute, poursuit celui-ci, des motifs qui l'ont provoquée.

— Oui, monsieur; du moins je crois les connaître, répondit de nouveau la duchesse.

— Ainsi, madame, je me vois dispensé de toute explication; j'en profiterai pour vous prier de recevoir mes remerciements...

— Vos remerciements, monsieur le chevalier ! interrompit Louise en souriant avec malice... Je vous avouerai que je comptais sur votre visite, mais que je ne m'attendais pas à vous voir dans de pareilles dispositions.

— Dois-je prendre votre observation pour un reproche ? fit le chevalier. En effet, madame la duchesse, le mot exprime mal ce que je vous dois... j'aurais dû dire la reconnaissance.

— Décidément, monsieur, nous ne nous comprenons pas... Je crains bien que l'explication que vous croyiez inutile ne devienne indispensable.

— Cette crainte n'est-elle pas plutôt l'expression d'un désir ? fit le chevalier ; s'il en est ainsi

j'y souscris volontiers, madame, ajouta-t-il en s'inclinant légèrement. Vous avez été instruite, je ne sais par quels moyens, du projet d'un enlèvement que l'on devait tenter contre une jeune personne... Non-seulement votre intervention a fait échouer cette tentative coupable, mais en recueillant auprès de vous celle qui en était l'objet, vous avez voulu en rendre tout retour impossible... Peut-il alors vous paraître si étrange que le frère, que le tuteur de cette jeune personne éprouve le besoin de vous exprimer un sentiment bien naturel après un service aussi signalé?

— Votre explication est très-adroite, monsieur le chevalier, répondit Louise; malgré tout ce qu'elle a de spécieux... pardonnez à ma franchise. . je persiste à m'étonner d'un sentiment, que d'ailleurs il m'est impossible de croire sincère.

— Madame la duchesse...

— Permettez-moi d'ajouter, monsieur, que cette croyance est basée sur la certitude où je suis que vous n'ignorez pas que l'enlèvement projeté contre mademoiselle de Bleeden n'est pas la seule cause qui m'ait engagée à la décider à fuir le village d'Alseberg.

A ces paroles de la duchesse, le trouble du chevalier se révéla par une pâleur subite et un léger

frémissement ; cependant sa présence d'esprit ne l'abandonna pas ; il y avait danger pour lui à soutenir l'entretien sur le terrain que la duchesse venait d'aborder avec une hardiesse qui ne lui laissait pas à douter de son intention bien arrêtée de lui porter des coups qu'il se sentait impuissant, malgré toute son habileté, à parer avec avantage : il le comprit, et, cherchant à dissimuler son émotion, il répondit :

— Je regrette, madame la duchesse, qu'un pareil accueil soit fait à des paroles que j'ai cru de mon devoir de vous adresser ; il serait peu digne, me semble-t-il, que je cherchasse à en connaître la cause ; il ne me reste donc plus qu'à vous prier de remettre à l'instant entre mes mains mademoiselle de Bleeden.

— Je regrette à mon tour, monsieur le chevalier, reprit la duchesse, de ne pouvoir satisfaire à votre demande... Mademoiselle de Bleeden n'habite pas cet hôtel.

— Veuillez dans ce cas m'indiquer le lieu de sa retraite... ma voiture est en bas... j'irai immédiatement l'y chercher.

— Je ne puis vous donner ce renseignement qu'avec l'assentiment de mademoiselle Clarisse, et il sera, je crois, difficile de l'obtenir.

Le chevalier fronça le sourcil, une étincelle de colère s'échappa de ses yeux.

— Votre réponse, madame, fit-il en se mordant les lèvres pour contenir son agitation, me force à me repentir de ne pas avoir adressé ma réclamation au duc, votre mari; il eût mieux apprécié, je le pense, la gravité d'un pareil refus...

— Je doute, monsieur, interrompit vivement la duchesse, que vous eussiez obtenu un meilleur succès auprès de monsieur de Wladimont; car j'obéis à ses conseils en vous refusant les renseignements que vous me demandez.

— Me verrais-je donc forcé, reprit le chevalier, de rappeler à monsieur le duc que seul j'ai le droit de disposer de mademoiselle de Bleeden?... il aurait dû ne pas oublier mon double titre de frère et de tuteur, et sentir que la soustraire à mon autorité, à ma surveillance, c'est un crime, non-seulement aux yeux de la société, mais encore devant la loi.

Une ironie dédaigneuse contracta légèrement les lèvres de la duchesse.

— Je vous remercie, répondit-elle, au nom du duc, mon mari, et au mien, de la leçon que vous voulez bien nous faire; je suis désolée que vous nous trouviez si peu disposés à en profiter... Retenez bien mes paroles, je vous prie, monsieur: tant que cela ne dépendra que de monsieur de Wla-

dimont et de moi, jamais votre sœur ne sera remise entre vos mains; car vous la livrer, ce serait nous rendre complices d'un crime dont la morale, sinon la loi, aurait à nous demander compte... Je m'abstiendrai de toute explication à cet égard... il me serait plus pénible encore de vous la donner qu'à vous de l'entendre.

L'attitude du chevalier devenait de plus en plus embarrassée, il se faisait violence pour cacher sa rage et son dépit; la menace était dans son cœur et l'injure sur ses lèvres.

— Vous abusez étrangement, répondit-il avec un accent bref, serré, de votre titre de femme qui m'interdit toutes représailles... ne voulant point user à mon tour d'un langage offensant... je vais me retirer, madame, mais pour revenir bientôt. Monsieur le duc m'accordera, j'ai lieu d'y compter, quelques instants d'entretien, et s'il me refusait, comme vous semblez me le faire pressentir, de remettre entre mes mains mademoiselle de Bleeden, ma pupille, croyez bien que je ne reculerai devant aucun moyen pour obtenir satisfaction d'un refus que je devrai considérer comme une grave injure.

L'ironie de la duchesse fit place à une expression de sévérité imposante.

— J'ignore, monsieur, de quels moyens vous

entendez parler qui vous serviraient à contraindre le duc à vous abandonner mademoiselle Clarisse; mais à mon avis il ne peut y en avoir qu'un seul, et ce moyen, fort heureusement, il vous est interdit d'en user.

— Veuillez-vous expliquer, madame...

— Je vais profiter de la permission, monsieur; puis-je compter que vous voudrez bien ne pas m'interrompre?

Le chevalier fit un signe affirmatif, la duchesse continua :

— Vous êtes le tuteur de mademoiselle de Bleden; ce titre vous donne, en effet, des droits que vous pourriez réclamer devant les tribunaux...; mais cette arme, en apparence si puissante, tournerait contre vous et vous accablerait... Aussi je vous sais trop habile pour n'être pas convaincue que vous éviterez de vous en servir.

Le chevalier voulut parler, la duchesse poursuivit :

— Laissez-moi continuer, je vous prie. J'ai peu ou point de connaissance dans les affaires de justice; mais je n'hésiterais pas à affirmer qu'une instance aurait pour résultat un grand scandale et la privation d'un titre qui déjà n'a plus de force entre vos mains.

Le chevalier continuait à affecter une tranquillité qu'il n'avait pas.

— J'admire votre persistance, répondit-il, à m'accabler d'insinuations que vous voudrez bien me permettre d'appeler calomnieuses : je ne sais, madame, à quelle cause je suis redevable de cette faveur... ce serait d'ailleurs m'en montre indigne que de ne point employer à votre égard une franchise égale à celle dont vous usez au mien... Veuillez donc être persuadée, madame la duchesse, que malgré ma sécurité sur le résultat d'une action en justice, ce moyen est le dernier dont je voudrais me servir ; je conserve en outre, une trop haute opinion du caractère de monsieur de Wladimont pour supposer un instant que, dans le cas d'une offense à laquelle je ne puis croire encore, je serais obligé de lui apprendre qu'une réparation de cette nature ne peut convenir à des personnes de notre qualité.

M<sup>me</sup> de Wladimont semblait réfléchir, elle garda un moment le silence.

— N'ai-je pas été assez heureux pour me faire comprendre ? poursuivit le chevalier, satisfait de l'avantage qu'il croyait avoir remporté.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit vivement la duchesse, je vous ai parfaitement compris ; j'apprécie à leur valeur, croyez-le bien, toute l'im-

pertinence, tout le mauvais goût d'une semblable allusion faite en ma présence; mais, ce second moyen, plus encore que le premier, vous est défendu... le duc ne doit pas se battre... et ne se battra jamais avec vous.

Le chevalier laissa naître lentement un sourire qui pénétra jusqu'à l'âme de Louise.

— Ne riez pas, monsieur, reprit-elle avec force, si j'interprète avec justesse ce sourire : vous vous êtes grandement mépris sur le sens de mes paroles... bien que le duc soit un vieillard, il a conservé un cœur assez jeune et une main assez sûre pour punir tout agresseur qu'il jugerait digne de se mesurer avec lui... et c'est là un de vos privilèges, monsieur le chevalier, d'être à l'abri d'un semblable châtement : comment ce privilège vous est acquis, vous le savez, et il ne doit pas vous étonner que je le sache également; si, en effet, ce jour est le premier où nous échangeons des paroles, il y a longtemps déjà, n'est-ce pas, monsieur le chevalier, que nous nous connaissons, que nous sommes ennemis? et j'ajouterais, si je ne craignais d'être trop présomptueuse à mes propres yeux, que nous sommes antipathiques l'un à l'autre comme le mal l'est au bien. Si je ne me trompe cependant, votre plus grand supplice n'est pas de me voir sans cesse sur vos pas prête à briser, à

anéantir les effets de vos coupables machinations ; vous vous demandez d'où vient que moi, qui vous étais entièrement étrangère, inconnue même, je me sois trouvée tout à coup instruite, pour les faire échouer, de vos projets les plus cachés, de vos desseins les plus secrets. Avouez-le, monsieur le chevalier, votre ignorance sur la source d'une révélation qui vous effraye dans le présent et vous fait désespérer de l'avenir, n'est-elle pas votre plus grand tourment ?

La duchesse venait d'aborder un sujet qui, en effet, intéressait le chevalier au plus haut point. Celui-ci résolut d'en profiter pour pénétrer un secret qu'il lui importait tant de connaître ; cette résolution secondait du reste parfaitement le dessein de M<sup>me</sup> de Wladimont, qui pensait en ce moment à détourner les soupçons du chevalier de son accord avec Lucien.

M. de Bleeden répondit :

— J'ai, en effet, quelque souvenir que votre bienfaisante protection a été surprise par une ou deux jeunes filles de basse condition, auxquelles j'étais disposé moi-même à accorder quelque intérêt...

— Le mot est remarquable ! interrompit la duchesse... ; continuez, je vous en prie, monsieur.

— Jusqu'à présent, poursuivit le chevalier, je

n'avais attaché que fort peu d'importance à une coïncidence que je n'attribuais qu'au hasard, mais puisque je dois à votre propre aveu de savoir qu'elle est le résultat de la connaissance que vous prétendez avoir de mes projets, même de mes pensées, j'aurai peu d'efforts à faire, je crois, pour découvrir la source à laquelle vous avez puisé ce don de divination.

— Essayez, monsieur, reprit M<sup>me</sup> de Wladimont; vous êtes fort adroit, mais il me semble que cette fois votre habileté se trouvera en défaut.

— J'espère, madame la duchesse, que vous ne me ferez pas l'injure de tenter de me faire croire à une sorcellerie qui n'est plus à l'ordre de notre époque.

— Loin de là, monsieur; je vous déclare même que ce don de divination, ainsi que vous l'avez qualifié, appartient à des causes aussi simples que naturelles, et c'est peut-être ce qui me persuade encore plus de votre impuissance à les découvrir.

Le chevalier sourit et parut réfléchir quelques instants.

— N'est-il pas vrai, madame la duchesse, répondit-il ensuite, que ce privilège est un présent de famille ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Ou mieux, vous ne voulez pas me comprendre ; je vais essayer de m'expliquer plus clairement. Le comte d'Épinoi est ou plutôt était de mes amis ; mes actions et mes projets lui étaient connus... ; je n'aurais d'ailleurs aucune raison de porter sur lui mes soupçons, si le titre de votre parent...

— Ah ! interrompit la duchesse, c'est monsieur d'Épinoi que vous accusez ? eh bien, monsieur, je ne chercherai point à vous désabuser ; le comte est le seul parent qui me reste ; j'ai vu, je l'avoue, avec une profonde affliction des relations s'établir entre vous et lui ; je l'aurais cru incapable de s'associer à vos exploits. Depuis ce moment, le duc et moi nous sommes en froid avec lui, et cependant nous l'aimions beaucoup ; si vos soupçons pouvaient rompre une intimité qui nous désespère, j'en serais ravie, je vous l'assure, quand bien même je devrais perdre par là l'avantage de me rencontrer sur votre chemin, alors que vous êtes disposé à accorder ce que vous appelez de l'intérêt, soit à de jeunes filles de basse condition, soit même à toute autre personne. Oui, monsieur le chevalier, si mon cousin d'Épinoi ne faisait pas partie de votre association, je vous laisserais en paix partager avec messieurs Van Linden et de

Frensberg les bénéfices qu'elle vous procure.

A ces dernières paroles de la duchesse, le chevalier vit s'éclaircir complètement ses doutes à l'égard de la défection du comte d'Épinoi; lui seul, en effet, pouvait avoir révélé l'existence de l'association. Une chose, cependant, restait encore obscure dans son esprit : quel but le comte s'était-il proposé en le trahissant? son âme vicieuse comprenait vivement mille motifs à l'appui d'un complot pour faire le mal, mais elle ne pouvait s'arrêter à l'idée d'une union basée sur des causes honorables. L'affectation mutuelle de la duchesse et de son cousin à faire croire à la rupture de leurs relations s'expliquait tout naturellement à ses yeux; il se répandit sur son visage un air de satisfaction qui n'échappa pas à M<sup>me</sup> de Wladimont; elle se prépara immédiatement à ne pas le laisser jouir longtemps de son triomphe.

— N'est-ce pas, monsieur le chevalier, continua-t-elle, que l'hôtel Cluysenaar est un lieu bien propice à l'élaboration de vos hauts faits?

— Je vois, madame la duchesse, répondit le chevalier, que monsieur d'Épinoi ne vous laisse ignorer aucun détail... le comte, me paraît-il, sert dans les deux camps; fort heureusement, je ne serai pas dupe plus longtemps de cette loyale tactique. Je vous dois du reste de nouveaux remerci-

ments pour l'obligeance que vous avez mise à m'en faire apercevoir. J'ai lieu d'espérer du moins que, pour se refuser à s'expliquer avec moi sur une conduite que je m'abstiens de qualifier en ce moment, le comte d'Épinoi ne se prévaudra pas des raisons que vous venez d'alléguer tout à l'heure au profit de monsieur le duc, votre mari.

— Oh ! de grâce ! monsieur le chevalier , fit la duchesse avec une raillerie moqueuse, ne ménagez pas mon cousin, il mérite tout votre courroux ; croyez-moi, chassez-le comme un faux frère, et bornez votre association à monsieur de Frensberg, ce jeune fou plus écervelé que libériin, *toujours prêt à s'incliner devant la volonté de son divin maître*, et qui ne trouve rien de mieux, *comme témoignage de son respect et de son admiration pour sa sublime doctrine*, que le choc des verres remplis d'un champagne pétillant ; à monsieur Van Linden, ce cœur égaré par la croyance d'une infidélité peut-être imaginaire, qui espère trouver dans votre concours *la guérison de ses blessures et une vengeance terrible*. Ces gens-là, monsieur le chevalier, vous seront d'un appui bien plus réel que le comte d'Épinoi, pour vous aider à planter votre drapeau jusqu'au milieu des salons des sages et des philosophes ; bien mieux que monsieur d'Épinoi ils sauront apprécier l'importance

des services *de votre aide de camp en service extraordinaire*, cette créature immonde que vous vous complaisez à appeler *la Tantje*, prenant sans doute ce surnom comme un digne symbole de son ignominie et de votre cynisme.

A mesure que la duchesse parlait, un anéantissement mêlé d'une certaine terreur succéda dans le cœur du chevalier à la joie qu'il avait éprouvée en voyant se lever tout à coup le rideau qui avait jusqu'alors couvert d'une ombre incertaine ses conjectures, ses craintes au sujet du comte d'Épinoi. Les dernières paroles de M<sup>me</sup> de Wladimont venaient non-seulement de détruire un à un tous ses soupçons, mais encore de lui donner la conviction que Lucien était complètement étranger aux révélations faites à la duchesse sur les mystères de l'association, et en effet, M<sup>me</sup> de Wladimont venait de faire allusion à une soirée passée à l'hôtel Cluysenaar à laquelle le comte n'avait point assisté ; elle venait de rapporter des détails minutieux, de répéter des paroles que celui-ci ne pouvait connaître ; et ce qui surtout confondait l'intelligence du chevalier, c'est qu'elle venait de se montrer instruite de l'histoire de M. Van Linden, qu'il savait n'être connue que de lui et du comte de Frensberg ; car à l'époque de l'admission de Lucien dans l'association, M. Van Linden, en se

repentant sans doute qu'un instant entraîné par son chagrin il eût confié un malheur destiné à demeurer secret, avait obtenu d'eux le serment qu'il n'en serait jamais dit un mot, même au comte d'Épinoi. Quels pouvaient donc être les délateurs? le comte de Frensberg ou M. Van Linden? une telle supposition était impossible, car en outre de la multitude de raisons qui s'unissaient pour le convaincre qu'il n'était dans l'intérêt ni de l'un ni de l'autre d'agir ainsi, il savait que tous deux n'avaient jamais eu aucun rapport avec la duchesse, à l'exception de l'entrevue au village d'Alseberg, et cela dans une circonstance peu de nature à engager le comte de Frensberg à servir les projets de M<sup>me</sup> de Wladimont.

En un instant, mille pensées se croisèrent dans son esprit, et il les repoussa toutes comme impuissantes à éclairer cet étrange mystère.

La duchesse, toujours si bonne, si bienveillante, éprouvait cependant une jouissance infinie à examiner le regard sinistre du chevalier, le tressaillement de ses lèvres, signe non équivoque de sa rage et de ses tortures; elle était radieuse de cette joie céleste de l'archange qui contemple les grimaces du démon terrassé sous ses pieds.

— Eh bien, monsieur le chevalier, ajouta-t-elle,

ai-je réussi à vous convaincre que mon cousin d'Épinoi est indigne de fraterniser avec vous?

Le chevalier, pressé de terminer une entrevue dont le dénouement lui était si peu favorable, se leva vivement.

— Permettez-moi, madame, répondit-il, de rompre un entretien étranger au but qui m'amenait auprès de vous, et veuillez me dire si vous persistez dans votre refus de m'indiquer le lieu où vous tenez cachée mademoiselle de Bleeden.

— J'y persiste, monsieur.

— M'accorderez-vous au moins la faveur de me dire si monsieur le duc est dans ses appartements et s'il est visible?

— En ce moment, monsieur, mon mari est visible pour tout le monde, excepté pour vous.

— Madame, ce langage...

— Est le seul qui me convienne quand je parle au chevalier de Bleeden.

Le chevalier se contenait avec peine; son sang, arrêté près du cœur, battait avec violence à ses tempes; si un seul instant il eût espéré l'impunité, il eût brisé dans ses mains cette femme qui sans ménagement le fouettait au visage, de ses paroles amères.

— Madame la duchesse, répondit-il en serrant les dents, vous oubliez que vos paroles sont autant d'offenses dont j'aurai à demander compte à votre mari.

— Monsieur, reprit la duchesse en l'écrasant de son regard, le blason des Wladimont est intact de toute souillure : eh bien, je prends le ciel à témoin que je le briserai de mes mains, pour ensuite en ensevelir les débris dans un crêpe, le jour où le duc consentirait à se commettre avec un homme assez dégradé pour jeter une mère en prison afin de mieux déshonorer sa fille, et forcer une malheureuse enfant à s'exposer à la mort pour fuir ses infâmes tentatives. Maintenant, monsieur, j'ai tout dit ; c'est à vous de juger si vous avez quelque chance d'être appelé à l'honneur de croiser le fer avec le duc, mon mari.

La coupe était trop pleine pour qu'elle ne débordât pas. Le chevalier, l'œil étincelant, fit un pas vers la duchesse.

— Madame ! s'écria-t-il avec l'accent d'une colère sourde, prenez garde qu'un jour...

Madame de Wladimont ne le laissa pas achever ; elle agita violemment la sonnette.

— Reconduisez monsieur, dit-elle au valet qui se présenta aussitôt.

Quand le chevalier s'éloigna, son regard acheva la menace que sa bouche avait commencée; peu d'instants après, il rugissait et bondissait dans sa tanière, machinant des projets de vengeance.

Quand le chevalier s'éleva son regard s'éleva  
 In plume par sa bouche et l'annoncée; par  
 d'instants après il regarda le monde dans sa  
 table, inclinant des pieds de vengeance.

## II.

### UNE REDDITION DE COMPTE:

Nous nous retrouvons au cabaret de *la Rose-Blanche*.

Lowie et ses quatre compagnons, que nous connaissons déjà, sont attablés dans la salle du fond, en compagnie de plusieurs autres filous; Marie-Josephe vient d'apporter plusieurs pots de *faro* et un verre d'eau-de-vie destiné au chef de la bande; elle va pour s'asseoir près du poêle, mais sur un signe de celui-ci, elle quitte la salle sans proférer un mot, et le regard qu'elle jette en se retirant exprime la douleur d'être forcée de se soumettre à un tel ordre de celui qu'elle aime en secret, et qui

semble ne répondre à son amour que par une froideur dédaigneuse.

A peine fut-elle partie, que Lowie s'adressa successivement aux hommes de sa bande, pour connaître d'eux le résultat de leurs exploits pendant les trois dernières journées; Toone, placé à sa droite, fut le premier auquel il parla.

— Eh bien, Toone, lui demanda-t-il, comment les affaires ont-elles marché?

Toone, le coude appuyé sur la table, fumait tranquillement sa pipe; avant de répondre, il tira quelques bouffées de tabac et humecta ses lèvres d'une gorgée de *faro*.

— Sappermillente! répondit-il ensuite, les deux jours précédents ça n'a pas donné... c'est pas faute cependant que Henri et moi nous avons drôlement rôdé de compagnie le soir et une partie de la nuit dans les faubourgs et sur les boulevards; mais il y a des jours, quoi! où le guignon s'en mêle... on serait capable de se crever un œil contre une botte de foin...; c'est à peine si nous avons pu souhaiter le bonsoir à un ou deux bourgeois attardés, et les prier, le couteau d'une main et la canne ferrée de l'autre, de nous faire une petite charité... pour l'amour de Dieu et du prochain.

— Vous savez, interrompit Lowie en parcou-

rant de son regard le carré long formé par les hommes de sa bande, que je vous ai défendu à tous de faire usage d'aucune arme, si ce n'est dans le cas où votre vie et votre sûreté personnelle seraient compromises.

— C'est une chose convenue et entendue, répondit Toone; mais, vois-tu, Lowie, aujourd'hui les cœurs sont diablement endurcis et je ne connais rien de mieux pour les attendrir, que de faire briller dans l'ombre la lame d'un couteau ou résonner sur le pavé la tête ferrée d'un bon gourdin... c'est d'un effet irrésistible; à cette vue, l'émotion gagne les cœurs les plus secs; le plus avare vide ses poches jusqu'à son dernier sou, le plus égoïste se dépouille de sa chaîne et de montre, quand il en a... car malheureusement, s'il faut en juger par la rareté de ces bijoux sur *nos pratiques*, surtout depuis quelque temps, la mode en a furieusement diminué. Aussi, à peine les trois ou quatre âmes charitables que nous avons pu aborder nous ont-elles indemnisés de cinq ou six pièces de cinq francs et d'un peu de monnaie que voici.

Tandis qu'il achevait ces mots, Toone fouilla dans sa poche et plaça devant Lowie l'argent qu'il en sortit.

— Est-ce tout? demanda celui-ci.

— Non, répondit Toone, en frappant sur l'épaule de Lowie et en accompagnant son geste d'une grimace en manière de sourire; c'est seulement pour te mettre en appétit. Maintenant, voilà la pièce de réjouissance : il faut que tu aies bien faim si elle ne suffit pas pour te rassasier, ajouta-t-il en soulevant à deux mains un gros sac rempli d'argent qu'il tira de dessous le banc.

Le bruit sec, sonore que fit le sac en retombant sur la table, fit bondir les voleurs sur leurs sièges; Toone promena autour d'eux un regard de triomphe.

— Eh bien, vous autres, qu'en dites-vous? leur demanda-t-il en agitant sa tête de bas en haut.

— A ta santé, Toone, répondirent-ils tous en choquant leur verre contre le sien pour accueillir dignement cette interpellation de leur camarade.

— Maintenant, reprit Lowie, explique-nous quand et comment tu as fait une si belle prise.

— C'est hier, pas plus tard, répondit Toone, sur le coup de deux heures environ, nous étions tous les deux, Henri et moi, à flairer le gibier à l'extrémité de la chaussée d'Etterbeek, quand nous apercevons un brave homme qui, la pipe à la bouche, et en sifflotant *la Brabançonne*, marchait tranquillement à côté d'une charrette qui s'avavançait lourdement. Voilà que, sans nous dire

un mot, nous précipitons le pas, comme entraînés par le même instinct; bientôt, aux cahots de sa charrette se joint une musique qui nous chatouille les oreilles au point de nous donner le frisson jusqu'au bout des ongles. A ce coup de temps, je jette un coup d'œil de côté sur Henri, qui à lui seul a de l'intelligence pour quatre : « Compris, vieux ! » qu'il me dit en reniflant, et en me tirant deux pouces d'une langue rouge comme une cerise. Or, vous savez, vous autres, que c'est sa manière à lui d'exprimer sa joie. « Henri, que je reprends, à moi l'amorce ! suis à distance, et attention ! aie bien l'œil au guet ! — Compris ! qu'il me répond encore avec un nouveau reniflement ; pousse ta pointe et va de l'avant ! » Et le voilà à ralentir le pas, se dandinant, les mains dans les poches, comme un bon bourgeois.

» Pendant ce temps-là, je m'approchais de la charrette, mes yeux, guidés par le son qui, devenant plus sensible, me farfouillait jusqu'au fond du cœur, finissent par découvrir, placée au fond de la charrette, cette sacoche que j'avais résolu d'adopter en raison de sa bonne mine et de son excellente constitution ; j'accoste donc sans façon le paysan, juste au moment où il terminait son refrain : je m'aperçois que la conversation ne lui déplaisait pas, et comme j'avais de quoi le satis-

faire, je me mets à lui en allonger un bout dont il a dû être content, s'il n'est pas difficile. Enfin, après une demi-heure de marche, nous étions assez camarades pour me permettre de lui proposer un verre de *faro*, c'est une honnêteté que je lui devais, car il était mon ancien, et je ne manquai pas de la lui faire au premier cabaret que nous avons rencontré. « Bah ! fit-il après un moment d'hésitation ; après tout, le temps est si rude ! voyons, ça nous réchauffera. »

» Et par mesure de précaution il prend son cheval par la bride et le conduit près du cabaret, tout en s'assurant que la sacoche n'a pas bougé de place ; je la guigne également de l'œil et je m'assure en suivant mon homme, qui est entré dans le cabaret, que Henri veille toujours à l'hameçon.

» Nous commençons à boire *sur le pouce* un premier verre ; mon homme veut partir : « Nous ne pouvons pas nous en aller comme ça sur une jambe, que je lui dis, nous serions boiteux... allons encore un verre. » Il avait sans doute de sa nature le gosier un peu sec, car il ne se fit pas beaucoup tirer l'oreille ; d'un second verre nous arrivons à un troisième ; je paye le *faro*, il veut à son tour me régaler d'un verre de *chenic*, je n'ai garde de refuser ; l'effet du liquide lui donne tout à coup le bavardage d'un avocat ; comme je n'aime

pas à écouter debout, je vas m'asseoir à une table, il prend place en face de moi, c'était tout ce que je voulais; nous voici donc à en dégoiser à qui mieux mieux. Il me raconte qu'il habite dans le voisinage du village d'Auderghem, qu'il est fermier de ce duc auquel nous avons joué une farce, il n'y a pas encore longtemps, tu sais, Lowie, quand il sortait de la Cambre...

— Oui, oui, je sais, répondit Lowie, mais continue...

— Voilà donc que le brave fermier, qui donnait en plein dans le panneau, se met à me parler de sa famille, de ses projets de bonheur pour l'avenir, et d'un tas d'autres bêtises du même numéro; il venait, me dit-il, de la ville, où il était allé pour y chercher le prix de sa récolte qu'il avait vendue, parce qu'il allait marier sa fille, et que c'était juste la dot qu'il voulait lui donner... Vous le savez, vous autres, j'ai le cœur sensible, aussi je commençais déjà à m'attendrir quand j'entends comme un petit bruit en dehors de la porte du cabaret; je me doute bien de quoi y retourne, et afin de mieux me préparer à boire à la santé des futurs, je me mets à entonner une gaudriole, tout en battant la mesure sur la table avec mon verre; le brave fermier, entraîné par mes gais refrains, se met de la partie; le cabaretier, que j'appelle pour

boire, augmente l'orchestre, et nous voici à tous trois à faire une musique à côté de laquelle celles de la *Philharmonie* ou de la *Grande-Harmonie* ne sont que de la Saint-Jean.

» Quand nous avons bien chanté et bien bu, le fermier, déjà rond comme un Polonais, songe enfin à partir. Comme il faisait nuit depuis une heure, et que je pensais bien que Henri n'avait pas attendu le Messie pour faire son coup, je ne vois plus de raison pour m'y opposer.

» Quand nous sortons du cabaret il me tend la main, en même temps qu'il ouvrait la bouche, sans doute pour m'inviter à la noce de sa fille; mais, en tournant la tête à gauche, le voilà qui s'écrie tout à coup : « Cré coquin ! où est ma charrette ? — Votre charrette, que je lui répons avec le plus sincère étonnement, est-ce qu'elle n'est plus là. — Vous le voyez bien, qu'y me dit à son tour, et la dot de ma fille qu'était dedans ! » ajoute-t-il, en jetant de dépit son chapeau par terre. Je le lui ramasse pour le consoler, et guidant ses pas vers la droite de la grand'route, je lui dis de courir après sa charrette, tout en faisant semblant de croire qu'elle s'en va toute seule du côté de son village; quand je le vois prendre ses jambes à son cou pour la rattraper, je file lestement du côté de la ville et bientôt je rencontre la charrette soulagée de la sacoche,

qui s'en allait sans conducteur et traînée paisiblement par le cheval. Au moment d'arriver à la barrière, je vois mon gredin de Henri qui s'enfile dans une vigilante; je me place à ses côtés, et nous entrons triomphants dans Bruxelles avec la dot du fermier du duc de Wladimont. »

Toone avait achevé son récit au milieu des applaudissements de ses auditeurs, qui, tout en battant des mains, dirigeaient un rayon de convoitise sur la sacoche que Lowie avait placée devant lui; ils déguisaient mal leur impatience de toucher la part qui leur revenait de cette prise importante; mais le chef de la bande, sans avoir égard à cette manifestation de leurs désirs, continua cette espèce d'information. Les quatre bandits auxquels il s'adressa successivement étaient loin d'avoir eu une chance aussi favorable que celle de Toone et de son compagnon. Il n'y en eut pas un cependant qui ne mit à la masse quelque provenance de vol ou de brigandage. Quand ce fut au tour d'Étienne de rendre compte de ses journées, ou mieux de ses nuits, sa physionomie narquoise et rusée exprimait un grand contentement, et son œil, qu'il faisait successivement aller de Toone à Lowie, manifestait son empressement à vouloir obscurcir sa gloire et diminuer le triomphe de ses deux camarades.

— Et toi, Étienne, as-tu enfin mis à profit les renseignements que je t'ai donnés ?

— Ça y est, Lowie, interrompit Étienne en secouant la tête... demande une fois à Tilcat si les *fransquillons* sont un peu enfoncés.

— Oui-dà qu'ils le sont, et un peu proprement, répondit le filou au témoignage duquel Étienne venait d'en appeler.

La figure de Lowie paraissait joyeuse.

— Ah ! vous avez enfin réussi, reprit-il, en se frottant les mains ; voyons, explique-moi comment cela s'est passé.

Enchanté d'avoir la parole, Étienne se mit en devoir d'en user, et afin de mieux provoquer l'attention de son auditoire, il débuta par passer les mains dans ses poches d'où il fit sortir un son métallique qui produisit son effet immédiat. Chacun se tint l'œil fixe et l'oreille attentive.

— Allons, commence donc, répéta Lowie.

— Vous savez, dit Étienne, qu'en vrai Flamand, j'aime pas les *fransquillons*, c'est un tas de bavards qui à mon avis font beaucoup plus de bruit que de besogne ; c'est sans doute pour cela que Lowie, qui connaît mon sentiment, m'a chargé d'une expédition contre deux farceurs que nous avons joliment soignés, pas plus tard que cette nuit.

— Voici donc la chose : « Étienne, que me dit Lowie, il y a de ça à peine huit ou dix jours, tu connais le Bac? Goddeck! que je lui répons, est-ce que ce n'est pas là, sur la place de la Monnaie, où ce que tous les fils des richards de la ville jouent chaque soir sur un coup de cartes assez de tas d'or pour nous faire, toi et moi, bons bourgeois de Bruxelles, ou tout au moins échevins ou bourgmestres de Ruysbroeck ou de Molenbeek-Saint-Jean? — « C'est précisément cela, que me répond Lowie; eh bien, ajoute-t-il, j'ai appris en rôdant que depuis quelque temps deux Français, arrivés à Bruxelles il y a peu de mois, ont pris la mauvaise habitude de s'en aller presque tous les soirs avec une partie de l'or qui paraît sur les tables de jeu; ils quittent d'ordinaire la partie sur les deux heures du matin, pour s'en retourner à l'hôtel de Hollande : prends avec toi deux ou trois camarades et fais-leur une saignée de manière à ce qu'ils s'en ressouviennent. »

« Nous voici donc le soir même à nous aposter à quatre, dans les environs de la place de la Monnaie, afin de dire deux mots de notre façon à ces deux fransquillons. Il faut d'abord que le diable n'ait pas voulu s'en mêler, car pendant trois jours nous n'avons rien vu qui ressemblât au signalement que nous avait donné Lowie. Enfin, avant-hier

nous voyons sortir, par la porte du Bac, qui donne dans la rue des Fripiers, deux particuliers qui nous font l'effet d'être nos individus en question ; mais voilà qu'au moment où nous nous disposons à les aborder, s'avance une maudite vigilante qui se tenait sur la place, pour les prendre à notre nez et à notre barbe ; pendant que nous nous consultons pour savoir si nous en tenterons le siège, elle s'éloigne au grand trot. Alors nous nous décidons sagement à remettre la partie au lendemain.

Ce qui fut dit fut fait.

» Le lendemain à l'heure convenue c'est-à-dire sur le coup de deux heures du matin, nos deux fransquillons sortent du Bac, plus pimpants, plus sautillants que la veille ; cette fois aucune vigilante n'arrivant pour les trimballer, nous les voyons se diriger, bras dessus bras dessous, et le nez au vent, vers la place de la Monnaie, où stationnent, pendant une partie de la nuit, quelques voitures publiques, pour se tenir à la disposition des joueurs qui fréquentent les cercles nombreux avoisinant cette place. Mais je t'en moque, va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! Cette fois il n'y avait pas plus de vigilante sur la place qu'en ce moment il n'y a de faro dans mon verre, et cela par une bonne raison, c'est que je viens d'en vider jusqu'à la dernière goutte, et que Nys, Pigeolet et Lar-

sille, trois fins matois, que nous avions requinqués en beaux messieurs, s'étaient emparés des trois voitures restées disponibles.

Nos fransquillons désappointés se voient obligés de se rendre à pied à leur hôtel, ce qui était vraiment malheureux pour leurs petits pieds mignons et leurs belles *bottes laquées*, comme disent les freluquets. Mais, en revanche, cela servait parfaitement l'exécution de notre projet.

Nous les suivons donc, Jean et moi, en nous glissant à pas de loup le long des murailles. Tout nous secondait à merveille, quoi! le temps était si sombre, qu'il faisait noir comme dans une caverne; nous ne les voyions pas à cinq pas, mais aussi nous entendions très-bien leur bavardage qui nous faisait un peu drôlement venir l'eau à la bouche. « Combien avez-vous gagné, Dubreuil? disait l'un. — Je ne sais pas au juste, répondit l'autre, mais ça doit approcher de deux cents guil-laumes. — J'ai encore été plus heureux que vous, reprit le premier, mon bénéfice est au moins de deux cent cinquante; décidément, ajouta-t-il, il y a de fameuses récoltes à faire dans ce pays-ci. » Attendez un peu, que je murmurais, nous allons vous faire voir tout à l'heure si l'on doit vendre la peau du chien avant de l'avoir écorché.

Voilà donc que, toujours en les suivant, nous

entrons dans la rue des Longs-Chariots. « C'est le moment, que je dis à Jean; car s'il y a un chat dehors, il ne peut être qu'à se promener sur les gouttières; vieux, en avant les quatre-z-autres, commençons le rigodon, je vais de l'avant, suis-moi. »

Je m'approche aussitôt des deux fransquillons, et leur frappant à tous deux en même temps sur l'épaule: « Bonsoir, les amis, que je leur dis, comment va la santé? » Ils se retournent vivement, paraissant surpris, mais fort peu enchantés de notre politesse. « Que veux-tu, maraud? » fit le plus grand, en faisant signe de me menacer du poing. La lame de mon poignard, que je plaçai sur sa poitrine, refroidit immédiatement sa chaleur, et d'un tigre en fit un mouton. » Quelle heure est-il, l'ancien? » disait en même temps le camarade Jean, en brandissant son énorme gourdin sous le nez du second fransquillon, à qui cette manœuvre semblait peu agréable. Enfin, voilà que notre conversation s'engage si bien, qu'ils finissent par vider dans nos poches tout l'or qu'ils avaient dans les leurs; après quoi nous nous donnons de l'air, les laissant convaincus qu'il n'y a pas gras pour le renard chargé de butin quand il rencontre sur son chemin un chacal affamé. »

« Tout en terminant le récit de cet exploit, Teone

vidait ses poches pleines d'or, à la grande joie et à la grande admiration des filous ébahis.

— Quand vint le tour de François, d'un air piteux il tira quelques papiers de sa poche.

— Pour moi, dit-il en les remettant à Lowie, cette fois ma pêche n'a pas été très-abondante ; je n'ai rencontré sur mon chemin qu'un pauvre diable de curé qui n'avait pour tout butin que quelques cens, ces papiers et un chapelet que je garde pour qu'il me porte bonheur. Quant à ces chiffons barbouillés d'encre, je les abandonne à Lowie, qui est éduqué, et auquel ils pourront servir mieux qu'à nous.

— Pendant que François parlait, Lowie examinait attentivement les papiers qui venaient de lui être remis ; il y attachait plus d'importance que François, à en juger par le soin avec lequel il les serra. Puis commença entre les filous le partage du riche butin, dont le quart revenait à Lowie en sa qualité de chef de cette bande dangereuse.

Au moment où ses hommes se préparaient à célébrer leurs exploits par de nouvelles libations, Lowie prit à part Toone et Étienne, et les entraîna dans un coin de la salle.

— Demain, leur dit-il, vous sortirez de Bruxelles pour aller vous installer au village d'Auderghem, que vous ne quitterez pas, selon toute probabilité,

d'ici à six mois ; voici les clefs de la maison que vous y habiterez ; elle appartient à M. Muller, dont vous devenez les locataires. Rien ne vous y manquera, la cave est abondamment garnie ; mais soyez modérés, car, pour la mission que je vous confie, une excessive prudence est indispensable.

Et tirant un rouleau de papiers de sa poche, il ajouta, en le remettant à Toone : « Voici d'ailleurs les instructions que vous devrez suivre de point en point ; dès ce soir prenez en connaissance, et demain rendez-vous à Auderghem ; je compte sur votre habileté et votre intelligence... Adieu ; avant peu j'irai vous voir.

Marie-Josèphe apporta une jarre pleine d'eau-de-vie brûlée ; au moment qu'elle ouvrit la porte, Lowie disparut.

### III.

#### COMPLIT.

Une heure après la scène dont nous venons de parler, le coupé du chevalier de Bleeden s'arrêtait à une centaine de pas de l'hôtel Cluysenaar; le chevalier en descendit et se dirigea lestement vers le siège de l'association; les comtes de Frensberg et d'Épinoi et M. Van Linden, qui y étaient déjà réunis, l'accueillirent avec l'empressement agité de personnes qui attendent impatiemment.

— Comment, mon cher chevalier, lui dit de Frensberg, en lui tendant un verre de champagne, vous nous convoquez pour huit heures et vous arrivez à neuf? Ah! vous faites défaut à votre ponctualité ordinaire...

— Je reconnais mon tort, messieurs, répondit le chevalier; mais bientôt je vous ferai part de l'incident qui a donné lieu à ce retard, et je serais fort étonné si vous ne tombez d'accord pour me voter des remerciements.

Tout en parlant, le chevalier s'était approché du comte d'Épinoi; il lui prit la main avec un élan affectueux, qu'il n'employait pas à son égard depuis surtout qu'il le soupçonnait de trahir les secrets de l'association. Lucien, que la duchesse avait instruit de tous les détails de son entrevue avec M. de Bleeden, s'expliqua facilement ce changement dans les manières de ce dernier; il s'en félicita intérieurement, espérant avec raison que cette nouvelle attitude viendrait puissamment en aide à sa résolution bien arrêtée de faire crouler tous les nouveaux projets que bien certainement le chevalier allait tenter d'exécuter, soit par lui-même, soit en se faisant seconder par le comte de Frensborg et M. Van Linden.

— Votre billet est pressant, avait repris le comte de Frensborg en s'adressant au chevalier, il semble nous annoncer une communication importante.

M. de Bleeden avait pris place entre Lucien et M. Van Linden.

— En effet, répondit-il, ce que j'ai à vous dire

est de la plus grande gravité, et ne peut manquer de vous surprendre étrangement. Messieurs, continua-t-il avec un accent un peu plus prononcé, nous sommes trahis!

— Trahis! répétèrent ensemble le comte de Frensberg et M. Van Linden.

— Oui, messieurs, trahis, reprit le chevalier; et, chose étrange! de quelque côté que je tourne mes regards, n'importe sur qui ou sur quoi j'arrête ma pensée, je ne vois personne, je ne découvre rien qui puisse guider mes soupçons. Je vous l'assure, messieurs, madame la duchesse de Wladimont est une femme bien extraordinaire et plus dangereuse pour nous que je ne l'aurais cru d'abord : elle s'est déclarée hautement l'ennemie de notre association, dont elle connaît jusqu'aux moindres particularités; elle sait jusqu'aux motifs qui ont surtout déterminé Van Linden à se réunir à nous.

M. Van Linden changea de couleur, il éprouva un malaise indéfinissable à l'idée qu'une autre personne que ses associés, qu'une femme du monde était instruite d'un malheur sur lequel il cherchait en vain à s'étourdir.

— Mais d'où peut lui venir cette science? demanda-t-il avec un étonnement douloureux.

— C'est un problème que je ne me chargerai

pas de résoudre, reprit le chevalier, je me borne à constater que madame de Wladimont n'ignore rien des secrets de notre association, à dater du jour même de sa constitution; je tiens de sa propre bouche tous les détails de notre première réunion dans cette chambre.

Tous s'entre-regardèrent avec une surprise toujours croissante. Le chevalier reprit la parole et raconta son entrevue avec la duchesse, tout en s'étudiant à passer sous silence ce qui lui était par trop défavorable, et à donner à son récit une couleur moins accablante pour lui que la réalité. Il ne dit rien non plus du refus de la duchesse de remettre sa sœur entre ses mains, car depuis la tentative du comte de Frensborg au village d'Alseberg, il s'était promis plus que jamais de tenir obscur et caché même à ses associés, surtout à ses associés, les choses les plus indifférentes ayant quelque rapport à Clarisse. Cette affaire était donc de celles qu'il se proposait de vider en dehors de l'appui qu'il pouvait espérer de l'association. Il crut également qu'il devait taire le refus humiliant d'être admis auprès du duc, exprimé par la duchesse avec un mépris si dédaigneux; un instant depuis son entrevue avec la duchesse, il s'était arrêté au projet de pénétrer de vive force, s'il le fallait, jusqu'auprès

de M. de Wladimont, pour lui demander une satisfaction qu'en apparence il était en droit d'exiger ; mais il avait bientôt abandonné ce projet, non qu'il eût peur d'affronter un duel, car nous devons le reconnaître, le chevalier possédait pleinement ce genre de bravoure qui consiste à placer sans émotion sa poitrine devant la pointe d'une épée ou le canon d'un pistolet ; mais il pressentait qu'une affaire de cette nature, en raison surtout des circonstances dont elle serait entourée, obtiendrait un éclat et une célébrité dont il n'aurait pas à se féliciter ; il avait donc résolu de ne confier sa vengeance qu'à des moyens sombres, mystérieux, qui ne jetassent aucun reflet sur lui.

Le comte de Frensberg fut celui de tous sur lequel les paroles du chevalier parurent produire le plus grand effet. Lucien s'étudiait à conserver une attitude modérée et naturelle, qui contribuât encore à détruire les soupçons parmi lesquels l'adresse de sa cousine avait déjà jeté un si grand désordre. M. Van Linden restait silencieux ; son amour-propre continuait de souffrir de ce qu'une femme telle que la duchesse de Wladimont connaissait sa honte et la faute de sa femme, se préoccupant peu d'ailleurs des moyens qui lui avaient acquis cette connaissance.

La conversation s'épuisa, principalement entre

le chevalier et le comte de Frensberg, dans de vifs et inutiles efforts pour pénétrer ce secret qui excitait intérieurement chez Lucien un sourire que la prudence arrêtait sur ses lèvres. Quand leur esprit eut longtemps flotté de suppositions en suppositions plus étranges et plus bizarres les unes que les autres, le comte de Frensberg s'écria :

— On cherche souvent bien loin ce qui est près de soi. Sans doute, messieurs, en est-il de même de nous en ce moment. Cessons de nous engager plus avant dans un labyrinthe dont nous finirions peut-être par ne plus pouvoir sortir. Les faits éclaircissent, à mon avis, ce que les paroles tendent toujours à rendre obscur. Agissons donc, messieurs. D'ailleurs, si vous partagez mon sentiment, ces obstacles entourés du prestige de l'extraordinaire, que nous oppose la duchesse de Wladimont, provoqueront encore notre ardeur à parcourir une voie qui a toutes nos sympathies. Il y aura, ce me semble, un charme de plus dans ce contact d'éléments opposés, dans ce choc de volontés contraires; agissons, messieurs, et de quelque part que lui vienne sa science, que ce soit du ciel ou de l'enfer, forçons madame de Wladimont à amener son pavillon devant le nôtre, et à se repentir de sa témérité.

Le chevalier de Bleeden n'eût pas mieux parlé,

aussi les paroles du comte obtinrent-elles son approbation complète.

— Oui, messieurs, agissons, répéta-t-il, tel est mon avis ; aussi est-ce dans le but de préparer de nouveaux plans que je vous ai réunis. Jusqu'à ce jour, notre ennemi commun a surtout dirigé ses coups contre moi ; je le reconnais, il a rompu une maille du filet dans lequel j'avais enlacé deux jeunes filles auxquelles je tiens, surtout maintenant qu'elles ont le malheur à mes yeux d'être placées sous sa sauvegarde prétendue. Mais j'en ai d'autres à ma disposition dont les réseaux sont de fer ; il faut un bras d'airain pour le tendre, le mien s'en charge, et s'il n'est pas assez fort j'appellerai le vôtre à mon aide, et alors que la faible main de cette femme prenne garde de se briser en essayant de les rompre !

Et, s'adressant à M. Van Linden, le chevalier poursuivit :

— Quant à vous, Van Linden, bien qu'on vous ait laissé à l'abri de toute attaque, il me semble que vous avancez lentement ; je vous ai cependant placé sur un terrain où vous devez rencontrer à la fois plaisir, amour et vengeance ; grâce à moi, qui vous ai présenté à M. Mersens, mon ami, vous m'avez dépassé dans son intimité ; plus jaloux que le héros de Shakspeare, il vous voit pourtant

avec confiance auprès de sa femme, ce type de beauté, ce modèle de vertu, envié et admiré de tout le monde, et sur lequel je n'ai pas eu moi-même la hardiesse de porter mes regards... Allons, courage, Van Linden, triomphez, et votre victoire, si jamais le bruit en parvient jusqu'à madame de Wladimont, la fera grimacer de toute la rage impuissante d'une damnée. Persistez à vous raidir devant les difficultés, car vous avez une belle tâche à remplir. M. Mersens est tout à la fois maître des pauvres, membre de la chambre des représentants et conseiller provincial, vous avez affaire en lui à une trinité bien respectable, elle est digne de tous vos soins, de toute votre sollicitude, ne les lui refusez pas.

Les paroles du chevalier étaient arrivées à leur but, l'œil de M. Van Linden flamboyait de l'espoir d'une vengeance aveugle dans ses désirs; il avait été victime et il voulait être sacrificateur, convaincu, dans son égarement, que ses grandes douleurs ne s'apaiseraient qu'en présence d'autres douleurs plus grandes encore, nées de lui, causées par lui, à mesure que le chevalier parlait, le fiel qui débordait de son âme humectait son pâle sourire.

Le chevalier poursuivit :

— Au reste, mon cher Van Linden, votre tactique est peut-être celle du génie temporisateur

de Fabius, qui finit par vaincre l'esprit fougueux d'Annibal. En tout cas, vous ne me saurez pas mauvais gré si, par des moyens contraires à cette tactique, je précipite le moment de votre victoire. Le cœur d'une femme, dit-on, est un dédale inextricable, mais je m'y suis si souvent égaré que je finis par m'y reconnaître : excusez ma présomption si j'essaye de vous faire profiter de cette utile expérience. Ou je me trompe fort, ou madame Mersens vous voit déjà d'assez bon œil ; habituée depuis quelque temps à une comparaison incessante entre vous et son mari, qui, malgré toutes ses importantes fonctions, est bien éloigné sous tous les rapports de votre mérite, elle glisse lentement et à son insu sur une pente à l'extrémité de laquelle elle s'arrêtera pour pleurer sur sa défaite et s'incliner devant votre triomphe. Mais le temps vous est précieux, d'autres exploits vous attendent ; il faut que le succès couronne promptement cette première œuvre ; l'occasion est favorable, enlevez la place d'assaut. Je me charge, si vous le voulez, de vous fournir une arme à laquelle, j'en suis certain, rien ne pourra résister.

Le chevalier s'était arrêté un instant pour vider son verre.

— Je vous écoute, continuez, lui dit M. Van

Linden, impatient de connaître de quelle nature était le secours qu'on lui promettait.

— J'ai appris, reprit le chevalier, certaine particularité sur l'honorable représentant, qu'une lettre remise demain même à madame Mersens par l'adroite Tantje, lui apprendra dans tous ses détails, cette particularité, que je ne veux point vous expliquer en ce moment, pour vous laisser toute la joie du coup de théâtre, est telle, que si après-demain, par exemple, vous trouvez l'occasion d'être seul avec madame Mersens, ce qui vous sera facile en choisissant l'heure où, le soir, son mari doit se rendre chez le ministre de l'intérieur, elle est à vous, car elle aussi voudra se venger, et deux cœurs animés de ce même sentiment s'entendent vite, surtout quand la vengeance de l'un peut servir celle de l'autre.

— Messieurs, s'écria le comte de Frensberg, en faisant sauter le bouchon d'une nouvelle bouteille, les sectateurs de l'islamisme disent que Dieu est grand et que Mahomet est son prophète, et moi je soutiens que le chevalier est aussi grand que Dieu, aussi prophète que Mahomet. Allons, un toast en son honneur! Sur mon âme, avec un compagnon tel que lui, je n'hésiterais pas à tenter la conquête du harem du Grand Seigneur lui-même.

— J'accepte ce témoignage de votre bonne con-

fraternité, répliqua le chevalier en répondant de la main qui tenait son verre au salut de ses amis. Maintenant écoutez-moi attentivement, ajouta-t-il, car le projet que je vais vous soumettre est d'une bien autre importance quant à ses résultats, et peut-être quant à ses difficultés aventureuses, que la conquête d'un harem. Écoutez-moi, car nous devons tous quatre marcher de front dans cette joyeuse entreprise, et cette fois madame de Wladimont sera bien habile si elle ou les siens pénétrèrent par les mêmes portes que celles où nous entrerons.

Tout en parlant, le chevalier tira de sa poche quelques papiers, qu'il porta sous les regards étonnés de ses compagnons. Ces papiers étaient ceux qu'une heure avant François avait remis à Lowie au cabaret de *la Rose-Blanche*.

Peu de temps après les membres de l'association se séparèrent. Le comte d'Épinoi s'éloigna stupéfait du complot étrange qui venait d'être accepté avec un enthousiasme frénétique, et effrayé non-seulement d'une participation à laquelle il n'avait pu se refuser, mais encore des difficultés que Louise et lui auraient à surmonter pour s'opposer aux conséquences épouvantables qui pourraient résulter de l'exécution d'un projet aussi audacieux que criminel.

Il est évident que le chevalier ne répondant de la  
manière qui convient au rang de ses amis.  
Mais il est évident que le chevalier ne répondant de la  
manière qui convient au rang de ses amis.  
Mais il est évident que le chevalier ne répondant de la  
manière qui convient au rang de ses amis.

— Tout en parlant le chevalier tira de sa poche  
quelques papiers, qu'il porta sous les regards  
de ses compagnons. Ces papiers étaient  
tous d'une même main et avaient tous le  
même caractère de la plus haute

— Peu de temps après les minutes de l'assemblée  
se séparèrent. Le comte d'Alton se dirigea vers  
un cabinet particulier qui venait d'être occupé par un  
certain individu, et entra dans le cabinet  
sans participation à l'assemblée. Il était en sa  
pochette, mais encore des difficultés par la suite et  
lui-même à se rendre pour s'opposer au con-  
sensus qui venait de se former. Il parvint à résister  
de l'assemblée à un projet aussi dangereux que  
criminel.

#### IV.

#### ADÈLE HOUTARD.

Le prolongement qui conduit de la Montagne de Sion à la rue du Bois-Sauvage forme la courte rue Neuve. Sur le côté droit de cette rue, parmi quelques constructions nouvellement élevées, on distingue une petite maison, composée d'un rez-de-chaussée, de deux étages supérieurs et d'une mansarde. Les quatre fenêtres percées à chaque étage sur la façade extérieure sont réduites à trois au rez-de-chaussée, la quatrième est remplacée par une porte assez haute et étroite, à laquelle conduit un petit perron, très-peu en saillie sur la chaussée.

Le ciel, pur, azuré, commençait à se cou-

vrir d'étoiles, la température était froide; les derniers rayons de la lumière frappant directement sur les blanches murailles de cette maison, et sur la porte, d'une peinture brune, recouverte d'un vernis brillant, semblaient vouloir la protéger contre la nuit naissante. Les volets du rez-de-chaussée étaient encore ouverts; un *espion* (1) placé à l'extérieur de chaque fenêtre dénotait que la personne qui occupait ce logis avait de longues heures à dépenser au milieu d'un repos presque continu. En ce moment, les petits rideaux de tulle broché qui couvraient les vitres de la croisée du rez-de-chaussée étaient relevés à celle du milieu, soutenus par un ruban de satin ponceau; de temps à autre, et successivement, apparaissait au milieu de ce clair-obscur le charmant profil et la gracieuse main d'une jeune personne, assise à l'embrasure, et qui paraissait n'avoir d'autre occupation que celle de s'abandonner à ses pensées.

Un homme, une espèce de commissionnaire, qui vient de sonner à la porte extérieure, va nous permettre de pénétrer dans ce réduit silencieux; une domestique est allée lui ouvrir et le commis-

(1) Petite glace que l'on dispose à l'extérieur des fenêtres, de manière à voir de l'intérieur tout ce qui se passe dans la rue.

sionnaire lui remet une lettre, que celle-ci s'empresse de porter à sa maîtressé.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, la jeune personne tourna lentement sa tête vers la domestique qui entrait, mais aussitôt qu'elle aperçut la lettre que celle-ci tenait dans ses mains, elle ne fit qu'un saut, aussi vif que gracieux, pour arriver jusqu'à elle.

— Une lettre ! s'écria-t-elle, avec ce mouvement de joie commun à toutes les personnes heureuses des plus légères circonstances qui viennent les distraire de leur ennui ; et s'en étant emparé, elle courut à la fenêtre, dans l'espoir que le jour mourant suffirait encore à lui permettre d'en déchiffrer les caractères. Après cet essai, resté infructueux, elle alla se jeter sur une causeuse, tout en donnant à Marguerite l'ordre de lui apporter de la lumière. Marguerite, qui cumulait auprès de M<sup>lle</sup> Houtard les fonctions de femme de chambre et de femme de ménage, s'empressant d'obéir aux ordres de sa maîtresse, s'éloigna et reparut presque aussitôt avec une lampe allumée qu'elle posa sur une table de laque de Chine que M<sup>lle</sup> Adèle venait de rouler jusque près d'elle.

Marguerite ferma les volets et laissa retomber les doubles rideaux de mousseline brodée ; alors l'absence complète du jour extérieur venant en

aide à la lumière de la lampe, le salon fut tiré tout à coup de la demi-obscurité où il se trouvait avant. L'ameublement de ce salon était plus coquet que somptueux. Toutes les pièces du meuble, en bois de citron recouvert du satin bleu confortablement capitonné, étaient chargées de gazes, de fleurs artificielles et de rubans, jetés épars et sans ordre. La tablette de la cheminée, en marbre blanc, supportait une pendule et deux vases de rocaïlle, qu'entouraient une multitude de chinoïseries et d'objets d'art de bronze et de porcelaine; à droite de la cheminée, sur un piano droit de bois de rose, chargé d'ornements et de dorure, de nombreux cahiers de musique se mêlaient sans ordre à des vases de porcelaine, d'où s'échappaient les feuilles coniques et charnues de quelques plantes de la famille des bulbifères, enfouies dans une terre noire et tassée; ces vases et ces fleurs se répétaient dans tous les endroits du salon que la disposition de l'ameublement avait laissés libres; à gauche, une grande cage, enjolivée et arrondie à ses angles à la manière des Chinois, était placée sur le tapis en moquette et tenait emprisonnée une petite perruche du Sénégal. En ce moment, à travers les festons et les dessins formés par les contours variés d'un fil de laiton très-léger, on pouvait voir la favorite de la maîtresse

du logis s'endormir paisiblement, la tête rentrée dans sa gorge et les pattes adroitement cramponnées à l'un des nombreux bâtons de la cage.

Des livres, des brochures, des romans nouveaux couvraient la table de laque de Chine devant laquelle Adèle était assise, occupée à lire la lettre qu'elle venait de recevoir; l'attention qu'elle donnait à cette lecture, l'agitation de ses mouvements indiquaient l'intérêt qu'elle y prenait.

Adèle Houtard, dans laquelle le lecteur a sans doute reconnu l'amie de Thérèse Wouters, paraît à peine être arrivée à sa dix-neuvième année; sa taille est petite, mais bien prise; une ample robe de chambre de mérinos gris perle, séparé de la doublure de soie orange par une ouate bien épaisse, ne dissimule pas complètement ses formes vigoureuses et nettement arrondies; son cou, quoique un peu court, porte cependant gracieusement sa tête, qui obéit sans cesse à des mouvements vifs et précipités.

Des sourcils très-régulièrement arqués couvrent son grand œil noir orné de longs cils, fins et soyeux; son front, un peu bas, est séparé au milieu par une double forêt de cheveux du plus beaux noir, roulés en boucles sur ses épaules; sa bouche est un peu grande, mais sans doute afin de mieux laisser admirer les deux

rangées de perles qui la décorent; les roses, peut-être trop multipliées de son teint, attestent la richesse d'un sang pur et généreux, ses lèvres purpurines, ombragées aux extrémités d'un léger duvet brun, contribuent à faire ressortir l'éclat d'une peau délicate et veloutée; un nez bien fait et légèrement relevé tend à donner un charme de plus à cette physionomie vive et piquante; en outre, M<sup>lle</sup> Adèle a les plus jolies mains du monde; quant à ses pieds, recouverts d'un bas de soie légèrement nuancée de rose, ils s'égarant dans une paire de petites pantoufles de velours noir, garnies et bordées d'une précieuse fourrure de martre de Sibérie. M<sup>lle</sup> Houtard, parcourant pour la troisième fois la lettre dont elle n'avait pas encore détaché ses regards, murmura les paroles suivantes :

« Ma chère Adèle,

» Ma lettre précédera d'une heure au plus la  
» visite de la jeune ouvrière qui doit user de son  
» influence auprès de ses maîtres pour obtenir  
» d'eux le consentement à ton admission dans  
» leurs magasins.

» Monsieur Walewski, le secrétaire de monsieur  
» le duc de Wladimont, nous quitte à l'instant;

» c'est ce jeune homme que tu as vu chez ma  
» mère, au moment où, grâce à la généreuse hu-  
» manité de la duchesse, elle venait d'être rendue  
» à la liberté. Monsieur Walewski, qui est lui-  
» même d'une obligeance sans exemple, s'est em-  
» pressé d'accourir pour nous apprendre que ma-  
» demoiselle Louise (c'est le nom de celle qui  
» sera sans doute bientôt ton amie) était venue  
» dans la journée à l'hôtel de Wladimont appor-  
» ter à madame la duchesse différentes emplettes  
» de lingerie que celle-ci avait faites la veille; il  
» en a pris occasion de lui dire ton projet, auquel  
» nous l'avons initié, car il est si bon, si aimable,  
» que ma mère n'a pu s'empêcher de lui parler de  
» ce qui l'intéresse, dans l'espérance que cela  
» pourrait l'être utile; et, en effet, mademoiselle  
» Louise a répondu à sa pressante recommanda-  
» tion, qu'elle viendrait ce soir même sur les sept  
» heures pour te voir et causer avec toi d'un projet  
» sur le succès duquel elle semble n'avoir aucun  
» doute.

» Tout cela, ma bien bonne Adèle, nous rend  
» très-heureuses, ma mère et moi; tu ne sau-  
» rais te figurer notre joie de te voir persister  
» dans ton intention de changer de position et  
» de pouvoir espérer surtout qu'elle se réalisera  
» bientôt.

» Adieu, je n'ai pas besoin de te dire combien  
» je suis impatiente de causer avec toi et de t'em-  
» brasser.

» Ta meilleure amie,

» THÉRÈSE WAUTERS.

» P. S. Il paraît que mademoiselle Louise est  
» charmante sous tous les rapports ; je veux bien  
» que tu l'aimes, pourvu que tu me conserves la  
» première place dans ton amitié. »

On ne s'étonnera plus maintenant de l'intérêt qu'Adèle éprouvait à relire cette lettre, surtout si l'on se reporte au jour où ses regrets s'exprimaient si éloquemment par ses larmes et son attitude humiliée devant la mère de Thérèse.

Elle s'abandonnait, pleine d'espoir, à l'attendrissement qu'excitait la perspective du changement qui allait s'opérer dans sa vie, quand le cordon de la sonnette, violemment agité, vint la troubler au milieu de ses douces émotions.

Se levant en sursaut, elle porta ses regards sur la pendule, étonnée que l'aiguille ne marquât que six heures et un quart.

— Elle aura devancé l'heure, pensa-t-elle.

Au même instant la porte du salon s'ouvrit,

poussée avec force, et Adèle demeura anéantie en face de la personne qui s'offrit à sa vue, l'air courroucé et tenant à la main une lettre froissée dont le cachet avait été brisé.

pour les personnes qui ont été  
touchées par la peste, et  
le cachet avait été pris.

— Faisant l'acte —

Il est permis de faire l'acte  
de mariage, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier.

Il est permis de faire l'acte  
de mariage, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier.

Il est permis de faire l'acte  
de mariage, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier.

Il est permis de faire l'acte  
de mariage, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier, et de se marier  
dans les lieux où il est permis  
de se marier.

Il est permis de faire l'acte

de mariage, et de se marier

... elle vous apprendra et  
mon nom et les motifs de ma démarche auprès de  
Adèle, et vous m'en direz ce que vous voudrez.  
Adèle, et vous m'en direz ce que vous voudrez.  
la lettre l'écrite par l'inconnue lui tomba sur  
premier mouvement fut de regarder la suscription,  
et elle lut :

**UNE VISITE INATTENDUE.**

Celle qui venait d'entrer ainsi à l'improviste  
était une femme d'une beauté ravissante. Sa mise,  
quoique d'une grande simplicité, sa démarche  
noble et aisée, ses manières distinguées annon-  
çaient une personne du grand monde. Adèle dé-  
meurait immobile et interdite devant le regard ac-  
cablant de cette femme qu'elle n'avait jamais vue,  
mais dont un secret pressentiment lui faisait re-  
douter la présence.

— J'espère, mademoiselle, lui dit celle-ci avec  
une colère dédaigneuse, ne pas avoir l'avantage  
d'être connue de vous...; lisez cette lettre qui

vient de m'être adressée : elle vous apprendra et mon nom et les motifs de ma démarche auprès de vous.

Adèle avança une main tremblante pour saisir la lettre froissée que l'inconnue lui tendait ; son premier mouvement fut de regarder la suscription, et elle lut :

*A Madame*

*Madame Mersens...*

Elle ne put achever... ; un mouvement convulsif s'empara de tous ses membres, et chancelante elle tomba sans force sur la causeuse placée derrière elle.

M<sup>me</sup> Mersens avait pris une expression d'ironie hautaine.

— Je ne m'attendais pas, dit-elle, à rencontrer autant de sensibilité chez une personne de votre espèce... ; remettez-vous, mademoiselle, et lisez.

Blessée au cœur, Adèle se redressa vivement.

— Et moi, madame, répondit-elle en accentuant ses paroles, je ne m'attendais pas à entendre un pareil langage ici... chez moi...

— Chez vous!... interrompit madame Mersens; oubliez-vous déjà à qui vous parlez?... lisez cette

lettre, mademoiselle, cela vous servira du moins à n'en jamais perdre le souvenir.

Une seconde fois vaincue par l'air d'autorité que M<sup>me</sup> Mersens venait de donner à ses paroles, Adèle déploya la lettre et lut à voix basse :

« Madame,

» L'homme qui trompe sa femme est toujours  
» coupable d'une grande faute, mais cette faute  
» devient un crime lorsqu'elle est accompagnée  
» de circonstances semblables à celles qui ag-  
» gravent encore la conduite que monsieur Mer-  
» sens tient envers vous. Un cœur perverti sans  
» retour peut seul, en effet, oublier, comme il le  
» fait, qu'il vous doit et sa position élevée et sa  
» grande fortune. Il faut d'ailleurs une étrange du-  
» reté d'âme pour rester aussi longtemps insensible  
» à votre douleur muette, à votre sainte résignation  
» devant un abandon injuste dont chaque jour vous  
» recherchez en vain la cause ; des goûts ignobles  
» et dépravés pouvaient seuls conduire à vous dé-  
» laisser, vous d'une beauté si divine, vous qui  
» partout où vous êtes répandez autour de vous  
» l'enivrant parfum d'un amour pur et respec-  
» tueux, pour vous préférer une fille de rien,  
» dont on achète les indignes faveurs au prix

» d'une fortune que l'on doit à votre généreux  
» désintéressement.

» La personne qui vous écrit ces lignes a long-  
» temps combattu avant de vous découvrir cette  
» vérité accablante; elle ne se dissimule pas  
» qu'elle emploie pour le faire un moyen ré-  
» prouvé par la délicatesse; mais puisque de  
» graves motifs l'obligent à ne pas signer cette  
» lettre, elle a encore préféré de vous faire parve-  
» nir un écrit anonyme que de vous laisser igno-  
» rer plus longtemps un affront sanglant qui blesse  
» d'un même coup votre dignité de femme, d'é-  
» pouse et de mère de famille.

» La créature dont monsieur Mersens achète  
» les faveurs se nomme Adèle Houtard; votre  
» mari l'entretient à grands frais dans une mai-  
» son située rue Courte-Neuve, n° 24. Usez de  
» ces renseignements de la manière que vous  
» croirez la plus favorable à assurer votre ven-  
» geance. »

L'embarras, la confusion d'Adèle quand elle  
eut achevé la lecture de cette lettre, se décriraient  
difficilement; elle tenait toujours ses yeux baissés  
quand M<sup>me</sup> Mersens reprit la parole.

— Eh bien, mademoiselle, qu'avez-vous à dire ?  
fit celle-ci en s'asseyant sur un fauteuil qui se  
trouvait à côté d'elle.

— Cet écrit, balbutia faiblement Adèle... ne porte point de signature, et je m'étonne...

— Que j'y ajoute foi, n'est-ce pas? interrompit M<sup>me</sup> Mersens. Soyez rassurée sur ce point, mademoiselle, et croyez bien qu'avant de me décider à me commettre avec vous, j'ai dû me convaincre que cet écrit ne contient que des faits vrais...; n'ayez donc pas plus de souci que moi-même de la forme employée pour m'apprendre le plus grand malheur qui pût m'arriver, et n'ayez pas l'audacieuse effronterie d'essayer à nier un fait qui n'est que trop réel.

Si M<sup>me</sup> Mersens eût exprimé ses reproches et exhalé sa douleur en des termes moins durs, Adèle, dans les dispositions d'esprit où elle se trouvait, se fût jetée à ses pieds, repentante et humiliée, pour obtenir son pardon; mais cette femme, encore sous l'influence de la nouvelle qu'elle venait d'apprendre du sanglant outrage qui lui était fait, méconnaissait elle-même en ce moment sa nature ordinairement douce et indulgente, et chacune de ses paroles, qui sortaient d'une âme pleine d'amertume et d'indignation, séchait les larmes près de couler, de la pauvre fille, et glaçait sa langue prête à implorer.

— Il me semble, madame, répondit Adèle, que rien ni dans mon langage, ni dans mes manières,

ne justifie ce reproche d'effronterie dont vous vous plaisez à m'accabler... Au surplus, ajouta-t-elle, permettez-moi, pour terminer au plus tôt une entrevue qui doit être pénible surtout pour vous, de vous prier, madame, de m'expliquer franchement ce que vous désirez de moi; toutefois je serais heureuse qu'il vous plût de vous abstenir de paroles sévères, sinon offensantes.

Chez les organisations vives et impressionnables, quand l'esprit et le cœur ont fait un pas en dehors de leur voie normale, un seul mot, la plus légère circonstance tend à les égarer de plus en plus. Si M<sup>me</sup> Mersens eût été de sang-froid, elle eût apprécié la modération et la convenance du langage d'Adèle, opposées à ses paroles incisives et hautaines; mais l'indignité dont la maîtresse de son mari était et devait être frappée à ses yeux, les lui firent considérer comme le dernier degré du cynisme le plus éhonté; sa fièvre colérique s'en accrut et lui dicta les paroles suivantes :

— Veuillez ne point perdre de vue, mademoiselle, que dans notre position respective je n'ai rien à vous demander, mais que j'ai le droit de tout exiger.

— Je ferai en sorte, madame, de ne pas l'oublier, répondit Adèle sans s'écarter de la modération qu'elle semblait s'être imposée, non sans efforts.

M<sup>me</sup> Mersens reprit :

— Je ne vous ferai point l'honneur, mademoiselle, de vous traiter en rivale préférée, à la générosité de laquelle ma tendresse dédaignée vient réclamer le cœur d'un homme auquel j'ai uni ma destinée; monsieur Mersens, en s'accolant à vous, s'est trop gravement compromis dans mon estime pour que je puisse être guidée par un pareil sentiment.

Une étincelle de colère anima le regard d'Adèle; elle voulut parler; M<sup>me</sup> Mersens l'ayant invitée à la laisser poursuivre, elle fit un nouvel effort pour se contenir; celle-ci continua :

— Ce que je ne puis oublier, c'est que le nom de monsieur Mersens n'appartient pas à lui seul : ce nom est devenu le mien, c'est celui de mon fils, et il me convient à moi, la femme de monsieur Mersens, à moi, la mère de son enfant, d'empêcher que le nom que nous portons ne se prostitue davantage...; j'espère encore que la conduite de mon mari est ignorée dans le monde, mais elle peut éclater au premier instant, et alors le scandale serait d'autant plus grand, que les fonctions et le rang que M. Mersens doit à la confiance de ses concitoyens sont importants et honorables. Le soin d'éviter la honte et de conserver intact le nom de ma famille a donc pu seul me décider à des-

cedre jusqu'à venir vous proposer la conclusion d'un marché, à vous, la complice impudique de l'action la plus infâme ! à vous, la cause et l'objet d'une douleur et d'un deuil dont les traces ne s'effacèrent jamais.

Le fiel coulait à flots dans la poitrine d'Adèle ; ses lèvres frémissantes laissaient voir qu'elle était prête à déborder... ; la malheureuse voulut parler, d'un geste M<sup>me</sup> Mersens l'arrêta de nouveau et poursuivit :

— A en juger par le luxe dans lequel vous vivez, monsieur Mersens estimait à un haut prix et payait cher vos faveurs ; aussi je sens qu'une compensation suffisante pourra seule vous amener à renoncer à une aussi brillante position... Vous vous vendez pour de l'or, mademoiselle ! eh bien, aussi est-ce avec de l'or que je veux vous acheter... Dès demain, si vous vendez ce riche mobilier, dont vous pourrez garder le prix sans scrupule, car il a été payé des revenus de ma dot, et je vous l'abandonne ; si vous consentez à quitter le jour même Bruxelles pour n'y jamais rentrer, j'ajouterai à ce prix ce portefeuille, qui contient trente mille francs.

Adèle fit le geste de repousser l'offre de cette valeur importante, comme étant l'insulte la plus cruelle qu'elle pût recevoir ; prévenue comme elle

l'était, M<sup>me</sup> Mersens se méprit facilement sur sa véritable intention. Elle reprit donc avec accroissement de dédain :

— Peut-être, mademoiselle, cette somme ne vous paraît-elle pas un prix égal au sacrifice que vous devez vous imposer, j'en serais vraiment aux regrets, car c'est tout ce dont je puis disposer...; ma mère en mourant m'a remis ce portefeuille, dont le contenu, me dit-elle dans sa prévoyante sollicitude, pouvait un jour empêcher ou réparer un grand malheur...; si elle eût pu pressentir la nature de celui dont j'étais menacée, je ne doute pas que cette somme n'eût été plus forte; mais parlez, mademoiselle, s'il faut suppléer à son insuffisance, j'ai des bijoux de quelque valeur...

— Assez, madame, interrompit vivement Adèle; votre offre serait-elle dix fois plus considérable, que je la refuserais.

— Réfléchissez bien, mademoiselle, reprit madame Mersens avec une aigreur menaçante...; ce refus peut vous coûter cher...; ma famille est puissante, et si cela devient nécessaire elle interviendra... Il faut absolument que vous quittiez Bruxelles : choisissez entre votre bonne volonté et la force...

La résignation à laquelle Adèle s'était soumise avait atteint ses dernières limites.

— Ma position vis-à-vis de vous, madame, dit-elle en se levant, est un tort que je ne me dissimule pas et que je déplore plus que vous ne pourriez le penser. Cette position, madame, m'a donné la force d'écouter avec patience des paroles offensantes, que je ne crois pas mériter, d'ailleurs, quelle que soit ma faute... mais je craindrais de m'oublier devant la menace... et pour vous et pour moi il est donc temps que nous cessions cet entretien.

A ces paroles, dites avec une assurance dont elle se sentait blessée, M<sup>me</sup> Mersens s'était également levée; cette fois encore elle tenta de commander le silence de son geste et de son regard, mais cette fois Adèle le soutint avec fermeté et poursuivit :

— Si vous m'eussiez jeté un regard de pitié, si vous m'eussiez donné une seule parole consolante, j'étais à vos pieds, madame, livrée à votre merci, et demandant grâce; mais vous m'avez indignement traitée, vous m'avez menacée, et je refuse, madame, vous déclarant que je ne vous rendrai aucun compte de la conduite que je me propose de tenir à l'égard de monsieur Mersens.

Et sans attendre de réponse, Adèle se réfugia dans une chambre attenante au salon; s'y jetant sur un fauteuil elle fondit en larmes, en deman-

dant à Dieu si son repentir et le châtiment qu'il venait de lui infliger n'avait pas entièrement apaisé sa colère.

A peine M<sup>me</sup> Mersens était-elle remontée dans la vigilante qui l'avait amenée, qu'une voiture sans livrée s'arrêtait à l'encoignure de la rue du Bois-Sauvage. Une jeune femme en descendit et courut d'un pas leste et rapide jusqu'à la demeure d'Adèle; la sonnette résonna de nouveau, et Marguerite vint une seconde fois ouvrir la porte.

chant à bien si son esprit et le châtiment de lui  
venait de lui instruire n'avait pas entièrement  
apaisé sa colère.

A peine M<sup>re</sup> Mersin était-elle remontée dans  
la vigibane qui l'avait amenée, qu'un valet  
sans livrée s'arrêtait à l'encadrement de la rue de  
Rois-Sauvage. Une jeune femme en descendant et  
contour d'un pas lent et rapide jusqu'à la fenêtre  
d'Abel : la souvette tremait de nouveau et Mar-  
guerite vint une seconde fois ouvrir la porte.

— C'est moi, dit-elle, M<sup>re</sup> Mersin, j'ai vu votre  
nom sur la liste des personnes qui ont été  
appelées à la messe de ce matin et j'ai voulu  
vous en prévenir. — Elle dit ces mots et  
s'en va.

— C'est moi, dit-elle, M<sup>re</sup> Mersin, j'ai vu votre  
nom sur la liste des personnes qui ont été  
appelées à la messe de ce matin et j'ai voulu  
vous en prévenir. — Elle dit ces mots et  
s'en va.

— C'est moi, dit-elle, M<sup>re</sup> Mersin, j'ai vu votre  
nom sur la liste des personnes qui ont été  
appelées à la messe de ce matin et j'ai voulu  
vous en prévenir. — Elle dit ces mots et  
s'en va.

— C'est moi, dit-elle, M<sup>re</sup> Mersin, j'ai vu votre  
nom sur la liste des personnes qui ont été  
appelées à la messe de ce matin et j'ai voulu  
vous en prévenir. — Elle dit ces mots et  
s'en va.

de soie et orné d'un petit collet qui se dessinait  
 distinguément sur les épaules de cette jeune per-  
 sonne. Quant à elle-même de rigoureuse nécessité pour  
 la tenir à l'abri du froid excessif de la température.  
 Un second fichu de soie noire attaché sous le menton  
 lui couvrait les oreilles.

**VI.**

**UNE VISITE ATTENDUE.**

tenue modeste.  
 Au lieu de venir par la porte du salon se  
 soulevant Adèle était parée de respectueuses  
 elle vint recevoir l'étrangère avec sa souriante

La personne qui venait de succéder à M<sup>me</sup> Mer-  
 sens dans le salon d'Adèle avait la mise simple,  
 propre et soignée, commune aux ouvrières em-  
 ployées dans les magasins de nouveautés, et  
 généralement de tous autres objets de toilette plus  
 principalement à l'usage des femmes.

Une robe de mérinos grenat foncé, un fichu  
 de soie, noué autour du cou, du linge très-  
 blanc et parfaitement plissé, étaient en partie  
 cachés par un manteau d'étoffe également de laine,  
 mais d'un tissu plus grossier et d'une nuance d'un  
 bleu presque noir. Ce vêtement, bordé d'une ganse

de soie, et orné d'un petit collet qui se dessinait gracieusement sur les épaules de cette jeune personne, était d'ailleurs de rigoureuse nécessité pour la tenir à l'abri du froid excessif de la température. Un second fichu de soie noire attaché sous le menton lui couvrait les oreilles, et semblait diviser en deux parties un bonnet de mousseline d'un grain assez serré, et garni d'un double rang de petites dentelles à pois. Un œil un peu exercé eût facilement remarqué que la chaussure, d'une finesse extrême et d'un goût parfait, était en contraste avec cette tenue modeste.

Au léger bruit qu'avait fait la porte du salon en s'ouvrant, Adèle s'était hâtée de refouler ses larmes; elle vint recevoir l'étrangère avec ce sourire mensonger, qui plus encore que les sanglots excite la pitié.

— N'êtes-vous pas M<sup>lle</sup> Louise? demanda-t-elle en même temps qu'elle tendit sa main à l'inconnue.

— Et vous M<sup>lle</sup> Adèle? répondit celle-ci, en manière de réponse affirmative et en prenant la main d'Adèle avec le même abandon que celle-ci avait mis à la lui offrir.

— Oh! que je suis heureuse de vous voir, reprit Adèle, en entraînant Louise vers la causeuse, venez-vous asseoir ici... bien près de moi, j'ai tant de choses à vous dire, tant de consolations à at-

tendre de vous. Mon Dieu! je suis si malheureuse!

— En effet, mademoiselle, vous paraissez bien triste, répondit Louise; j'aperçois des larmes dans vos yeux...

— Ça n'est rien, interrompit Adèle, en renouvelant son triste sourire qu'elle accompagna d'un mouvement pour essuyer ses pleurs... je n'y pense plus.... Causons maintenant, le voulez-vous?

— Bien volontiers.

— Je pleurais, et cependant je vous attendais, voyez comme cela est mal... car il y a une heure, Thérèse... c'est une de mes amies... ou plutôt c'est ma seule amie... la connaissez-vous?

— J'en ai entendu parler plusieurs fois par le secrétaire de M. de Wladimont, mais je ne l'ai jamais vue, M. Walewski en fait le plus grand éloge.

— Et il a bien raison, interrompit Adèle, car elle est aussi bonne que belle... Il y a une heure, disais-je Thérèse m'a envoyé une lettre dans laquelle elle m'apprenait que vous aviez promis à M. Walewski de venir me voir le soir même.

— Et vous le voyez, j'ai tenu parole.

— Oh! je vous en remercie... Thérèse m'écrit aussi que vous espérez de réussir dans la démarche que vous avez bien voulu faire pour moi sur la recommandation de M. Walewski.

— Maintenant je fais plus que d'espérer, je suis certaine, répondit Louise.

Adèle fit un bond de joie.

— Il se pourrait, s'écria-t-elle, en battant ses deux mains l'une contre l'autre.

— Ma maîtresse consent à vous recevoir parmi ses demoiselles de magasin, poursuivit Louise, et les avantages qu'elle vous proposera suffiront complètement, j'en suis certaine, à subvenir à tous vos besoins et à assurer votre avenir.

Adèle baissa les yeux, et dit en rougissant :

— Mais peut-être ignore-t-elle...

— Non, elle sait tout, interrompit vivement Louise.

— Et malgré cela, elle veut bien m'admettre auprès d'elle, reprit Adèle... et c'est à vous, mademoiselle, ajouta-t-elle, en pressant de nouveau les mains de Louise, que je dois une pitié si généreuse...

— Vous n'en êtes redevable qu'à vous-même, poursuivit celle-ci; l'indulgence et l'appui éclairé des personnes sagement bienveillantes appartiennent surtout aux regrets sincères; à leurs yeux, se maintenir dans une bonne voie est moins méritoire peut-être, que de sortir d'une fausse route pour rentrer dans une meilleure. Pour elles, un véritable repentir offre peut-être encore plus de

garantie pour la sagesse, qu'une vertu qui n'a pas failli.

Tandis que Louise parlait, Adèle tenait constamment sa vue fixée sur elle; il y avait dans son regard plus que la joie d'écouter des paroles aussi consolantes, il s'y mêlait l'étonnement d'entendre un tel langage dans la bouche d'une jeune ouvrière; et alors elle se surprit à admirer l'extrême beauté de Louise, qu'elle n'avait pas encore remarquée. Elle fut surtout frappée de la noblesse de son maintien et de la distinction de ses manières.

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi? fit Louise souriante, en interrompant son extase.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit Adèle avec une sorte d'embarras respectueux... mais plus je vous regarde et vous entends, plus je m'étonne de voir réunies tant de perfections de toute nature dans une personne aussi jeune et de votre condition... Et quand je songe que, malgré tous ces avantages qui ont dû vous exposer incessamment à une multitude de séductions, vous êtes restée sage, vertueuse... eh bien, je vous l'avouerai, je me sens plus coupable encore, je...

— Il ne s'agit pas de moi, mais de vous, interrompit Louise, qui ne voyait pas sans embarras la conversation s'emparer d'un tel sujet... Mais vous-

même... mademoiselle, ajouta-t-elle, votre conversation révèle une éducation qui aurait dû vous tenir à l'abri...

Adèle baissa les yeux en soupirant. Louise n'acheva pas sa pensée, qui d'ailleurs avait été comprise, et lui saisissant vivement la main, elle s'écria avec un regret affectueux :

— J'ai tort... je vous fais de la peine... Oh ! dites-moi que vous me pardonnez.

— Que vous êtes bonne et aimable, reprit Adèle, en relevant son visage rayonnant de reconnaissance... Oui, continua-t-elle, en donnant à sa physionomie une expression plus sérieuse, j'ai reçu ce que l'on appelle communément de l'éducation... mais cette éducation, fautive, mal dirigée, loin de m'avoir préservée contre le danger, est en partie cause de ma perte...

Au mouvement de curiosité avec lequel Louise accueillit ces paroles, Adèle vit son désir d'en entendre davantage.

— A vous je puis, je dois tout dire, reprit-elle aussitôt avec effusion... car il faut que vous sachiez jusqu'à quel point je mérite votre intérêt, et si jamais mes remords peuvent me mériter le pardon de ma faute...

Louise lui pressa la main, et Adèle continua :

— Mes parents étaient des commerçants probes

et industrieux; ils avaient toutes les qualités du cœur et un seul travers d'esprit...: ils aimaient à briller. Tous les fruits de ces qualités furent anéantis par les conséquences de ce travers. Comprenant instinctivement que leur intelligence, fort ordinaire, et une instruction presque nulle s'opposaient, en obstacle insurmontable, à ce qu'ils s'élevassent au-dessus de leur modeste position, ils aimaient à s'illusionner eux-mêmes sur cette désespérante réalité en faisant incessamment de nouveaux sacrifices à l'apparence, aux choses extérieures. Aussi, les dimanches et les jours de fête affichaient-ils aux promenades et aux spectacles, dans leur mise, une recherche toujours exagérée, et quelquefois ridicule. S'ils réunissaient quelques amis, soit dans un repas, soit dans une soirée, en les accueillant, leur bienveillance naturelle disparaissait devant leur empressement affecté à étaler aux regards chaque objet de luxe pour lequel ils semblaient provoquer une admiration qu'ils n'obtenaient qu'aux dépens de leur considération.

Ce fut au milieu d'une existence aussi peu sagement comprise, qu'après cinq ans de mariage je vins au monde; bien que mes parents eussent préféré un fils, ma naissance fut saluée par les élans d'une joie d'autant plus excessive, que j'allais devenir et le point de mire destiné à guider

leurs prétentieuses idées, et la réalisation, à leur point de vue, de leurs projets tacites d'élévation et de grandeur.

Dès mes premières années, rien aux yeux de mes parents ne parut trop beau pour moi; à peine avais-je vu le jour que le lin le plus fin servait à mes langes, on m'endormait dans une barcelonnette de satin et de dentelles. Les premières paroles que ma bouche balbutia furent accueillies avec un ravissement ineffable; on cria au prodige, on faillit m'étouffer de caresses et m'ensevelir sous des monceaux de jouets et de bonbons. Mes espiègleries, ma gaieté enfantine furent considérées comme autant de signes certains d'un esprit brillant; la fraîcheur de mon teint, la vivacité de mes regards, les mouvements gracieux du jeune âge furent appréciés comme le premier rayon d'une beauté incomparable; et mes parents étaient de bonne foi quand ils m'appelaient hautement *une petite merveille*; hélas! parmi tous nos amis et nos connaissances, chacun était également de bonne foi, en me désignant sous le nom de *la petite enfant gâtée*.

J'atteignis ma neuvième année, ainsi ballottée par cette aveugle tendresse si nuisible au développement de mon esprit et de ma raison. On songea alors à me donner une éducation propre à secon-

der puissamment les grandes espérances que l'on fondait sur moi. Le pensionnat adopté pour les riches héritières fut celui que mes parents choisirent ; le prix très-élevé de la pension, loin de les arrêter, leur parut une plus grande garantie de la brillante éducation que j'y recevrais, à leurs instantes recommandations, à peine savais-je lire et écrire convenablement, qu'on me donna des maîtres de musique, de dessin et de peinture, en même temps qu'on assujettissait mon intelligence naissante à l'étude des langues étrangères.

La direction du pensionnat remarqua bientôt la malheureuse manie de mes parents, mon père payait exactement ma pension, et ne faisait jamais d'observations sur les nombreux mémoires qu'on lui présentait à chaque trimestre ; j'étais une élève trop précieuse, pour qu'elle ne songeât pas à s'assurer ma possession en caressant cette faiblesse paternelle ; aussi chaque année, après la distribution des prix, je revenais chargée de prix et de couronnes que dans leur ivresse mes parents arrosaient de leurs larmes de bonheur... Dans ces moments, je n'étais plus pour eux seulement une enfant chérie, ils m'adoraient à l'égal d'une idole, d'une divinité.

J'avais enfin seize ans ! avec quelle impatience ils avaient attendu et avec quelle joie ils virent

arriver cette époque où, selon eux, ils devaient recueillir le fruit de tant de sacrifices et de tant d'espérances! — On me retira donc de pension pour m'installer dans l'appartement contigu au magasin. Mes parents me l'abandonnèrent en entier, ne réservant pour leur usage qu'une seule pièce, et encore était-elle la plus modeste. Alors que de soins, que d'instances, que d'efforts ils employèrent pour être admis à me présenter dans quelques sociétés de choix où ils étaient convaincus que je ne pouvais manquer *de produire mon effet*, selon l'expression de ma pauvre mère, et où ils se croyaient assurés de voir les partis les plus riches et les plus honorables s'offrir à moi, de toutes parts, malgré mon humble origine et une absence totale de fortune.

Cependant l'événement était loin de répondre à l'attente de mes parents, à la mienne aussi, je l'avouerai : quelques personnages titrés, opulents, recherchaient ma conversation parce que j'étais jeune, vive et aimable, disait-on; quelques jeunes gens à la mode me souriaient des lèvres et du regard, parce que je passais pour jolie, mais à cela, depuis un an, s'était borné tout le fruit de mes conquêtes.

À la grande surprise de mes parents, dont l'espoir persistait à grandir malgré le temps qui

fuyait, personne encore n'était venu demander ma main. Personne, je me trompe : un jour, un jeune homme, issu également d'une honnête famille de marchand, qui, simple et modeste dans ses goûts, lui avait laissé une assez belle fortune, s'était présenté à mes parents pour obtenir leur agrément à ce qu'il me fit sa cour. Je ne pourrais vous peindre leur stupéfaction en présence de ce que, dans leur aveuglement, ils appelaient une témérité sans exemple. Vous prévoyez sans doute que ce malencontreux prétendant fut éconduit, et encore cela se fit-il sans beaucoup de ménagements. Mes parents furent longtemps à revenir de leur surprise dédaigneuse sur cet incident ; longtemps aussi ils s'évertuèrent à rechercher les causes d'une audace qu'ils finirent par attribuer à quelques apparitions dérobées que j'avais faites dans le magasin. « C'est dans un de ces moments sans doute, disaient-ils avec ironie, que j'avais été vue par ce petit marchand, et que la fantaisie lui était venue de me faire tenir son comptoir. »

Afin qu'on ne m'adressât point de nouveau un pareil outrage, défense expresse me fut faite de jamais mettre les pieds dans la boutique ; il me fut en outre enjoint de ne recevoir *dans mon appartement* et de ne fréquenter au dehors que des

personnes d'une condition égale à celle qui m'étais destinée. Les connaissances intimes de ma famille ne furent pas exceptées de cette prescription. La jeune Thérèse elle-même fut atteinte par cet arrêt inexorable, et cependant elle était ma meilleure, ma seule amie; nous avons été élevées au même pensionnat, où nous nous étions liées de la plus étroite et de la plus sincère amitié.

A cette époque, Thérèse pouvait avec raison prétendre à un brillant avenir : ses parents, dans une position fort modeste, il est vrai, étaient les uniques héritiers d'un oncle très-riche, et ils avaient voulu, en sacrifiant tout à l'éducation de leurs deux enfants, les préparer à faire un digne usage de la fortune qui leur était destiné; mais quand à la mort de cet oncle ils eurent la douleur d'apprendre qu'ils étaient entièrement exclus de sa succession, au profit d'un étranger, ils cessèrent un sacrifice désormais inutile, et Thérèse dut quitter le pensionnat, et bientôt, après la mort de son père tué par sa douleur, tenir avec sa mère un magasin de tabac, seule et triste ressource qui leur restât après une si belle perspective.

Mon Dieu! M<sup>lle</sup> Louise, je puis bien vous le dire sans craindre de vous donner lieu de suspecter ma franchise, malgré les adulations dont j'étais

accablée, malgré ma sottise arrivée au point de me persuader à moi-même que j'étais une créature exceptionnelle, mon cœur était toujours resté bon et aimant, aussi fut-ce avec douleur que j'accueillis l'ordre de mes parents relatif à Thérèse, et quoique certaine d'encourir leur disgrâce en visitant celle qu'ils appelaient dédaigneusement *la petite débitante de tabac*, je cherchai et trouvais souvent à leur insu l'occasion de passer quelques heures auprès d'une amie, qui depuis s'est toujours montrée telle, malgré mes fautes et mon avilissement.

Hélas ! mademoiselle, ma pauvre mère devait être la première victime d'une sollicitude si mal dirigée : au sortir d'un bal d'où elle était revenue radieuse, parce que, disait-elle, j'avais éclipsé toutes mes rivales, elle gagna une fluxion de poitrine ; sa maladie fit de rapides progrès, et en huit jours la mort nous l'enleva. Mon père, dont la santé languissait depuis quelque temps, fut tellement frappé de ce coup imprévu, qu'il ne survécut que quelques mois à ce déplorable événement.

Je restai donc seule, accablée de douleurs, sans amis, sans soutien et sans fortune... car bien que le magasin de soieries que tenait mes parents fût bien achalandé et produisit d'assez beaux béné-

fices, chaque année ils étaient absorbés pour satisfaire des goûts exagérés de luxe et de toilette. Mes parents n'avaient donc fait aucune économie, bien plus à la mort de mon père, plusieurs créanciers provoquèrent une liquidation; il s'ensuivit la vente non-seulement de la clientèle et des marchandises de magasin, mais encore de la plus grande partie du mobilier que j'avais été habituée à considérer comme ma propriété exclusive.

Dans mon isolément, délaissée de tous, je passai bien des jours et des nuits à pleurer sur ma triste situation; cependant le dénûment, la faim, le froid, tout ce lugubre cortège de la misère, commençaient à m'entourer; je dus enfin sécher mes larmes et m'occuper à demander au travail des moyens suffisants d'existence; mais que faire? je n'avais aucun état, je ne savais ni ne pouvais m'arrêter au choix d'aucun genre d'occupation manuelle.

Cette triste vérité, me livrant de nouveau à un violent désespoir, j'appelais la mort de tous mes vœux, quand une pensée vint soudainement rouvrir mon âme à l'espérance, et m'inviter à bénir la mémoire de mes parents, dont j'accusais déjà entièrement l'aveugle tendresse. Cette pensée me cria de mettre à profit ma brillante éducation, en

enseignant aux autres ce que l'on m'avait appris. Mais quand j'en vins à m'examiner moi-même, à chercher à réunir ensemble tous ces lambeaux de connaissances épars, sans valeur, dans ma pauvre tête, je m'effrayai de mon ignorance... j'avais appris juste assez pour prendre en dégoût la classe dans laquelle Dieu m'avait fait naître; mais, trop peu pour sortir par mon talent d'une position que j'avais en horreur, et m'élever à une autre que j'étais incapable d'atteindre.

Alors je me tordis les bras, je m'arrachai les cheveux, et me jetant la face contre terre, je résolus de mourir...

Mais une femme venait d'entrer, son aspect m'effraya; m'étant relevée, je reculai de plusieurs pas devant sa face hideuse et son abord repoussant; elle parla, et je frissonnai au son de sa voix mielleuse et hypocrite... sa bouche murmurait des paroles doucereuses, corruptrices, que je ne comprenais pas alors, que j'entendais à peine. Quand elle disparut, je crus à l'apparition d'un fantôme. Elle revint seule plusieurs jours de suite, et je n'eus ni la force ni le courage de la chasser. Chaque fois son regard fauve contemplait une à une les gouttes de venin que la misère laissait retomber sur mon cœur; quand elle vit qu'il en était suffisamment imprégné pour la seconder

dans son affreux projet, elle m'amena un homme!...

A sa vue je me levai, saisie d'indignation, mon cœur révolté bondit dans ma poitrine; mais j'étais presque nue, mes membres grelottaient, et cet homme étala devant mes yeux de riches vêtements garnis de fourrure. Mais depuis vingt-quatre heures, je n'avais pas mangé, je souffrais toutes les horreurs de la faim, et cet homme ordonna au monstre qui l'accompagnait de faire placer devant moi les mets les plus recherchés, les vins les plus généreux; alors il y eut une lutte terrible entre mon corps et mon âme; en vain j'appelai à mon aide ma pudeur et ma fierté outragées; le froid et la faim répondirent seuls, mon âme fut vaincue, et mon corps devint la proie de cet homme.....

Quelques jours après j'habitais cette maison que je n'ai plus quittée depuis. Telles sont, M<sup>lle</sup> Louise, les différentes causes qui m'ont conduites à l'état de dégradation où vous me voyez réduite.

— Ces causes, mademoiselle, répondit Louise tout émue de ce récit, vous servent également d'excuse, et je vous le répète, votre touchant repentir achève de vous rendre digne d'un entier pardon. Mon Dieu! que vous avez dû souffrir depuis votre entrée ici...

— Oh! oui, j'ai bien souffert, interrompit Adèle

en levant ses yeux vers le ciel. Tout d'abord, ajouta t-elle, j'ai cherché à m'étourdir dans les élans, les ébats convulsifs d'une joie factice. Ce fut là un de mes plus grands supplices de rire comme une folle alors que ma douleur était assez vive pour me donner sans cesse une agitation fébrile. Oui, le chagrin le plus violent auquel on s'abandonne sans retenue, avec franchise, laisse des traces bien moins terribles que les peines que l'on tente d'étouffer sous le poids d'une gaieté exagérée, maladive.

Pour mieux atteindre mon but, je cherchai à me lier étroitement avec de malheureuses dégradées comme je l'étais moi-même, cela me fut facile et bientôt même je fus très-recherchée, car l'homme qui m'avait séduite ne cessait de se montrer très-généreux avec moi, et ses libéralités me permettaient de fêter chez moi mes nouvelles compagnes. Cette existence était comme une couche de salpêtre, sous laquelle ma douleur se trouvait ensevelie, la plus légère étincelle devait en rendre l'explosion d'autant plus terrible... je devais être brisée le jour où elle éclaterait... il ne se fit pas attendre.

Le soir de ce jour-là, j'avais réuni dans un souper celles de ces malheureuses qui m'appelaient leur meilleure amie, je portais pour la pre-

mière fois une toilette que la veille j'avais reçue en présent; chacune se récriait à l'envi sur sa richesse, son élégance, son bon goût; je jouissais intérieurement de cette admiration empreinte d'une certaine jalousie, quand l'une d'elles, au milieu des éloges dont je partageais l'honneur avec ma toilette, m'adressa ces paroles insignifiantes en apparence, et dont cependant je fus atterrée: « Il paraît ma chère, que ton *protecteur* ne te refuse rien, il faut que tu sois bien aimable avec lui. »

J'éprouvai un tel dégoût, une telle honte de me voir jeter à la face ce terme d'argot impudique par lequel on désigne les libertins qui achètent les faveurs de nos pareilles, que, prête à défaillir, je [sentis mes jambes fléchir sous moi; l'altération de mes traits, ma pâleur furent remarquées, je les attribuai à une indisposition subite, et j'en profitai pour prier qu'on me laissât seule; alors m'enfermant dans ma chambre je fondis en larmes. Ma toilette, dont j'étais si vaine un instant avant, me fit horreur, je l'arrachai et la foulai aux pieds, livrée à un désespoir au-dessus de toute expression.

Ma nuit se passa inquiète, agitée, sans sommeil. Quand le jour parut je voulus sortir, j'étais oppressée, je sentais le besoin de respirer le grand

air. C'était l'heure où les jeunes ouvrières commençaient leur journée, où les commis se rendaient à leurs bureaux; leur visage respirait cette joie douce et calme que donne une vie active, laborieuse, sans écarts. Soudainement envieuse d'un tel bonheur, je me surpris à désirer de vivre de cette vie que la funeste tendresse de mes parents m'avait appris à dédaigner. En ce moment une de ces jeunes filles m'eût tendu une main affectueuse, que je me fusse inclinée devant elle, pénétrée d'une ineffable reconnaissance. En ce moment un de ces jeunes gens m'eût offert, avec son nom, de partager l'existence la plus modeste, que je l'eusse béni et aimé comme l'envoyé d'un Dieu plein de miséricorde.

En pénétrant par la pensée dans une existence désormais objet de tous mes vœux, je sentais mon âme se vivifier; mes douleurs s'effaçaient, le courage me revenait, et moins malheureuse, je descendais la rue de la Madeleine, pour rentrer dans ma demeure, quand j'entendis derrière moi une voix douce et légèrement émue, qui prononçait mon nom : je me retournai vivement, et reconnaissant Thérèse, que je n'avais pas osé revoir depuis ma faute, j'allais me jeter à son cou, quand M<sup>me</sup> Wauters, apparaissant tout à coup sur le seuil de son magasin, près duquel nous étions,

enjoignit sévèrement à sa fille de rentrer, tandis que son regard irrité et plein de mépris semblait m'ordonner de m'éloigner. Je revins ici, bien fermement résolue à me dépouiller le plus promptement possible de la riche livrée de la honte et de l'impudeur, pour me parer de l'humble vêtement du travail et de la sagesse. Thérèse m'aimait toujours, cette certitude acheva de me donner la force nécessaire pour suivre une conduite qui me méritât le pardon de sa mère, que je savais d'ailleurs indulgente et généreuse.

Le lendemain j'appris, pour la première fois, que celui que l'on appelait *mon protecteur* était marié et père de famille; ce motif ne fit que grandir mon impatience de sortir d'une position dont tout concourait à me montrer l'abjection. Hélas! que ne l'ai-je su plus tôt, mon cœur n'a jamais été corrompu au point de consentir à ce que je vécusse dans le libertinage aux dépens d'une mère et de son enfant; bien certainement cette connaissance eut hâté l'idée et l'exécution de mon projet.

En quittant ces lieux j'étais bien résolue à ne rien emporter du produit de mon inconduite passée, et cependant, comment faire pour vivre? Je n'avais aucun état et j'avais expérimenté qu'une profonde misère est le plus grand écueil pour la

vertu, je devais à l'efficacité de ma résolution de ne point m'exposer à y retomber.

Après de longues réflexions, je ne trouvai de secours à implorer qu'auprès de la mère de ma seule amie. Malgré sa juste sévérité, me dis-je à moi-même, elle aura pitié de mes larmes et de mon repentir; Thérèse joindra ses prières aux miennes, et alors cette excellente femme n'aura pas la force de refuser ses conseils et son appui à une pauvre orpheline bien coupable, mais aussi bien malheureuse.

Je me dirigeais donc vers sa demeure, frémissante d'un espoir craintif, quand, en approchant du terme de ma course, je vis une foule de curieux qui encombraient les abords du magasin; poussée par un triste pressentiment, j'entrai avec précipitation... Thérèse, seule dans le magasin, était étendue sans mouvement... M<sup>me</sup> Wauters venait d'être conduite en prison pour dettes... Je revins chez moi afin de prendre, pour les mettre en gage, mes bijoux et mes effets les plus précieux. Quand je retournai au magasin de Thérèse, munie de la somme nécessaire pour rendre la liberté à sa mère, celle-ci était déjà libre; une grande dame, la noble et bienfaisante duchesse de Wladimont m'avait prévenue.

Jugez de mon effroi et de mon saisissement

lorsqu'en entrant dans l'arrière-boutique je reconnus devant mes yeux la misérable femme qui m'avait perdue ; c'était également par suite de son horrible manège que M<sup>me</sup> Wauters avait été trainée en prison... Grâce à ses manœuvres, Thérèse avait été sur le point de vendre son honneur pour racheter la liberté de sa mère... L'homme qui devait payer était déjà là palpitant de vice et de luxure.

C'était la première fois qu'une circonstance s'offrait aux bonnes impulsions de mon cœur, et j'en reçus immédiatement une bien précieuse récompense ; je m'étais jetée aux pieds de M<sup>me</sup> Wauters, l'âme et le regard de Thérèse suppliaient en même temps que moi. « Embrassez-vous, mes enfants, je vous le permets ! » s'écria sa mère attendrie. Mon Dieu ! que ce mot et cette permission me firent de bien ! Thérèse et moi nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre, confondant nos baisers et nos pleurs de joie.

Le lendemain je retournai auprès de Thérèse et de sa mère : celle-ci, bienveillante jusqu'à l'affection, me promit de ne point donner de cesse à ses efforts qu'elle n'eût réussi à me placer dans un magasin, où, tout en m'apprenant un état, on se chargerait de subvenir à tous mes besoins... et grâce à vous, mademoiselle, grâce sans doute au crédit que votre sagesse vous donne auprès des

personnes qui vous emploient, je vais voir se réaliser cette promesse qui seule a suffi déjà à engourdir tant de douleurs... Mon cœur a bien saigné, mademoiselle, il a reçu de cruelles blessures, mais ma reconnaissance et le bonheur que je vous dois s'unissent déjà pour en hâter la guérison.

Louise était émue, deux larmes naissaient aux angles de ses paupières ; quand Adèle les vit s'échapper rapidement et rouler sur ses joues comme deux perles limpides, elle s'écria avec effusion :

— Mon Dieu! mademoiselle, qu'ai-je donc fait pour mériter ainsi votre intérêt?

Pendant que son regard s'arrêtait complaisamment sur Adèle, Louise répondit avec la lenteur onctueuse de l'attendrissement :

— Ce que vous avez fait... mademoiselle?

— Oui, qu'ai-je fait? demanda de nouveau Adèle, en faisant briller ses belles dents au milieu d'un sourire de gratitude.

— Vous avez été bien malheureuse... et vous avez un cœur excellent.

— Bien malheureuse! oh! je ne le suis plus maintenant...

— Cependant, reprit Louise avec une affectueuse curiosité, quand je suis entrée, j'ai surpris des larmes dans vos yeux... avez-vous donc quel-

que souffrance que je ne puisse connaître... cela me ferait une peine bien réelle,... je désirerais tant de ne rester étrangère à aucune des consolations que vous devez espérer.

Les paroles de Louise, en rendant plus vif dans l'esprit d'Adèle le souvenir tout récent de la scène qui venait de se passer entre elle et M<sup>me</sup> Mersens, ramenèrent quelques nuages sur son front. Elle baissa la tête pour mieux étouffer un soupir qui, malgré son effort, réussit à s'échapper.

— Est-ce que mon indiscretion vous afflige? reprit Louise, en s'emparant de l'une de ses mains.

— Loin de là, mademoiselle, reprit Adèle, en relevant sa gracieuse tête, cette nouvelle preuve de votre bonté me pénètre, au contraire, d'une nouvelle reconnaissance... et, ajouta-t-elle en rougissant légèrement, si je ne vous ai point encore parlé de la cause qui faisait couler les larmes que vous avez surprises, c'est parce que je craignais que cet aveu ne vous prévint défavorablement contre moi... car maintenant que je suis plus calme, je le reconnais, j'ai eu bien tort... M<sup>lle</sup> Louise, puis-je compter sur votre indulgence?...

— Vous ai-je donné lieu d'en douter? répondit Louise d'un ton de reproche affectueux.

— Je crains tant que, dans ce que vais vous dire, vous ne découvriez la preuve d'un mauvais cœur!

— Cela me semble bien difficile...

— Vous aller en juger.

— Voyons ! je vous écoute.

— Peu de temps avant votre arrivée, je venais à peine d'achever la lettre de Thérèse, qui m'apprenait votre visite, lorsque soudain une femme s'offrit à mes regards, pâle et courroucée... c'était M<sup>me</sup> Mersens, la femme de celui auquel je devais ma honte...

— M<sup>me</sup> Mersens, fit Louise avec un léger tré-saillement.

— La connaissiez-vous ? demanda Adèle.

— Non... mais j'en ai entendu parler quelque-fois, répondit Louise ; continuez, je vous prie...

— Elle tenait à la main un papier froissé... c'était un écrit sans signature, où ma position vis-à-vis de son mari lui était dévoilée dans des termes aussi injurieux pour moi qu'accablants pour celui-ci.

« Sans doute, pensa Louise, la lettre anonyme écrite par le chevalier et remise à M<sup>me</sup> Mersens par sa digne complice. »

Adèle avait ajouté :

— Mes genoux déjà fléchissaient devant elle,

ma bouche déjà s'ouvrait pour implorer, quand son regard insultant, ses paroles amères glacèrent ma langue et crispèrent tous mes membres... M<sup>me</sup> Mersens venait m'offrir de quitter Bruxelles en acceptant une somme d'argent, et me menaçant d'en être chassée ignominieusement si je refusais...

— Et qu'avez-vous répondu? interrompit Louise.

— Je me savais bien maudite et bien coupable, reprit Adèle avec une douloureuse expression, mais pas au point de mériter le langage flétrissant dont cette proposition fut accompagnée... Bravant ses menaces par une réticence blâmable et par une attitude qu'en ce moment je regrette, je terminai ce pénible entretien en déclarant à M<sup>me</sup> Mersens que je me croyais dispensée de lui rendre aucun compte de la conduite que je me proposais de tenir.

— Et sans doute elle s'éloigna bien vivement affectée? demanda Louise.

— Elle s'éloigna la menace à la bouche et l'œil étincelant de colère, répondit Adèle. Tant mieux! car sans cela j'aurais eu trop de remords.

— Votre cœur en est-il entièrement exempt? demanda de nouveau Louise.

— Oh! non, répondit Adèle en portant ses yeux vers le ciel.

— Je le crois et j'en suis heureuse... reprit Louise; ne vous êtes-vous pas demandé, ajouta-t-elle, si cette colère, dont vous vous plaignez, n'avait pas été précédée et ne serait pas suivie d'une profonde douleur?...

— Assez! assez, de grâce! interrompit Adèle en joignant ses mains suppliantes. Oh! j'ai été bien coupable, mon Dieu! comment réparer ma faute? M<sup>lle</sup> Louise, ne m'abandonnez pas, aidez-moi de vos conseils, que dois-je faire?

— Mériter un entier pardon en quittant pour jamais cette maison, et en vous présentant ensuite devant M<sup>me</sup> Mersens, avec l'attitude humble et repentante qui convient à votre nouvelle résolution et à votre position vis-à-vis d'une épouse, d'une mère que vous avez si cruellement blessée, quoique involontairement.

Adèle était anéantie, abattue.

— Je suivrai votre conseil, répondit-elle d'une voix faible, mais je crains bien d'avoir perdu toutes mes forces et tout mon courage avant d'arriver jusqu'à elle.

— Ne serais-je donc pas auprès de vous pour vous soutenir!

Le visage d'Adèle s'était ranimé.

— Quoi! M<sup>lle</sup> Louise, s'écria-t-elle, vous consentiriez à m'accompagner?

— C'est une faveur que vous ne me refuserez pas.

— Oh ! vous êtes mon ange sauveur, dit Adèle en portant à ses lèvres la main de sa nouvelle amie.

— Ainsi, c'est bien convenu, reprit Louise, demain dans la soirée je viendrai vous prendre... d'ici là, arrêtez toutes vos dispositions, car après-demain au matin je vous conduirai à votre magasin, ce même soir vous y coucherez... Croyez-le, vos nouveaux maîtres vous accueilleront avec une joie égale à leur impatience de vous voir.

À ces derniers mots Louise s'était levée.

— La soirée s'avance, ajouta-t-elle, je vais me retirer ; comptez sur mon exactitude à venir vous chercher demain au soir pour vous accompagner chez M<sup>me</sup> Mersens.

— Mademoiselle, dit Adèle, vous vous êtes déjà montrée bien bonne pour moi, oserais-je vous prier de m'accorder une nouvelle grâce.

— Osez toujours, répondit Louise en souriant.

— Eh bien, permettez-moi de vous embrasser !

Pour toute réponse Louise ouvrit ses bras, Adèle s'y précipita en s'écriant :

— C'est maintenant surtout que je me sens moins malheureuse.

Un instant après, la voiture qui avait amené

Louise, et qui pendant tout le temps de cette entrevue s'était tenue arrêtée à l'angle formé par les deux rues, se dirigeait rapidement vers les boulevards.



VII.

**UN HONNÊTE COMMERÇANT.**

Le lendemain, à la pointe du jour, Adèle était déjà sur pied ; jamais, depuis la mort de ses parents, elle ne s'était levée si rayonnante, si joyeuse. Quand elle se fut jetée à bas du lit, elle se couvrit d'une robe de chambre du matin, et, vive, empressée, elle alla elle-même ouvrir les rideaux de ses croisées. Ce soin terminé, elle courut à une armoire à glace où était renfermée la plus grande partie de son linge, elle en tira successivement six chemises, des mouchoirs et quelques autres objets de lingerie d'un usage indispensable, puis elle sonna Marguerite.

Celle-ci, accourant, resta tout ébahie en voyant sa maîtresse levée, contre son habitude, à une heure aussi matinale.

— Mon Dieu! mamzelle, pourquoi ne m'avez-vous pas sonnée plus tôt? dit-elle avec un ton qui se ressentait de son étonnement.

— Parce que je veux dès aujourd'hui m'habituer à me passer des soins d'une femme de chambre... Tu m'as gâtée, Marguerite, et cela me sera bien difficile.

Ces paroles changèrent l'étonnement de Marguerite en une vive anxiété, elle s'écria en ouvrant de grands yeux :

— Qu'est-il donc arrivé, mamzelle?... est-ce que je vais vous quitter?

— Je te dirai tout cela plus tard, mais quoi qu'il arrive, sois tranquille, je ne t'oublierai pas!

— Ah! mon Dieu! mademoiselle, vous me faites peur.

— Rassure-toi, et va chercher la plus petite de mes malles, tu me l'apporteras ici.

Marguerite ne bougeait pas de place.

— Allons, va donc, reprit Adèle avec un léger mouvement d'impatience.

Force fut à Marguerite d'obéir, mais elle le fit de manière à montrer que c'était à contre-cœur.

Quand elle se fut éloignée, Adèle, procédant à

sa toilette, choisit une robe de laine d'une couleur foncée, simple, sans aucune garniture; sa belle chevelure disparut sous un bonnet de mousseline sans rubans et garni d'un seul feston brodé au plumetis; un foulard mis en fichu, attaché sur le devant avec une épingle, servit à couvrir ses épaules.

— Me trouves-tu bien comme cela, dit-elle toute riieuse à Marguerite, qui rentrait avec la malle au moment où elle achevait de s'habiller.

Marguerite, tombant de surprise en surprise, ne trouva pas un mot à répondre.

— Pose ta malle près de cette armoire, continua Adèle, et écoute-moi bien.

Marguerite obéit d'abord, puis elle vint se placer devant sa maîtresse, les bras raides et pendants le long des hanches, l'œil fixe et la bouche béante.

— Tu vas aller chez M. Claes, poursuivit Adèle.

— Votre tapissier, mamzelle.

— Oui, lui-même; tu lui diras de venir ici à l'instant.

— Bien, mamzelle, j'y cours..

— Attends un peu; en sortant de chez M. Claes, tu prieras mon bijoutier de se rendre également ici.

— M. Dekeyn, rue des Fripiers?

— C'est bien cela; de là tu entreras chez la mère Pierrart, elle demeure tout à côté...

— Oui, Marché-aux-Herbes, oh! je la connais bien, c'est la plus riche revendeuse des huit sections... qu'est-ce que je lui dirai, à la mère Pierrart.

— Que je la demande immédiatement. Allons, va et ne perds pas de temps.

Marguerite s'éloigna tout en marmottant entre ses dents :

« Qu'est-ce que tout cela peut signifier? Mamzelle se lève toute seule sans me sonner; elle tire elle-même ses rideaux, s'habille à l'ouvrière, et fait demander à la fois son tapissier, son bijoutier et sa marchande à la toilette... C'est tout de même un drôle de coup de marteau qui lui prend là... ça serait vraiment dommage qu'elle perdit la tête... elle est si bonne et surtout si heureuse! »

Adèle, pendant l'absence de Marguerite, s'occupait de placer dans sa malle le linge qu'elle avait tiré de l'armoire à glace; elle y joignit deux robes, plusieurs autres effets de première nécessité; et quand tout y fut bien mis en ordre, elle ferma sa malle, puis en glissa la clef à un cordonnet de soie qu'elle passa autour de son cou; elle achevait à peine, que le bruit de la sonnette se fit entendre;

pour ne point ouvrir le champ aux conjectures sur sa toilette extraordinaire par sa simplicité, Adèle la cacha sous un manteau de velours garni de riches dentelles et courut ouvrir la porte; M. Claes le tapissier se présenta tout essoufflé, et avec l'air affairé, la figure épanouie d'un marchand que fait appeler une de ses bonnes pratiques.

— Me voici à vos ordres, mademoiselle, dit-il en accompagnant son entrée dans le salon d'une série de salutations,—qu'y a-t-il pour votre service?

Adèle, sans répondre à cette formule courtoise, alla ouvrir le tiroir d'un charmant petit meuble de bois de rose, d'où elle tira un rouleau de papier dont elle dénoua le léger ruban vert qui l'entourait.

— M. Claes, dit-elle alors en portant son regard au bas de la dernière page du cahier..., le total du mémoire des meubles que vous m'avez fournis monte à 14,000 francs... vous avez été payé comptant...

Le visage de M. Claes, baromètre fidèle et régulier de ses impressions, s'allongea subitement; sa mine toute penaude indiqua son désappointement; il s'attendait, en effet, à une nouvelle commande, et il se voyait tout à coup menacé d'une réclamation.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit-il avec embarras; aussi je ne me plains pas... et je crois que vous n'avez pas non plus à vous plaindre... car, enfin, je puis me vanter que je vous ai fourni tout en belle qualité... Voyez un peu ça, comme c'est moelleux au toucher... et ceci comme c'est travaillé!

Et tout en vantant sa fourniture, M. Claes allait des rideaux aux fauteuils, sur lesquels il pesait de toute la force de son poing afin d'en mieux faire apprécier la solidité et l'élasticité.

— Ainsi, reprit Adèle avec un sourire malicieux, tout en continuant de regarder le miroir, vous trouvez que cet ameublement m'a été vendu à très-bon marché?

— Sans doute, mademoiselle; je n'y ai rien gagné que le prix de la façon... Déduisez-en le salaire des ouvriers, et vous verrez le bénéfice qui m'est resté...

— Et, selon vous, quel est le montant approximatif de ce salaire, y compris votre bénéfice?

M. Claes réfléchit quelques instants.

— Dame! mademoiselle, fit-il ensuite, en se grattant le front, c'est difficile à dire comme cela du premier coup!

— Mais, à peu près?

— Eh bien, deux mille francs environ!...

Ce fut au tour d'Adèle de vanter l'ameublement.

— N'est-ce pas, demanda-t-elle en provoquant M. Claes, de son regard, à un nouvel examen des meubles, que tout a conservé sa première fraîcheur.

— Oh ! mon Dieu ! mademoiselle, reprit le tapisserieux, bien éloigné de soupçonner le piège qu'on lui tendait, il y a déjà quinze mois que je vous en ai fait la livraison, et on dirait vraiment que c'est sorti d'hier de mes magasins... Voilà ce que c'est que d'acheter du beau et du bon, on y gagne toujours... Je parie qu'en tout ça n'a pas perdu cinq cents francs de sa valeur.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Je suis enchantée de ce que vous me dites-là ; car je vais vous faire faire une excellente affaire.

M. Claes, pensant que l'effet de son jargon mercantile allait lui procurer une nouvelle commande, avait repris son air naturellement empressé et satisfait :

— Faut-il vous montrer des échantillons, fit-il en portant vivement une main à la poche de son paletot :... j'ai des étoffes charmantes... tout ce qu'il y a de plus riche et de plus élégant... Ça m'est

arrivé de Paris il n'y a pas vingt-quatre heures... Choisissez, mademoiselle; c'est vous qui en avez l'étrenne.

— C'est inutile, répondit Adèle, sans même regarder les nombreux échantillons que le tapissier étalait complaisamment sous ses yeux... L'affaire dont je vais vous parler vous procurera de la main à la main un bénéfice de quinze cents francs.

— De la main à la main, répondit M. Claes, en ramassant ses échantillons, ceci n'est pas de refus, mademoiselle; voyons, de quoi s'agit-il?

— Vous m'avez vendu 14,000 francs tous les meubles qui garnissent cette maison, reprit Adèle; d'après votre propre compte, en déduisant 2,500 pour le coût de la façon, votre bénéfice de vendeur et la diminution de valeur par suite d'un usage de quinze mois, ces meubles valent encore en ce moment 11,500 francs.

— C'est calculer comme feu M. Barême!

— Eh bien, mon cher M. Claes, je vais vous vendre à mon tour ces mêmes meubles pour 10,000 francs. — Ainsi il est bien clair que cette affaire vous donnera un bénéfice net de 1,500 fr.

Le tapissier crût que sa pratique voulait plaisanter. — Ah! c'est méchant!... mademoiselle, fit-il en poussant un rire bêtement articulé... Après

tout, à votre âge, c'est le bon temps, on aime à rire.

— Comment! reprit Adèle, mais je ne ris pas du tout, rien n'est plus sérieux... Vous allez de ce pas me chercher 10,000 francs; car j'ai besoin d'argent aujourd'hui même, et vous enlèverez immédiatement tous ces meubles; il ne faut pas qu'il en reste un seul ici ce soir.

M. Claes commençait à comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie; aussi sa figure s'allongea-t-elle de nouveau à la pensée qu'il s'était mis dedans.

— Je veux bien reprendre ces meubles, se mit-il à dire en les examinant de nouveau; mais il m'est impossible d'en donner un prix aussi considérable... Pour moi, ça vaut tout au plus 6,000 francs.

— Prenez garde, M. Claes, vous me forceriez à douter de votre délicatesse...

— Je suis connu dans tout le quartier pour un parfait honnête homme, mademoiselle, interrompit M. Claes en poursuivant son examen; mais, dame! les temps sont durs,... il faut bien gagner sa pauvre vie.

— Quinze cents francs! n'est-ce donc pas un bénéfice suffisant?

— En vous donnant dix mille francs, j'en perdrais au moins deux mille.

M. Claes balbutia encore quelques raisons peu satisfaisantes au gré d'Adèle.

— Tenez, M. Claes, terminons-en, interrompit-elle vivement ; j'ajouterai ce piano, et vous me donnerez la somme que je vous demande ; je vous le répète, j'en ai le plus grand besoin.

Le front de M. Claes se dérida un peu, en s'approchant de cet instrument-meuble qui était de toute beauté. L'ayant examiné avec un soin minutieux, il dit avec le ton d'un homme bien décidé à ne rien ajouter à son offre :

— Avec ce meuble, je pourrai donner huit mille francs.

— Non, monsieur, j'en veux dix mille.

M. Claes fit mine de vouloir s'éloigner. — Je suis vraiment désolé, mademoiselle, de ne pouvoir faire votre affaire, dit-il en faisant quelques pas vers la porte ; mais vous n'êtes pas raisonnable.

Voyant qu'Adèle ne le rappelait pas, le tapissier s'arrêta, et, tout en tenant sa main appuyée sur le bouton en cristal de la porte, il dit avec un ton de parfaite bonhomie :

— Voyons, je veux vous prouver que je suis un bon enfant et que je tiens à vous obliger ; coupons

le différend par la moitié... neuf mille francs... c'est mon dernier mot.

Voici quelle avait été la pensée de M. Claes en faisant cette offre : « Si j'achète ce mobilier et ce piano neuf mille francs , je les paye mille francs au moins au-dessous de leur valeur réelle ; il est vrai que j'aurais pu les avoir pour sept mille , c'est donc deux mille que je perds... mais cette vente est sans doute un caprice de cette jeune fille pour forcer *son monsieur* à remplacer un mobilier qui lui déplaît... J'aurai soin de me rattraper sur la prochaine fourniture... il n'y a pas besoin d'être apothicaire pour savoir enfler un mémoire.

Et cependant, ainsi qu'il venait de le dire lui-même, M. Claes passait dans sa section pour un parfait honnête homme ; son exactitude à faire son service de garde civique , sa régularité à acquitter ses échéances et ses contributions , avaient suffi à lui faire cette réputation de probité inattaquable.

Combien de marchands sont probes à la manière de M. Claes !

Bien convaincue qu'elle n'obtiendrait pas une obole de plus , Adèle finit par consentir à cette offre de M. Claes , auquel elle recommanda de commencer à enlever immédiatement tous les meubles.

M. Claes s'éloigna en promettant d'être bientôt

de retour et en se recommandant par avance pour la prochaine fourniture. Son départ fut suivi de l'arrivée successive du bijoutier et de la marchande à la toilette. Malgré ses efforts, Adèle se vit contrainte de leur abandonner à vil prix ses bijoux et sa garde-robe qui avaient coûté une somme considérable.

Lorsque Marguerite rentra, les ouvriers de M. Claes étaient déjà occupés à sortir les meubles et à décrocher les rideaux ; Il fallut, pour calmer les alarmes de la ménagère, qu'Adèle satisfît enfin sa curiosité en lui apprenant la résolution, dont ce déménagement était un commencement d'exécution. Cette fille, guidée par ses instincts matériels, ne pouvait pas s'expliquer comment sa maîtresse s'était décidée à *quitter son monsieur*, qui lui donnait toutes les aisances d'une vie opulente, *s'abaisser*, selon elle, à la condition d'ouvrière, dont elle ne devait attendre que travail et privations. Aussi resta-t-elle persuadée que la nuit précédente il s'était opéré un grand dérangement dans l'esprit de sa maîtresse. Cette persuasion commença cependant à se modifier, au moment où Adèle, réglant son compte, y ajouta quelques présents et l'abandon des différents objets qui n'avaient pas été compris dans la cession faite à M. Claes.

Le soir, à sept heures, il n'y avait plus aucun

vestige du goût et de l'élégance qui, le matin encore, présidaient à la disposition et à l'arrangement de cette charmante habitation. De tout ce luxe, de ce gracieux ameublement, il ne restait que deux lits, l'un pour Adèle, l'autre pour sa domestique; car elles devaient passer encore une nuit dans cette maison, et M. Claes avait consenti à les leur prêter jusqu'au lendemain.

Une petite lampe posée sur la tablette de la cheminée éclairait faiblement les murs dégarnis de la chambre à coucher où Adèle s'était retirée pour attendre l'arrivée de Louise. Elle était assise sur son lit, les pieds appuyés sur la petite malle qui renfermait son modeste trousseau; la cage de sa perruche, seul objet qu'elle eût gardé, était placé dans un coin. L'oiseau venait de cesser son babillage et commençait à s'endormir; Adèle comptait les billets de banque qu'elle avait reçus en paiement de la vente générale, et s'assurait que le compte, qui devait s'élever à vingt mille francs, en était exact.

—Je suis certaine que mademoiselle Louise sera contente de moi, pensait-elle en plaçant ces billets un à un dans un portefeuille; mais il me semble qu'il est tard; elle devrait déjà être ici, ajouta-t-elle en regardant par habitude à l'endroit de la cheminée qui, une heure avant, supportait une délicieuse

pendule de rocaïlle, et s'apercevant de son erreur elle se mit à sourire. Au même instant, le bruit de la sonnette que l'on venait d'agiter lui fit faire un léger soubresaut.

— C'est elle, murmura-t-elle en se levant pour aller au-devant de Louise, qui en effet venait d'entrer.

— Mon Dieu ! s'écria celle-ci en s'avancant vers la chambre à coucher, quel désert, quelle nudité !

— Voyez, lui dit Adèle en lui montrant le portefeuille rempli de billets de banque, j'ai tout métamorphosé en ces quelques chiffons de papier... j'espère que je n'ai pas perdu de temps.

— C'est bien ! c'est très-bien ! répondit Louise d'un ton pénétré et en l'embrassant au front.

— Voici tout ce que j'ai gardé, reprit de nouveau Adèle ; cette malle qui contient deux robes et un peu de linge ; cette cage et Corinne.

— Corinne ! fit Louise en souriant.

— Oui ! la plus jolie perruche qu'on ait jamais vue !... Croyez-vous que ma nouvelle maîtresse me permette de la garder ?

— Certainement, mais hâtons-ous, il se fait tard, et d'ici à la rue aux Cendres, nous avons une assez longue course.

— Maintenant voici l'émotion qui commence à me gagner, répondit Adèle en allant vers le lit pour

prendre son manteau... Si nous allions rencontrer M. Mersens...

— Il n'y a aucun danger; M. Walewski, vous le savez sans doute, a été son secrétaire, il connaît ses habitudes; je l'ai vu ce matin, et il m'a assuré qu'à sept heures, M. Mersens devait se trouver chez le ministre, dont c'est aujourd'hui le jour de réception.

— Allons, partons alors, fit Adèle en poussant un gros soupir. Ah! mon Dieu! mais je ne puis sortir avec ce manteau, ajouta-t-elle en montrant à Louise le riche vêtement de velours et de dentelles qu'elle avait déposé sur le lit, il est peu en harmonie avec le reste de ma toilette.

— Quant à moi, dit Louise en souriant, je tiens à ce que vous ayez le costume complet; car il vous va à ravir.

— Vous trouvez?

— Je vous l'assure.

— Je crois que je vais pouvoir arriver à un assortiment très-satisfaisant, reprit Adèle en courant vers le cordon de la sonnette.

Bientôt sa femme de chambre parut.

— Marguerite, lui dit Adèle, veux-tu faire un échange avec moi?

— Tout ce qu'il y a pour votre service, mademoiselle.

— Va me chercher ton manteau... Celui *des dimanches*.

— Mon manteau de tartan à grands carreaux rouges?

— Oui, lui-même; en échange je te donne celui-ci.

— Celui-ci, fit Marguerite en approchant son œil de l'étoffe que ses mains rouges et pataudes hésitèrent à toucher?

— Est-ce que tu crains d'y perdre?

— C'est une plaisanterie... mais je n'oserais jamais mettre cela.

— Tu me refuses?

— Non, mademoiselle, tout ce qui peut vous faire plaisir.

— Eh bien, emporte ce manteau, et descends-moi le tien.

Un instant après, Louise et Adèle se dirigeaient vers la demeure de M. Mersens, évitant l'éclat des lumières et se glissant le long des maisons.

Louise s'était fait conduire en voiture jusqu'à la courte rue Neuve; elle était descendue à l'angle formé par la rencontre de cette rue avec celle du Bois-Sauvage; quand Marguerite lui eut ouvert la porte, la voiture s'était éloignée et deux hommes vêtus d'une blouse brune et d'une casquette,

avaient été se blottir dans l'ombre, en glissant comme deux lézards le long des murailles.

Quand les deux jeunes filles sortirent, ces deux mêmes hommes les suivirent de loin.

— Il est encore de trop bonne heure, dit l'un d'eux à son compagnon ; nous risquerions de manquer notre coup. Attendons.

Adèle et Louise entrèrent dans la maison de M. Mersens. Ces deux hommes qui ne les avaient pas perdues de vue un seul instant, se blottirent de nouveau contre les abords les plus obscurs.

— Maintenant qu'elle sorte, et son affaire est dans le sac, dit à son compagnon le même qui avait déjà parlé... Vois donc comme l'endroit est propice ! On nous aurait chargés de trouver nous-mêmes la place, que nous n'aurions pas pu en choisir une plus solitaire... Ah ! ça, ne vas pas te tromper et prendre l'une pour l'autre.

— N'aie pas peur !...

— Tu sais que c'est celle qui a le manteau brun ?

— Va toujours et ne crains rien !... j'ai de bons yeux, et il ne fait pas encore assez noir pour que je ne distingue pas le brun du rouge.

étaient en ce lieu dans l'ombre, en silence  
comme deux regards se long des murailles.  
Quand les deux jeunes filles sortirent, ces deux  
maîtres hommes les suivirent de loin.

— Il est encore de trop bonne heure, dit l'un  
d'eux à son compagnon ; dans quelques heures de main-  
tenant tout est fini.

— Non, dit l'autre ; nous sommes dans le milieu de  
la journée. Les deux hommes qui ne les voyaient  
pas perdus de vue au seul instant, se plaignaient  
de nouveau contre les abords les plus obscurs.

— Et maintenant qu'elle sorte, et son allée est  
dans le sac, dit à son compagnon le maître qui  
avait déjà parlé. Vois donc comme l'endroit est  
propice ! On nous aurait chargés de trouver nous-  
mêmes la place, que nous n'aurions pas pu en  
choisir une plus solitaire... Ah ! ça, ne vas pas te  
complaire et parquer l'une pour l'autre.

— Tu ne vas pas ?

— Tu sais que c'est celle qui a le meilleur  
point.

— Tu toujours et ne crains rien... Tu de plus  
veux, et il ne t'en faut pas encore assez pour que  
je ne distingue pas le bras du rouge.

## VIII.

### UN ENFANT.

La scène que nous allons décrire se passait avant l'arrivée de Louise et d'Adèle à l'habitation de M. Mersens.

C'était à cinq heures du soir.

Le jour à son déclin éclairait de ses lueurs grisâtres quelques vingtaines de gens du peuple assemblés devant une fort belle maison de la rue des Cendres. Les différents groupes qu'ils formaient, étaient en partie composés de femmes souffreteuses couvertes de guenilles; quelques vieillards rachitiques, étiolés s'y confondaient parmi elles.

Cette maison, qui avait tout l'aspect d'un hôtel

somptueux, servait de demeure à un maître des pauvres ; ce vénérable personnage venait de procéder à la distribution hebdomadaire des bons de pain, de soupe et de bois destinés par la philanthropie bruxelloise à être délivrés gratuitement aux indigents de sa section, placés sous l'égide de sa charité officielle ; c'était à cette circonstance que la rue des Cendres, si calme ordinairement, devait d'être troublée dans son silence par cette foule bélante et plaintive.

Le principal corps de bâtiment s'élevait sur la gauche d'un très-beau jardin, dans lequel on pénétrait par une grille à barreaux arrondis, terminés en fer de lance. L'un des battants de cette grille venant à s'ouvrir, les mendiants qui en obstruaient l'entrée se reculèrent promptement en se jetant pêle-mêle les uns sur les autres pour laisser le passage libre à la personne qui se disposait à sortir. Un homme parut, accueilli aussitôt par ces révérences, ces demi-génuflexions particulières aux mendiants, devant les personnes de qui elles espèrent le denier de la pitié.

Cet homme c'était M. Mersens, le maître des pauvres, le *protecteur* d'Adèle Houtard.

Jetant de droite et de gauche un regard hautain et dédaigneux sur cette populace humble, courbée devant lui, il se dirigea rapidement du côté des

boulevards ; il n'avait pas fait vingt pas , qu'il se rencontra avec une personne qui marchait en sens opposé au sien ; en reconnaissant M. Van Linden , il s'arrêta subitement.

— Est-ce que vous allez chez moi , demandait-il en lui tendant la main ?

— Oui , répondit M. Van Linden ; je comptais causer une heure avec vous.

— J'en suis vraiment aux regrets. Mais je suis attendu chez le ministre de l'intérieur pour une confidence sur un sujet très-important.

— Il s'agit sans doute des prochaines élections.

— Précisément.

— C'est s'y prendre à l'avance... Serez-vous bientôt de retour ?

— Mais probablement pas avant deux heures.

— En ce cas je change de direction...

— Pourquoi donc ? j'ai laissé ma femme seule dans son pavillon , soyez assez aimable pour aller lui tenir compagnie... Cela lui fera d'autant plus de plaisir que depuis hier elle est d'une tristesse que je ne m'explique pas... vous réussirez à la distraire , j'en suis certain.

— Eh bien , j'accepte la mission. — Au revoir.

— Adieu.

Au coup de sonnette de M. Van Linden , la grille de la maison de son ami , le maître des pauvres ,

s'ouvrit de nouveau ; il traversa rapidement un jardin assez vaste, à l'extrémité duquel s'élevait un pavillon dont madame Mersens faisait son séjour habituel , pour se soustraire au bruit et aux nombreuses et continuelles visites que la position de son mari rendait en quelque sorte obligatoires. M. Mersens, qui habitait le principal corps de bâtiment donnant sur la rue, s'était cependant réservé au rez-de-chaussée du pavillon une pièce dont il avait fait un cabinet de travail.

Quand M. Van Linden eut monté l'escalier principal défendu par une double rampe, il se trouva en face d'une porte à deux battants; quoique cette porte fut entr'ouverte, il frappa légèrement par discrétion; un jeune enfant de cinq à six ans accourut qui passant sa petite main par l'ouverture, tira à lui l'un des battants :

— Maman, c'est mon bon ami, s'écria-t-il en apercevant M. Van Linden.

Rien n'était plus joli que cette charmante petite créature ! une magnifique chevelure blonde à reflets d'or, séparée au sommet de la tête par une ligne parfaitement régulière, couvrait tout le haut de son corps de ses boucles brillantes et soyeuses; son front blanc avait une pureté de lignes admirables; des sourcils, encore à leur naissance, très-déliés, couronnaient de grands yeux d'un bleu

céleste et étincelants de jeunesse et d'espièglerie; le nez fin, légèrement transparent, se terminait par des narines vivaces qui semblaient incessamment aspirer à longs traits l'air et la vie. Sa bouche toute petite, toute rose, était toujours souriante. L'ovale de sa figure se complétait par les contours gracieux d'un délicieux menton à fossettes.

Une blouse de velours bleu de ciel ceinte au milieu du corps par une ceinture de satin dont les bouts étaient réunis par une boucle d'or, un pantalon large, également de velours, garni au bas d'une dentelle qui retombait sur un brodequin de velours noir attaché sur les côtés par de petits boutons d'or, composaient un habillement qui laissaient aux mouvements toute leur grâce et toute leur vivacité.

M. Van Linden avait pris dans ses bras l'enfant, qui répondait à ses caresses en frappant ses joues de ses deux petites mains.

— Tu as bien fait de venir, lui disait-il de sa voix douce comme les sons mélodieux d'une flûte, car maman est bien triste... elle pleure toujours, toujours, toujours... Quand je lui dis que cela me fait de la peine, elle m'embrasse bien fort et elle recommence encore... Allons! viens m'aider, mon

bon ami ; à nous deux nous réussirons peut-être à la consoler.

Madame Mersens était assise sur un divan à bras appuyé contre la partie de la muraille qui faisait face à la porte d'entrée. Aussitôt que M. Van Linden avait paru, elle s'était empressée de porter son mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes. M. Van Linden n'avait pas remarqué ce mouvement, grâce à l'obscurité dont la protégeait le jour mourant et les amples rideaux de damas étendus devant les croisées.

M. Van Linden posa l'enfant à terre ; celui-ci le prit par la main et le conduisit près de sa mère.

— Vous m'excuserez, dit-il à M<sup>me</sup> Mersens en accompagnant ses paroles d'un salut, d'être venu vous troubler dans vos méditations... je regretterai moins mon indiscretion si ma présence réussit à détourner votre esprit des tristes pensées qui ont fait couler vos pleurs.

Pendant que M. Van Linden parlait, l'enfant avait quitté sa main et était allé chercher un fauteuil qu'il tirait à grand'peine.

— Tiens, mon bon ami, assieds-toi, lui dit-il, quand il eut réussi à le traîner près de lui. Tu seras mieux pour causer avec maman.

— Aimable enfant ! fit M. Van Linden en s'asseyant et en le prenant de nouveau pour l'em-

brasser. Et se retournant vers M<sup>me</sup> Mersens, il ajouta : Me permettez-vous de chercher à remplir la mission qu'Édouard m'a donnée de tenter de chasser votre chagrin ?

— Vous sollicitez là une tâche bien difficile, répondit M<sup>me</sup> Mersens en s'efforçant d'arrêter par un sourire le soupir qui s'échappait de sa poitrine.

— Avez-vous assez peu de confiance en moi pour hésiter à me la donner ?

— Telle n'a pas été ma pensée, reprit vivement M<sup>me</sup> Mersens ; j'accepte, au contraire, comme un bienfait, votre visite en ce moment ; c'est mon bon ange qui vous conduit auprès de moi pour m'aider de vos conseils, de votre appui, dans les graves circonstances où je me trouve.

L'enfant, depuis le commencement de cet entretien, cherchait à grimper sur le divan ; sa mère ne s'aperçut de ce petit manège qu'au moment où, la prenant par derrière, il passa ses bras autour de son cou.

— Sois donc sage, Édouard, lui dit-elle alors avec un air de reproche ; voyons, que veux-tu, mon ami ?

— Voir si tu pleures encore, ma bonne petite maman... Laisse-moi regarder.

Heureuse de cette preuve de l'amour de son

fil, M<sup>me</sup> Mersens, se soumettant à ce charmant caprice, tint fixement la tête de son côté.

— Ah ! mon Dieu ! il ne fait pas clair... Je ne vois rien , fit Édouard avec un léger mouvement d'impatience... Attends, maman, je vais tâter avec ma main... Ah ! tu es bien gentille ! tu n'as plus de larmes !... je vais t'embrasser pour ta récompense.

Et quand il eut donné un baiser que sa mère lui rendit avec usure, Édouard sauta à terre, et se plaçant entre les jambes de M. Van Linden, il lui dit :

— Vois-tu, mon bon ami, ma petite maman ne pleure plus ;... c'est toi qui l'as consolée... maintenant qu'elle n'est plus triste, je puis aller jouer dans sa chambre, où sont tous mes joujoux.

Et, avec la pétulance de son âge, il se mit à courir vers une porte qui donnait dans une pièce voisine ; puis s'arrêtant tout à coup, il cria à M. Van Linden :

— Mon bon ami !

— Que veux-tu ?

— Je vais jouer ; mais si maman pleure encore tu viendras me chercher.

— Oui, répondit M. Van Linden en souriant.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets, sois tranquille.

Ainsi rassuré, le petit Édouard disparut , emporté par quatre ou cinq pirouettes.

— Il est impossible de voir un enfant plus adorable , dit M. Van Linden , quand il fut parti.

M<sup>me</sup> Mersens, élevant les yeux vers le ciel, répondit en forme de prière :

— Que Dieu me le conserve , ou m'enlève avec lui , car seul maintenant il m'attache à la vie !

Ainsi rassuré, le petit Édouard disparut, em-  
portant par derrière un grand panier.  
— Il est impossible de voir un enfant plus abo-  
lément dit M. Van Linden, quand il lui parut.  
M. Messert, élevant les yeux vers le ciel, ré-  
pondit en forme de prière : — Que Dieu me le conserve ; on m'enlève sans  
lui ; car seul maintenant il m'attache à la vie !

—

—

—

## IX.

## DEUX VICTIMES.

M<sup>me</sup> Mersens accusait à peine vingt-quatre à vingt-cinq ans; sa tête, pleine de noblesse et de dignité, semblait surchargée du poids d'une magnifique et brillante chevelure d'un beau noir de jais, que retenait attachée sur le derrière un peigne d'écaille d'une grande simplicité; ses cheveux se divisaient sur le devant en deux bandeaux larges, parfaitement unis, s'arrondissant sur la joue pour finir derrière l'oreille, qu'ils couvraient entièrement. Un front dessiné par des lignes nettes et gracieuses couronnait son visage, d'un ovale de la plus grande régularité.

Ses yeux, d'un noir velouté, très-fendus et tant soit peu relevés aux extrémités extérieures, tantôt s'entr'ouvraient pleins de bonté et de bienveillance, à demi-voilés par une double frange de longs cils, tantôt s'animaient d'un regard fier, dédaigneux, accablant, selon les différentes impressions de son cœur dont les touches étaient d'une délicatesse extrême; le nez, un peu aquilin, se terminait par des narines exprimées par deux courbes circulaires d'une grande pureté; l'émail de ses dents avait le plus vif éclat. Ses lèvres d'un rose purpurin ressortaient humides et passionnées, sur un teint d'un blond mat, légèrement coloré de cette teinte chaude, vivace, plus particulière aux Italiennes. Son cou se détachait de ses belles épaules avec autant de grâce que d'élégance.

Une robe en forme de douillette, d'un léger damas de soie gris foncé, dont le corsage était en partie recouvert par un col de guipure, dessinait une taille charmante, divine.

En ce moment la physionomie de M<sup>me</sup> Mersens était profondément triste et accablée; il y avait dans son regard consterné cette douloureuse expression qu'impriment toujours les grands malheurs subits, définitifs, sans remède.

Le regard de M. Van Linden vif, ardent, s'étudiait à percer l'obscurité pour s'arrêter complai-

samment sur cette femme, dont la pâleur et la souffrance, en raison de leurs causes, agitaient son âme des sentiments les plus divers.

Il était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et encore très-élégante, quoiqu'il eut déjà dépassé les dernières limites de la première jeunesse. Sa chevelure noire, abondamment fournie près des tempes, devenait beaucoup plus rare sur le devant de la tête, ce qui contribuait à faire ressortir son front, d'une coupe hardie et d'une rare beauté. Son œil également noir, large quoique un peu renfoucé, exprimait un mélange étrange de douceur et d'amertume, d'amour et de haine. Son sourire, tour à tour et dans le même moment, calme et irrité, bienveillant et sinistre, donnait beaucoup de mobilité à sa physionomie : l'œil d'un observateur eût facilement remarqué que le cœur de cet homme était devenu l'arène où luttaient incessamment les passions les plus opposées.

Un collier de favoris noirs très-soignés encadrait son visage, d'une ligne large et parfaitement dessinée. Une barbe fraîchement coupée ombrail heureusement de nuances bleuâtres son teint d'un brun pâle.

Sa mise, toute de noir, à l'exception d'un pardessus de laine claire d'un tissu très-fin, doublée

de soie piquée avec le plus grand soin, était d'un goût parfait.

La distinction de sa tournure s'harmoniait on ne peut mieux avec la grâce et l'aisance de ses mouvements. Le charme de sa parole, facile et élégante, s'augmentait encore d'un timbre de voix excessivement agréable.

Le petit Édouard venait de s'éloigner, quand une femme de chambre, ouvrant la porte d'entrée, s'arrêta sur le seuil, avec cette contenance embarrassée que prennent ordinairement les gens en condition qui ont à faire une demande à leurs maîtres.

— Que voulez-vous, Juliette? lui dit M<sup>me</sup> Mersens.

Juliette, la tête baissée et roulant le coin de son tablier dans ses mains, balbutia timidement :

— C'est ce matin que ma cousine Anastasie s'est mariée... et madame m'avait promis de me permettre...

— D'aller le soir danser à ses noces? interrompit M<sup>me</sup> Mersens. C'est juste, Juliette, je me le rappelle... Eh bien, donnez de la lumière, fermez les rideaux, couchez l'enfant, et ensuite vous pourrez partir.

Juliette était restée dans la même attitude, signe certain, aux yeux de sa maîtresse, qu'elle

n'avait pas encore obtenu tout ce qu'elle désirait.

— Que voulez-vous encore, lui demanda celle-ci.

— Il y a Baptiste le cuisinier qu'est aussi invité à la noce, et si madame voulait...

— Consentir à ce qu'il vous accompagne? interrompit de nouveau M<sup>me</sup> Mersens... je vous l'accorde, pourvu que demain le service n'en souffre pas.

— Soyez tranquille, madame, s'écria Juliette, redevenue subitement leste et empressée.

Les ordres de sa maîtresse, qui dans toute autre circonstance, eussent employé au moins une heure de son temps, furent exécutés cette fois en dix minutes.

M. Van Linden et M<sup>me</sup> Mersens étaient restés seuls dans le pavillon, à l'exception du jeune Édouard, qui dormait déjà d'un profond sommeil dans un cabinet attenant à la chambre à coucher de sa mère, et dont il n'était séparé que par une porte à glace.

— Puis-je compter sur votre amitié, sur vos conseils? avait repris M<sup>me</sup> Mersens.

— Comptez sur le dévouement le plus absolu, en tout et pour tout, répondit M. Van Linden.

— Eh bien, poursuivit M<sup>me</sup> Mersens, veuillez m'écouter; il convient, pour vous faire mieux apprécier toutes mes souffrances et l'horreur de ma situation, que je me reporte à l'époque de mon

mariage : alors j'avais seize ans, et mes parents venaient de me retirer du couvent en m'annonçant qu'on allait me marier. J'accueillis cette nouvelle avec étonnement, sans joie, sans plaisir. Quelques jours après, mon père me présenta M. Mersens, il m'avait prévenu que c'était l'homme qu'il me destinait pour mari. Pendant deux mois celui-ci me fit sa cour, après ce temps j'interrogeai mon cœur, je le trouvai sans amour, et aussi sans éloignement pour lui ; le mariage eut donc lieu sans que j'y apportasse aucun obstacle.

M. Mersens s'était acquis les bonnes grâces de mes parents par l'issue favorable due à ses soins et à son éloquente plaidoierie, dans un procès où se trouvait engagée une partie de leur fortune, qui était très-considérable. L'offre de ma main fut le témoignage de leur reconnaissance ; unique héritière, j'étais d'ailleurs un parti très-brillant pour M. Mersens, qui ne possédait que son talent fort remarquable il est vrai.

Peu de temps après notre mariage, la révolution de septembre éclata, mon mari en prit occasion de se faire homme politique. Ma grande fortune, qui était devenue la sienne, car voulant m'associer à la reconnaissance de mes parents, j'avais demandé et obtenu que notre contrat de mariage stipulât une donation mutuelle de tous nos biens

présents et à venir, son activité, la puissance de sa parole, lui conquièrent bientôt une grande influence, à laquelle il dut d'être appelé presque simultanément aux honorables fonctions de représentant, de maître des pauvres et de membre du conseil provincial.

Je l'avouerai, à voir tant de témoignages de la confiance publique entourer l'homme auquel j'avais d'abord uni ma destinée avec une sorte d'indifférence, je me surpris à être fière de porter son nom, et à défaut d'amour j'éprouvai pour lui une profonde estime et une admiration plus profonde encore.

Je devins mère...

Aux premiers cris de mon enfant, la torpeur au milieu de laquelle mon cœur semblait sommeiller disparut tout d'un coup; soudain je le sentis battre avec violence... avec bonheur; Dieu venait de me donner à la fois l'amour maternel et l'affection la plus tendre pour mon mari, pour l'homme auquel je devais le plus grande félicité de la femme sur cette terre, celle de presser son enfant contre son sein.

Dans l'espace d'un an, j'avais perdu mon père et ma mère; occupé désormais par ces deux affections saintes et exclusives, mon cœur servit à éclairer ma raison, je renonçai, toute jeune encore, au monde, à

ses distractions, à ses joies, pour me faire une existence toute d'intérieur qui me laissât entière à mon mari et à mon enfant. Dès ce jour, il n'y eut plus pour moi de bonheur et de plaisir qu'en eux et que par eux ; ils étaient devenus l'un et l'autre les seuls êtres sur lesquels chaque rayon de ma pensée aimât à se reposer. Au milieu de cette vie toute de dévouement et de tendresse que je m'étais faite, j'en étais venue au point de pleurer quelquefois seule et en silence sur la réserve, la froideur même de mon mari, pendant les courts instants que le monde et les affaires publiques auxquels il appartenait plus qu'à moi lui permettaient de me consacrer ; mais toujours mes larmes se séchaient à cette salutaire croyance que la préoccupation, la tension continuelle de son esprit vers de grandes choses, arrêtaient seules les élans d'une tendresse qui n'en existait pas moins puissante et forte au fond de son cœur, lorsque hier j'ai acquis la douloureuse certitude que j'étais indignement trompée..

M. Van Linden fit un mouvement où se trahissait imperceptiblement un sentiment de joie mêlée d'étonnement.

« C'est sans doute, pensa-t-il, la particularité à laquelle le chevalier a fait allusion pendant notre dernière réunion à l'hôtel Cluysenaar. »

M<sup>me</sup> Mersens avait continué :

— M. Mersens porte ses hommages aux pieds d'une petite fille qu'il entretient à grands frais...

Bien éloigné de s'attendre que la particularité tenue sous le silence par le chevalier fût d'une nature aussi grave, M. Van Linden craignit un instant de se trouver le complice d'une horrible calomnie.

— Prenez garde, dit-il à M<sup>me</sup> Mersens, qu'un premier mouvement, qu'un premier soupçon ne vous entraînent trop loin... M. Mersens a toujours été d'une austérité de mœurs qui rend presque incroyable...

— Indigne mensonge !... masque infâme ! interrompit vivement M<sup>me</sup> Mersens.

Et tirant un papier qu'elle tenait caché à la naissance de son corsage, elle ajouta en le présentant à M. Van Linden :

— Veuillez parcourir cet écrit, monsieur ; en vous faisant connaître mon malheur, il vous apprendra à n'en pas douter.

Cet écrit était le même qui la veille avait jeté la victime de M. Mersens dans un affreux saisissement ; M. Van Linden le lut en entier...

« C'est là, se dit-il, le moyen que de Bleeden emploie pour *avancer mes affaires* ! »

Un instinct de délicatesse dominant à cette

heure tout autre sentiment, il se promet, quelque chance qui se présentât, de ne point tirer profit d'une manœuvre d'autant plus répréhensible à ses yeux, qu'il continuait de croire à la fausseté du fait qu'elle dévoilait.

— Cette lettre, reprit-il en la rendant à M<sup>me</sup> Mersens, ne porte point de signature... elle ne mérite aucune confiance.

— Telle fut aussi ma première pensée, interrompit de nouveau M<sup>me</sup> Mersens, au moment où, hier au matin, je lus cet écrit qu'une femme avait apporté quelques minutes après le départ de mon mari... Je voulais le déchirer et en jeter les morceaux au feu, lorsqu'un sinistre pressentiment retint ma main, et me saisissant au cœur, m'entraîna comme malgré moi dans les environs de la demeure de cette fille. Une force plus tenace que ma volonté me conduisit à entrer dans plusieurs boutiques, sous le prétexte d'y faire quelques emplettes, J'y pris des renseignements pour m'éclaircir sur les soupçons qui déjà me brisaient. On fut unanime à me répondre que M<sup>lle</sup> Adèle Houtard vivait très-heureuse des bontés d'un riche monsieur, dont on ne me dit pas le nom, parce qu'on l'ignorait sans doute; on ajouta qu'au surplus elle méritait son bonheur... qu'elle vivait très-tranquille, très-sage, sans faire de traits à son

*monsieur.* — Étrange vertu, que celle qui consiste à ne se vendre qu'à un seul homme à la fois !

Quelques autres détails achevèrent de me convaincre que la lettre anonyme disait vrai. Désespérée, je rentrai chez moi pour y prendre une somme de trente mille francs de valeurs que ma mère m'avait remise quelques jours avant sa mort, et je me rendis chez cette fille; à sa vue, mon indignation s'accrut, mes lèvres s'imprégnèrent de l'amertume de mon âme, et, tandis que je lui donnais à lire l'écrit que j'avais reçu, mon regard et mes paroles s'unirent pour l'accabler de mon profond mépris.

— Et cette fille, demanda M. Van Linden, ne chercha-t-elle pas à opposer quelque dénégation ?

— Oui, mais assez faiblement; après quelques explications, je terminai en lui proposant de quitter Bruxelles dans les quarante-huit heures j'achetais ce départ trente mille francs.

— Et elle a refusé ?

— Elle hésitait d'abord, du moins je le crus. Déjà humiliée, irritée de ma démarche auprès de cette fille, cette hésitation ne fit qu'accroître mon indignation, et je m'emportai jusqu'à la menacer

d'employer le crédit de ma famille pour la faire chasser de la ville si elle refusait.

— Et sans doute cette menace a produit son effet?

— Nullement. A peine cette menace sortit-elle de ma bouche, qu'elle se leva soudain, et m'ayant déclaré qu'elle ne se croyait pas obligée de me rendre compte de la conduite qu'elle se proposait de tenir, elle se retira dans une autre pièce, et me laissa seule.

— Quelle insolente audace ! quelle effronterie !...

— Ne vous pressez pas de la condamner, s'empressa de dire M<sup>me</sup> Mersens, peut-être moi seule suis-je cause de la fâcheuse issue de ma démarche...

— Quoi ! reprit M. Van Linden, votre générosité vous porterait-elle à l'excuser ?

— Dites mon devoir.

— Votre devoir !...

— Oui, mon devoir, répéta M<sup>me</sup> Mersens. Écoutez-moi, monsieur..., mon ami, ajouta-t-elle.

Et le regard attendri, elle tendit sa main à M. Van Linden.

— Oui, votre ami ! répéta celui-ci en saisissant avec un tendre empressement la main qu'on lui offrait.

M<sup>me</sup> Mersens reprit :

— Tenez, hier j'ai été injuste, cruelle même envers cette fille.

— Faut-il que nous la plaignions, fit M. Van Linden en souriant.

— Oh ! ne plaisantez pas, ce que je vous dis est sérieux, et j'en ai le repentir dans l'âme... oui, un bien vif repentir ; car au moment où je me présentai chez elle je ne me connaissais plus, la colère m'avait fait perdre la raison, et je l'ai traitée avec une dureté que peut-être elle ne méritait pas.

— La bonté de votre cœur vous égare.

— Non, ce que je vous dis est vrai... depuis hier, voyez-vous, bien des pleurs et les caresses multipliées de mon Édouard ont calmé l'aigreur de mon âme, adouci le fiel de ma pensée, et en me retraçant mon entrevue avec la maîtresse de M. Mersens, alors devenue plus calme, plus juste, je me suis rappelé l'altération de sa voix et les larmes qui roulaient dans ses yeux, quand mes paroles dédaigneuses, incisives, sont venues dissiper insensiblement cette émotion qui prouvait tout au moins de la sensibilité. Oh ! oui, j'ai eu bien tort... en vérité, mon ami, j'ai l'esprit si faible, le cœur si malade, que je ne sais plus que faire, que devenir...

Et cette femme désolée prit sa tête à deux mains, et des sanglots étouffés sourdirent de sa poitrine.

— N'avez-vous donc plus aucune foi dans les conseils, dans l'appui que vous attendiez de moi? fit M. Van Linden, avec l'accent plutôt d'une prière que d'un reproche.

— Oh! foi pleine et entière, répondit M<sup>me</sup> Mersens en découvrant sa charmante figure baignée de pleurs; et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec le triste abandon d'une douleur profonde, en qui pourrais-je avoir confiance si ce n'est en vous? Mon malheur est de ceux dont le secret ne peut se déposer que dans le sein d'un véritable ami. Ma famille elle-même doit l'ignorer.

— Oui, sans doute, interrompit M. Van Linden; car autrement il en résulterait un éclat, des récriminations, des plaintes maladroites qui aggraveraient le mal au lieu de l'atténuer.

— Eh bien, mon ami, reprit M<sup>me</sup> Mersens, guidez moi donc alors, conseillez-moi; que dois-je faire à l'égard de cette fille?... car les choses ne peuvent rester ainsi; ses relations avec mon mari doivent cesser. Si elles venaient à être connues, la considération qui s'attache à son nom serait perdue... et ce nom est aussi celui de mon fils, il

faut que je veille à ce qu'il soit toujours honoré, sinon toujours honorable.

— Voulez-vous, répondit M. Van Linden, me confier le soin d'aller auprès de cette demoiselle Adèle Houtard...

— Merci, mille fois, interrompit vivement M<sup>me</sup> Mersens, vous prévenez ma prière... Oui, rendez-moi ce service, obtenez d'elle qu'elle renonce à recevoir mon mari... et s'il le faut, pour conquérir son consentement, engagez-vous en mon nom aux plus grands sacrifices... surtout que vis-à-vis de M. Mersens, elle garde le silence le plus absolu sur ma démarche; il doit ignorer que je suis instruite de sa conduite : le forcer à rougir devant moi ce serait nous préparer à tous deux des tourments de chaque heure, affreux, intolérables, et qui sait alors ce qui en aviendrait?... Oh! oui, seule je dois souffrir en silence, seule je dois me nourrir de larmes et de chagrin.

— Peut-être est-il trop tard, reprit M. Van Linden; si depuis hier votre mari a revu cette fille, il est probable qu'elle aura parlé.

— Sans doute; mais je suis certaine qu'il ne sait rien; s'il eût été instruit, tout à l'heure encore, il ne m'eût pas interrogé avec une curiosité si naïve, si calme, sur les causes de ma tristesse, que je m'efforçais en vain de dissimuler; et il n'y

a aucun danger pendant cette soirée, car au sortir d'une conférence avec le ministre de l'intérieur, il doit se rendre à une réception à l'hôtel des affaires étrangères.

— Il serait alors prudent que je visse ce soir même M<sup>lle</sup> Houtard.

— Aurez-vous donc cette excessive obligeance?

— En sortant d'ici je me rendrai directement chez elle, et comptez sur un bon succès.

— Merci encore! que votre amitié m'est une douce consolation!... Bien qu'elle ne date que de plusieurs mois, je la crois solide, inaltérable; aussi je l'accepte comme une ancre de salut... Cependant, mon ami, j'ai une confession à vous faire, pour laquelle je réclame toute votre bienveillance.

— Doutez-vous qu'elle vous soit accordée?

— Je suis entre le doute et la certitude, et c'est la certitude dont j'ai besoin.

— Ceci me prédit une confession d'une nature bien grave.

— Peut-être... et si je n'étais sûr de la supériorité de votre esprit j'hésiterais à vous la faire.

— Parlez donc et soyez convaincue de ma bienveillance en vous écoutant, fit M. Van Linden en accompagnant ses paroles d'un faible sourire.

— Vous ne m'en voudrez pas? reprit M<sup>me</sup> Mersens.

— Je vous le promets.

— Eh bien, le jour même où vous me fûtes présenté par mon mari, je le priai de me dispenser désormais de recevoir vos visites.

M. Van Linden fit un mouvement de surprise pénible.

— Il faut avouer que vous le méritiez bien, poursuivit M<sup>me</sup> Mersens... vous, mon ami, vous si bon, si noble, arriver ici sous les auspices du chevalier de Bleeden... Heureusement que M. Mersens, considérant ma demande comme un caprice, n'en tint aucun compte, et que depuis, dans vos visites nombreuses, quoique trop rares encore, vous m'avez forcée de reconnaître la distance qu'il y a de vous à cet homme, que vous ne devriez jamais voir.

— Cependant, interrompit M. Van Linden, le chevalier n'était-il pas accueilli avec faveur par votre mari?

— Oui, mais toujours avec froideur, presque avec dégoût par moi... Cet homme a quelque chose de sinistre dans le regard, d'ironique et d'amer sur les lèvres, qui me donne le frisson chaque fois que je l'ai devant les yeux... D'ailleurs, quoique

reçu dans le monde, il y jouit d'un très-mauvais renom.

— Le chevalier, je le crois, vaut mieux que sa réputation.

— Oh ! ne cherchez point à le défendre ! interrompit avec force M<sup>me</sup> Mersens.

— Pourquoi, si votre prévention est injuste, ne pas tenter de la détruire ?

— Ce n'est point une prévention, mon ami, c'est une sorte d'instinct infailible, puissant, qui m'éloigne de cet homme comme d'un être immonde, pervers, dangereux... Croyez-en mon amitié, fuyez-le si vous ne voulez pas qu'il vous en arrive malheur ; ou bien, si ma prière n'a pas assez d'influence pour vous amener à rompre vos rapports avec le chevalier, tenez-les-moi toujours cachés ; me les faire connaître serait me placer incessamment sous la pénible appréhension d'un danger auquel, à mes yeux, vous devriez finir par succomber.

Un tel langage devait placer M. Van Linden dans une situation difficile ; aussi répondit-il d'un ton visiblement embarrassé :

— Ce vif intérêt me touche profondément, mais ne vous égare-t-il pas un peu ? Au surplus, ajouta-t-il, j'accepte à mon tour les conseils de votre amitié, et sans rompre en visière avec le

chevalier, qui a surtout à mes yeux le tort de vous déplaire, j'aurai soin de me tenir sur mes gardes...

— Vous me rassurez et je vous en remercie, car je vous le répète, cet homme me fait peur.

Bien qu'en parcourant la lettre anonyme, M. Van Linden n'eût pas reconnu l'écriture du chevalier, il était resté persuadé que cet écrit provenait de lui; il admirait donc en ce moment la prescience intuitive, indéfinissable, qui guidait M<sup>me</sup> Mersens vers les traces de la participation indirecte de M. de Bleeden au vif chagrin qu'elle éprouvait. Quant à lui, tout en s'avouant intérieurement la nature vile, honteuse, du secours qui lui venait du chevalier, le scrupule auquel il s'était arrêté d'abord disparut devant la certitude, donnée par M<sup>me</sup> Mersens elle-même, que cet écrit n'avait révélé qu'un fait vrai.

Une femme d'une beauté ravissante, outragée dans sa fierté, blessée dans son affection, réclamait de son amitié un appui, des conseils, un bouclier contre ses propres douleurs, l'occasion était trop favorable pour qu'il n'essayât pas d'en profiter. Deux plaies également vives, envenimées, lui saignaient au cœur : l'une faite à sa propre tendresse pour Marie de Nucingen, sa femme; l'autre, à son orgueil, à son amour-propre, qu'il

avait excessifs ; en réussissant à se faire aimer de cette femme, à la séduire, à l'arracher à ses devoirs, il satisfaisait à la fois un besoin aveugle de vengeance, et adoucissait, s'il ne guérissait entièrement, l'une de ces deux plaies. Pour cet homme égaré plutôt que corrompu, ce résultat était déjà immense. Maîtrisé, électrisé par cet espoir, il se disposa à porter des coups contre lesquels la trahison de son mari paraissait mettre M<sup>me</sup> Mersens sans défense.

— Je me présenterai donc ce soir, dans un instant, au domicile de cette demoiselle Houtard, avait-il repris de cet air de distraction sérieuse qui accompagne l'expression d'une idée alors que l'esprit s'occupe d'une autre plus importante ; je n'ai aucun doute sur l'issue favorable de ma démarche... les apparences seront sauvées, mais le malheur n'existera pas moins... vous, ensuite, que ferez-vous ? que deviendrez-vous ? ajouta-t-il avec l'accent pénétré du plus tendre intérêt.

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit, mon ami, je souffrirai, j'épuiserai mes larmes dans le silence d'une triste solitude.

— Ne serait-il pas plus sage de chercher à vous distraire en reparaissant dans le monde ?

— Le monde ! fit M<sup>me</sup> Mersens avec un sourire amer, et quelle consolation salutaire ses plaisirs

vains et frivoles peuvent-ils apporter à une douleur telle que la mienne!

— Oui, vous avez raison, reprit M. Van Linden en levant son regard vers le ciel, un cœur blessé n'aime à recevoir que les consolations qui viennent du cœur.

M. Van Linden avait dit ces mots d'une voix vibrante, douloureuse, les yeux de M<sup>me</sup> Mersens planaient sur lui, fixes, animés d'une inquiète sollicitude.

— Mon Dieu! mon ami, dit-elle, comme vous me dites cela!... il semblerait que vous aussi, vous avez horriblement souffert... En effet, je me le rappelle, je vous ai surpris souvent mélancolique, abattu... et puis, vous êtes marié... votre femme n'est pas près de vous...

M. Van Linden baissa la tête et porta une main devant ses yeux; ce signe de souffrance n'était point étudié, un terrible souvenir venait de s'emparer de lui.

— Vous me pardonnerez, mon ami! s'écria M<sup>me</sup> Mersens avec une anxiété craintive; bien involontairement peut-être je viens de rouvrir d'affreuses blessures... Oh! dites-moi que vous me pardonnez!

M. Van Linden releva la tête, deux grosses larmes sillonnaient son visage.

— Oui, je suis marié, s'écria-t-il en pressant fortement les mains de M<sup>me</sup> Mersens; comme vous j'ai bien aimé, et comme vous j'ai été indignement trahi!

Oubliant son propre malheur pour compatir à celui qui se révélait à elle d'une manière si soudaine, si inattendue, M<sup>me</sup> Mersens laissa tomber sa tête sur la poitrine de M. Van Linden et sa voix entrecoupée par les pleurs balbutia, douce et consolante :

— Vous aussi, vous m'ouvrirez votre cœur, et occupée à le soulager, je me croirai moins malheureuse.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles tous deux confondirent leurs larmes et leurs plaintes; puis revenant à son rôle, dont son émotion l'avait éloigné sans l'écarter toutefois de son but, provoqué en outre par le regard suppliant de M<sup>me</sup> Mersens, M. Van Linden traça pour la seconde fois un tableau rapide et énergique de son malheur conjugal. Et avec une animation que ses sensations en ce moment rendaient naturelles, il ajouta :

— Puisse le ciel vous épargner les tortures, les supplices de chaque heure qui depuis cette époque fatale ont pesé sur moi de tout le poids de leurs horribles souffrances!

M<sup>me</sup> Mersens était atterrée.

— Mais cette femme était donc folle! s'écria-t-elle comme sortant tout à coup d'un rêve pénible... Reconnaître par tant d'infamie une si sainte abnégation, un dévouement si sublime, mon Dieu! mon Dieu! fit-elle en joignant les mains.

— Vous, n'est-ce pas, vous n'auriez pas agi ainsi?

— Moi! moi! s'écria-t-elle avec un élan qui fit bondir le cœur de M. Van Linden... j'aurais voulu mourir à vos pieds... d'amour et de reconnaissance... mais, reprit-elle aussitôt, ne l'avez-vous pas revue depuis? ne savez-vous pas ce qu'elle est devenue?

— Non, je n'en ai eu aucune nouvelle.

— Et cependant, malgré tout, n'est-ce pas, vous désireriez bien la voir?

— Non, elle a eu le pouvoir de me briser l'âme, elle n'aurait pas la puissance de la guérir.

— Quel doit être, hélas! son remords, si elle comprend le mal qu'elle vous a fait!

— Son remords!... quel qu'il soit, il ne peut égaler mon tourment; car voyez-vous, ajouta M. Van Linden d'une voix faible et profondément triste, depuis ce jour fatal ma vie n'a été qu'une longue nuit de deuil et de ténèbres, depuis ce jour pour moi le ciel le plus pur est toujours

resté sombre, les rayons du plus beau soleil n'ont jamais pénétré le voile sinistre qui couvrait ma vue, les plus riantes campagnes m'ont toujours paru flétries et désolées, la verdure, les fleurs sans couleur et sans parfum; depuis ce jour les accents divins de la poésie, les plus tendres mélodies m'ont laissé froid et insensible, j'étais mort pour tout, je ne vivais plus que pour mon désespoir.

— Mais votre enfant!

— Mon enfant!... j'ai dû l'éloigner, car sa vue me rappelait sa mère, et ses caresses étaient autant de poignards qui me fouillaient le cœur.

— Tant de douleurs réunies sur une même tête! mais c'est à faire douter de la miséricorde...

— N'achevez pas, interrompit avec force M. Van Linden, vous feriez un blasphème... Oui, ajouta-t-il, en donnant un accent solennel à ses paroles, car tout ceci n'était qu'une épreuve imposée sans doute à mes sentiments pour juger si j'étais digne du bonheur ineffable qui m'était réservé.

M<sup>me</sup> Mersens écoutait bouche béante, presque en extase. M. Van Linden poursuivit :

— Cet amour que j'avais pour cette femme qui m'a trompé n'était qu'une faible étincelle échappée du foyer qui couvait dans ma poitrine; une autre qu'elle devait, en l'enflammant,

me rendre à l'espoir, et me tracer la voie d'une félicité toute d'enivrement et de délices...

— Et cette femme?...

— Cette femme, interrompit-il de nouveau en s'animant par degrés, je l'ai vue il y a quelques mois pour la première fois, et depuis ce moment le crêpe qui couvrait mes yeux s'est déchiré, le linceul d'amertume où mon âme sommeillait a disparu, et elle s'est réveillée vive d'amour et d'espérance... c'est qu'aussi cette femme est plus qu'un ange, car c'est toi...

C'en était trop pour le courage et les forces de M<sup>me</sup> Mersens; à cet étrange aveu sa raison s'égara, et palpitante, saisie de terreur, elle retomba en arrière et sa tête s'appesantit sur les coussins du divan. M. Van Linden s'était jeté à ses pieds, et couvrait de ses baisers brûlants la main dont il s'était emparé.

En cet instant son regard était d'autant plus passionné, ses accents d'autant plus éloquents, qu'emporté par la situation, et entraîné par son désir violent de réussir, il se croyait de bonne foi éperdument amoureux.

— Ne repousse pas mon amour, s'écriait-il avec feu, accepte-le au contraire comme une preuve de la pitié céleste... tiens, mets ta main sur mon cœur, sens-tu comme il bat?... c'est toi

qui lui a redonné la vie, achève ton ouvrage... de grâce relève ta tête, que je lise dans ton regard divin la preuve de mon bonheur...

Au moment où M<sup>me</sup> Mersens s'efforçait de se redresser pour imposer silence à un langage qui l'offensait, un léger bruit se fit entendre du côté de la porte d'entrée, elle tourna la tête et retomba de nouveau en arrière, un cri s'échappa de sa poitrine.

Saisi d'inquiétude, M. Van Linden dirigea son regard vers la porte, et il vit M. Mersens debout, immobile près de l'ouverture.

La lampe posée sur la table était garnie d'un abat-jour, de sorte que la lumière, vive à la partie basse de la chambre, laissait la partie haute dans une demi-obscurité. M. Van Linden ne put donc voir ni le regard haineux, foudroyant de M. Mersens, ni la fureur qui contractait son visage. Quand ce dernier vit qu'il avait été aperçu, en habile comédien, il se composa de suite un nouveau visage, car il méditait déjà une vengeance terrible qu'il se proposait de faire retomber sur sa propre victime et non sur le coupable; il s'approcha lentement et dit avec un sang-froid admirablement étudié :

— Bravo! Van Linden, vous jouez la passion à merveille... vous aviez choisi là une bien belle scène... comment appelez-vous cette pièce?

M. Van Linden s'était relevé, la sueur lui ruisselait au front, tant était forte son émotion ; il ne répondit à cette sanglante ironie que par quelques mots sans suite.

— Ne vous dérangez pas, poursuivit M. Mersens, toujours sur le même ton, ce serait vraiment dommage.

Et prenant une bougie qu'il approcha de la lampe pour l'allumer, il ajouta en se dirigeant vers la chambre de sa femme :

— Je vais chercher quelque chose que j'ai oublié dans cette chambre ; continuez je vous prie... ne faites pas attention à moi, faites comme si je n'y étais pas.

Tout ceci avait été fait et dit pour donner le temps à M. Van Linden de partir, et éviter de cette manière une explication qui eût pu contrarier le dessein qui déjà fermentait en lui, sanglant et terrible.

M. Van Linden, toujours immobile, atterré, ne savait à quel parti s'arrêter dans cette conjoncture critique.

— Malheureux ! vous m'avez perdue, lui dit à voix basse M<sup>me</sup> Mersens, en jetant sur lui un regard sans colère, mais exprimant le plus violent désespoir.

Un sincère repentir se lisait sur les traits de M. Van Linden.

— Que faire? répondit-il avec l'expression d'un remords profondément ressenti. Comment racheter mon imprudence?

— Partez, de grâce, partez, monsieur! fit M<sup>me</sup> Mersens en joignant les deux mains.

— C'est impossible... ce calme est un mensonge, je ne puis vous laisser ainsi exposée à sa fureur!...

— Partez!... je le veux... je l'exige! répéta M<sup>me</sup> Mersens.

En parlant ainsi, son geste et sa voix furent tellement fiers, impérieux, que M. Van Linden s'éloigna sans oser ajouter un seul mot.

Quelques instants après ce départ, M. Mersens rentra dans la chambre où sa femme était restée assise sur le divan, haletante et en proie à la plus vive terreur; il prit une chaise et vint s'asseoir silencieusement près de la table sur laquelle brûlait la lampe.

## X.

## M. MERSENS.

## M. Mersens a trente-huit ans.

Il est de grande taille, il porte la tête haute et avec cette raideur propre aux parvenus et aux hommes pleins de leur mérite; une chevelure noire, épaisse, se dresse à sa racine et s'étend en forme de crinière autour d'un front élevé; des sourcils très-fourmis, inégaux, surmontent un œil d'un brun clair dont le regard fixe et scrutateur a quelque chose de sinistre; les pommettes des joues sont saillantes; le nez, large à sa naissance, s'amincit aux narines; il a le teint bilieux, les lèvres grosses et dédaigneuses, la bouche grande et les dents blanches, mais mal rangées.

Par une étrange bizarrerie de la nature, les extrémités de ses membres, robustes, musculeux, sont d'une délicatesse et d'une perfection rares. La finesse de sa chaussure, les manchettes de batiste à petits plis qui se reposent fraîches et blanches sur une main charmante, indiquent qu'il n'est point insensible à ces avantages.

M. Mersens porte en outre une cravate blanche, du linge très-fin; le reste de sa toilette, toute de noir, est convenable et parfaitement soigné.

Nous avons déjà une idée de la moralité de cet homme chargé des plus honorables fonctions. Examinons maintenant la valeur de son talent oratoire et celle de son mérite politique.

M. Mersens était ce qu'on est convenu d'appeler un bon avocat, c'est-à-dire qu'il avait le bavardage facile, la voix vibrante, le geste étendu, rapide, multiplié, l'esprit retors, la réplique tour à tour emphatique et incisive. Il glissait volontiers et avec facilité à travers le labyrinthe des lois et de la jurisprudence pour s'emparer de celles qui pouvaient servir à la cause qu'il défendait. Sa pensée était souple, complexe, son mode d'interprétation ardu, spécieux; il avait de plus la ténacité rédonnante et tracassière de l'ergotisme, ce grand cheval de bataille de la chicane; il possédait en un mot toutes les qualités qui peuvent

constituer un homme de palais fort habile, mais qui à coup sûr ne feront jamais ni un orateur, ni un homme d'État.

Cependant, une brillante réputation, de grandes espérances accompagnèrent son entrée à la chambre des représentants; les quelques hommes qui, depuis la révolution de septembre s'arrachaient tour à tour les lambeaux du pouvoir, l'accueillirent comme un concurrent redoutable, et se promirent de l'observer; aussi dès ce jour tous les regards se tournèrent de son côté, tous les esprits se fixèrent sur lui.

Il ne fit pas attendre. Bientôt sa voix sonore et creuse retentit à la tribune, bientôt les colonnes des journaux furent remplies de ses discours; comme il parlait beaucoup et souvent, le plus grand nombre battit des mains et admira, mais les quelques hommes qui d'abord lui avaient fait l'honneur de le considérer comme un rival redoutable, sourirent et se trouvèrent rassurés.

Et, en effet, rien en lui ne révélait la parole noblement accentuée de l'orateur, ni son geste énergique et rare, ni son regard fascinateur, calme, assuré, qui entraîne et domine tour à tour. Il possédait moins encore la logique pressante, la raison supérieure, la grandeur et la puissance de la pensée, la précision et la netteté de l'expression;

ses plus brillants mouvements oratoires se ressentait toujours du bavardage à grand spectacle de l'avocat, des discours lavés de l'homme de palais. Son esprit mesquin, tortueux, habitué aux détours de la chicane et aux débats d'un ordre inférieur, restait également à grande distance de la profondeur de vue, de la conception large, rapide, multiple, du génie analytique et observateur de l'homme d'État.

Dès qu'il ne fut plus jugé un concurrent redoutable, chaque parti chercha à l'attirer dans son camp pour profiter de l'influence que lui donnaient encore sa fortune et ses nombreuses relations; d'ailleurs, c'était un homme bouillant, emporté, agitateur, et de qui on pouvait attendre quelques services personnels dans les affaires qu'il s'agissait de sabrer à grands coups de gestes et de paroles. Mais M. Mersens avait pris pour ligne de conduite de se rattacher indistinctement aux hommes en possession du pouvoir; ceux-ci le payaient de sa bonne volonté, en considération et en faveurs de toute nature au profit de ses protégés, qui, du reste, étaient fort nombreux, car M. Mersens n'aimait rien au monde autant que de trancher du protecteur.

Riche, considéré, menant grand train, dans l'intimité des ministres et bien en cour, égoïste

et vain comme les esprits étroits , n'aimant que lui-même et rattachant tout à lui , M. Mersens se complaisait à comparer son présent au passé ; sa pensée parcourait avec délices la distance franchie entre son point de départ et le but qu'il avait atteint. A se voir devenir si grand , lui si petit à son début , il s'exagérait encore son importance , et se croyait sincèrement un personnage de grand mérite et de haute capacité.

Était-ce le libertinage , des désirs immodérés , luxurieux , qui l'avaient entraîné à entretenir à gros frais une maîtresse ? non évidemment ; c'était une nouvelle satisfaction qu'il avait voulu donner à son amour-propre : cet homme possédait tous les avantages extérieurs , officiels , du grand seigneur , et il voulait jouir de ce qu'il appelait leurs privilèges occultes et secrets. Rien ne lui paraissait plus délicieux , plus charmant que d'avoir tout à la fois une femme ravissante et une jolie maîtresse : il ne se dissimulait pas que l'opinion publique qu'il avait su tromper jusqu'à ce jour , en usurpant un crédit et une considération qu'il ne méritait pas , n'était nullement à la hauteur d'une pareille appréciation , et qu'elle pourrait bien se scandaliser d'une conduite si opposée à la morale ; aussi avait-il soin d'envelopper ses peccadilles d'ombre et de mystère , et il n'avait

fallu rien moins qu'une indiscretion de la Tant-je, cette âme damnée du chevalier de Bleeden, pour que ses rapports avec Adèle Houtard fussent découverts.

Du reste, malgré cette conscience facile et cette dépravation de mœurs, ainsi que l'avait dit le chevalier de Bleeden, M. Mersens, pendant les premières années de son mariage, s'était montré envers sa femme d'une jalousie sombre, soupçonneuse. Chez lui ce sentiment n'était pas le résultat de la délicate susceptibilité qui souffre de la plus légère atteinte portée à une ombrageuse affection ; il était le fruit ignoble d'un amour de soi, d'un orgueil et d'une vanité poussés à l'excès. Mais ce sentiment, quelle que fût sa violence, devait finir par sommeiller devant les soins tendres et assidus de sa femme, devant son amour de la vie intérieure, ses efforts à fuir le bruit, les fêtes et les hommages du monde, auxquels son incomparable beauté, son esprit supérieur lui donnaient tant de droits de prétendre : la haute idée qu'il avait de son mérite avait en outre achevé de lui donner une parfaite sécurité à l'endroit des sinistres matrimoniaux.

Maintenant que la situation de cette âme égoïste est connue, on se fera facilement une idée de l'impression qu'il dut ressentir à la vue de M. Van

Linden, prosterné aux pieds de sa femme, exhalant avec passion un amour qu'il croyait avoir été encouragé; car chez une nature trempée comme l'était la sienne, dès que la jalousie se réveillait, secouée par une apparence trompeuse, elle devait se dresser aveugle, cruelle, implacable.

Quand M. Mersens fut venu s'asseoir près de la table placée presque en face de sa femme, il y eut entre eux un moment de silence lugubre, sinistre. M<sup>me</sup> Mersens, le sein agité, et craignant qu'un mouvement, qu'un regard ne trahit son émotion, tenait ses yeux constamment fixés vers la terre. Son mari planait sur elle, avec le sanglant appétit du tigre qui contemple sa victime. Cependant, reprenant un maintien impassible, il lui demanda d'une voix calme, indifférente :

— Où est votre femme de chambre?

— Elle est sortie depuis une demi-heure, répondit M<sup>me</sup> Mersens d'une voix tremblante; j'ai permis au cuisinier de l'accompagner à un bal donné à l'occasion du mariage de l'une de ses cousines.

— Doit-elle rentrer tard?

— Son retour n'aura probablement pas lieu avant le milieu de la nuit.

« C'est bien, pensa M. Mersens, mon valet de

chambre est malade... maintenant le jardinier garde seul l'hôtel... il se tient sur le devant, il ne pourra rien entendre. »

Et il se leva, prit son chapeau, et, éclairé par la bougie dont il s'était servi pour se guider dans la chambre à coucher de sa femme, il descendit à son cabinet de travail; là, ouvrant le tiroir d'un bureau, il y prit une clef, puis s'avancant vers une porte pratiquée dans le mur, il introduisit cette clef dans la serrure et pénétra dans un laboratoire de chimie; descendant ensuite un petit coffre du rayon sur lequel il était posé, il en tira un flacon très-hermétiquement fermé, qu'il glissa dans un gousset de son gilet, étant rentré dans la première pièce il choisit deux petits pistolets qu'il plaça dans la poche de côté de son habit. Ces dispositions prises, il sortit de l'hôtel, ayant eu le soin préalable de se munir de la clef d'une porte de derrière. Ses gens et sa voiture l'attendaient, il y monta en affectant de fredonner un motif d'opéra.

« Au ministère des affaires étrangères, » cria-t-il au moment où la portière se refermait sur lui.

Cinq minutes après la voiture s'arrêtait devant l'hôtel du ministre; M. Mersens en descendit joyeux, souriant, en recommandant à ses gens de se tenir à la file des voitures qui attendaient.

Ce jour-là il y avait grande soirée de réception ; les salons du ministre étaient encombrés ; de toutes parts des groupes s'étaient formés où s'agitaient avec chaleur les questions à l'ordre du jour ; M. Mersens vint s'y mêler successivement, et plus encore que d'habitude il s'empara des différents sujets en discussion afin de mieux fixer l'attention ; jamais il n'avait eu la parole plus facile, le raisonnement plus subtile, plus spécieux, jamais il n'avait paru plus maître de ses facultés.

Une heure après, profitant d'un moment où il ne pouvait être remarqué, il sortit furtivement de l'hôtel, et, certain de n'avoir pas été aperçu, il se glissa à pas de loup le long des maisons, puis s'achemina à pied vers sa demeure.

Le jour-là il y avait grande soirée de réception.  
Les salons du rez-de-chaussée étaient encombrés ; de  
toutes parts des groupes s'élevaient formés au hasard ;  
tous avec chacun les questions à l'ordre du jour ;  
discussions vives et animées successivement et plus  
animées que d'habitude. Il n'était pas de discussion  
sans en discussion sans de mieux à dire. Jamais  
non ; jamais il n'avait eu la parole plus facile ; jamais  
moment plus facile, plus simple, plus agréable, jamais  
à l'heure plus facile de ses facultés.

Le lendemain après, pendant un moment on lui  
ne pouvait être remis, il sortit fatigué de  
l'hôtel, et certain de n'avoir pas été aperçu, il se  
glissa à travers de long des maisons, puis  
s'abandonna à pied vers sa demeure.

XI.

**PRESENTEMENTS.**

La tempête grondait, menaçante et terrible.

M<sup>me</sup> Mersens ne se méprenait point sur le calme affecté de son mari; elle eût été moins effrayée des éclats violents de sa colère. Mais quel pouvait être son but? Quelle vengeance voulait-il donc exercer? Telles étaient les questions que son esprit agité cherchait en vain à approfondir. Puis, prenant le ciel à témoin de son innocence pour implorer son appui, son âme s'abîma insensiblement devant le tableau des ravages que depuis deux jours les événements avaient faits à travers son existence, jusqu'alors si douce, si heureuse.

Tout d'un coup trahie, délaissée, pour une femme dont son mari achetait les faveurs au prix d'une fortune qu'il devait à son généreux désintéressement; — outragée par l'homme auquel dans son désespoir elle venait demander conseil et protection, — elle se voyait forcée de se justifier auprès de celui dont l'indigne conduite s'était aliéné son respect et sa tendresse. Tel était le présent, quel devait être l'avenir? Poursuivie par ces affligeantes pensées, elle se traîna vers sa chambre à coucher, espérant trouver dans le repos le calme d'esprit qui lui était si nécessaire pour s'arrêter au parti à prendre dans l'affreuse position où la fatalité semblait l'avoir impitoyablement jetée.

Quelques détails sur les dispositions de cette chambre et de ses appartenances deviennent nécessaires pour l'intelligence des événements qui vont suivre.

Le jour y arrivait par deux fenêtres, percées dans le mur parallèle à la porte qui communiquait à la première pièce; de ces fenêtres ornées d'une tenture de damas bleu nuancé de fleurs d'un ton plus clair, la vue s'étendait sur le jardin et découvrait les boulevards jusqu'à la porte de Schaerbeek. Le meuble, de bois de citron, était recouvert d'une étoffe pareille à celle de cette tenture. Entre les deux croisées on avait placé

un petit bureau à tablettes sans casiers. Plus loin, sur la gauche, une chiffonnière du plus gracieux modèle s'appuyait contre l'embrasure de l'une des fenêtres, un fauteuil de fantaisie tendait ses bras vers ce délicieux petit meuble. Sur le côté de la muraille, à gauche en entrant, et à la droite de la cheminée, on avait pratiquée une porte faite de deux châssis, dont le plus élevé était d'une seule glace; cette porte communiquait à un cabinet où dormait l'enfant. Ce cabinet était éclairé par une fenêtre, donnant également sur le jardin de l'hôtel. Directement en face, une autre porte percée dans le mur à droite conduisait à un couloir correspondant à un escalier dérobé, qui donnait accès dans le jardin, où l'on pénétrait par une seconde porte dont le seuil était à fleur de terre. Deux petites pièces avaient été ménagées sur la droite du couloir; la première de ces pièces était occupée par la femme de chambre de M<sup>me</sup> Mersens.

Afin de ne point ralentir la marche du drame, nous ferons grâce au lecteur des autres ornements et ajustements de cette chambre, disposée d'ailleurs avec autant de goût que d'élégance.

Nous poursuivons :

M<sup>me</sup> Mersens s'était emparée de la lampe qu'elle avait été placée sur le bureau; parcourant alors de son regard attristé cette chambre qui, pour la

première fois recevait ses soupirs, elle s'arrêta, attendrie, sur la porte du cabinet où reposait son enfant. Entraînée par son amour de mère, elle y courut, et, écartant lentement, avec soin, les rideaux du lit, sa vue et sa pensée s'attachèrent, un instant consolées, sur le gracieux tableau qui s'offrit à elle. Édouard dormait paisiblement, les deux mains jointes sur sa poitrine; ses cheveux, échappés du bonnet qui couronnait son charmant visage, couvraient de leurs boucles d'or l'oreiller où s'appuyait sa tête.

Cédant à un désir irrésistible, M<sup>me</sup> Mersens inclina ses lèvres sur le front de son fils; se sentant effleuré par ce baiser, Édouard entr'ouvrit un œil qui se referma en même temps que sa bouche laissait naître un aimable sourire qui s'éteignit lentement.

— Dors, Édouard, dors, mon enfant; c'est moi... c'est ta mère...

A cette voix tendre, l'enfant entr'ouvrit de nouveau les yeux et, reconnaissant sa mère, il dégagea l'une de ses mains qu'il porta à sa bouche pour lui envoyer un baiser.

Dans la crainte de troubler son repos, M<sup>me</sup> Mersens avait refermé les rideaux du lit et s'était éloignée. A peine rentrée dans sa chambre, vaincue par ses noirs pressentiments, conviée à la

prière par l'image du Christ appendue au-dessus de la tête de son lit, elle fléchit les genoux et élevant son regard vers le ciel et son âme à Dieu, elle pria... elle pria pour son enfant... elle pria aussi pour son mari.

Les âmes malades et affligées s'affermissent, se consolent dans la prière, et cependant, lorsque M<sup>me</sup> Mersens se releva, en se voyant abandonnée, seule en face de ses souvenirs, d'une entière solitude, d'un profond silence, elle sentit un effroi terrible la saisir au cœur; puis elle courut à la fenêtre, qu'elle ouvrit pour demander au grand air un soulagement à l'oppression qui pesait sur sa poitrine, et aux choses extérieures une distraction aux affreuses pensées qui l'assiégeaient.

Le ciel était noir, les arbres du jardin gémissaient et se courbaient sous les efforts d'un vent impétueux, la pluie violente fouettait la terre de ses gouttes larges et rapides; au loin les réverbères des boulevards se détachaient comme autant de points lumineux tristes, rougeâtres, sur un fond sombre et lugubre; tout enfin, au dehors comme au dedans, s'unissait pour grandir sa terreur et ses pressentiments.

Au moment où forcée par ce déchainement extérieur, elle refermait sa croisée, un bruit parti de la porte d'entrée frappa ses oreilles.

Saisie de peur, elle tourna son regard de ce côté. La vue du jardinier la rassura.

— Que voulez-vous, Baptiste? lui demanda-t-elle d'une voix encore agitée par son émotion,

— Ben des fois des pardons de vous déranger, madame, répondit le jardinier, mais il y a là en bas deux jeunesses qui demandent à vous parler... et comme j'savons que mamzelle Juliette est partie pour la noce, j'n'avons pas voulu les laisser monter sans venir prévenir madame.

— Vous avez bien fait, Baptiste; savez-vous quelles sont ces jeunes filles?

— Je ne les avons jamais vues, madame, mais elles me paraissent ben douces et ben timides.

— Faites les monter, répondit M<sup>me</sup> Mersens, heureuse de cet incident qui venait l'arracher à sa frayeur.

Baptiste s'éloigna.

— Allons! montez, vous autres! cria-t-il du haut de l'escalier à Adèle et à Louise qui attendaient au bas.

A cet avertissement, celles-ci franchirent rapidement l'escalier et entrèrent: aussitôt qu'Adèle aperçut M<sup>me</sup> Mersens, elle courut à elle, et tomba à ses pieds.

## XII.

### DEUX VICTIMES.

M<sup>me</sup> Mersens, en reconnaissant Adèle, malgré le changement complet opéré dans sa toilette, ne put retenir un mouvement de déplaisir.

— Que voulez-vous, mademoiselle? s'écria-t-elle d'une voix sévère.

Mais, maîtresse aussitôt d'un sentiment pénible, auquel elle avait cédé malgré elle, sa voix prit un accent presque bienveillant, et elle ajouta :

— Relevez-vous, je vous prie, mademoiselle.

Adèle était vivement émue; tout son corps tremblait, des larmes chaudes, rapides, ruisselaient le long de son visage.

— Je ne me relèverai qu'après avoir obtenu mon pardon, fit-elle en joignant les deux mains avec l'expression du plus profond repentir.

— Votre pardon, mademoiselle !

— N'achevez pas, madame, de grâce, veuillez m'entendre avant de repousser ma prière... quelque coupable que soit ma conduite envers vous. Un aveu sincère de mes fautes, un remords profond, une ferme volonté de tout faire pour chercher à les réparer, est-ce que cela ne peut pas me donner l'espérance d'obtenir votre indulgence, et peut-être ma grâce...

L'attitude de la pauvre fille était si humble, si repentante, si désolée, que M<sup>me</sup> Mersens, la couvrant de son regard plein d'une divine compassion, lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Eh bien, je vous écouterai, lui dit-elle, mais quand vous serez là... assise devant moi, ajouta-t-elle en lui désignant du doigt une causeuse qui se trouvait en face, et à peu de distance du fauteuil qu'elle occupait.

Le cœur d'Adèle avait repris un courage égal à la bienveillance qu'elle venait de saisir dans le regard et la voix de M<sup>me</sup> Mersens. S'étant relevée pour obéir à l'invitation de s'asseoir, sa vue s'ar-

rêta au même instant sur Louise, restée debout derrière elle.

— Eh bien, Adèle, lui dit celle-ci, n'avais-je pas raison ?

— Vous êtes mon ange sauveur, répondit Adèle; et se retournant aussitôt vers M<sup>me</sup> Mersens, elle remarqua empreinte sur son visage l'inquiétude que lui donnait la présence d'une étrangère pendant un entretien destiné par son objet à rester secret et ignoré.

— Ne craignez rien, madame, dit-elle en lui présentant Louise qu'elle avait prise par la main, mademoiselle est instruite de tout... Bien plus, c'est grâce à elle que dès aujourd'hui il m'est permis d'exécuter un projet que j'avais médité depuis longtemps... projet qui, je l'espère, madame, en vous prouvant mon repentir, diminuera le mépris que je vous inspire.

Pendant qu'Adèle parlait, M<sup>me</sup> Mersens tenait ses yeux fixés sur Louise; plus frappée encore de la distinction de ses manières que de son excessive beauté, elle s'excusa auprès d'elle de ne pas l'avoir invitée plus tôt à s'asseoir; Louise répondit par un salut plein de noblesse, et alla prendre place sur la causeuse où M<sup>me</sup> Mersens les conviait toutes deux à s'asseoir. Un feu brillant petillait dans la cheminée et répandait une forte chaleur dans la

chambre; Louise et Adèle, afin de n'en pas être incommodées, dénouèrent leurs manteaux qu'elles rejetèrent derrière leurs épaules.

Rassurée, encouragée par l'expression de tristesse sans colère répandue sur les traits de M<sup>me</sup> Mersens, Adèle, d'une voix tremblante cependant, lui apprit par suite de quelles circonstances elle était tombée dans un état d'avilissement duquel son éducation et surtout sa nature encline au bien auraient dû la tenir à jamais éloignée. Quelque soin qu'elle mît à atténuer la part que M. Mersens avait prise dans la séduction dont on l'avait rendue victime, en soumettant sa vertu aux rudes épreuves de la faim, à la misère la plus horrible, celui-ci n'en parut pas moins, aux yeux de sa femme, digne d'être jugé avec une sévérité d'autant plus grande, que ses devoirs de père de famille, la considération et le crédit dont il avait besoin comme homme politique, lui imposaient davantage qu'à tout autre l'obligation de repousser avec dégoût des moyens dont les libertins les plus éhontés n'eussent pas osé faire l'aveu.

Dès ce moment, Adèle apparut à M<sup>me</sup> Mersens sous un tout autre jour. Elle ne fut plus à ses yeux une de ces créatures immondes, qui tentent de donner un démenti aux douces joies de la vertu humble, modeste et travailleuse opiniâtre, en l'insultant

avec insolence d'un luxe, d'une aisance, fruit impudique de l'impôt prélevé par leur paresse et leur honte sur la luxure la plus vile et la plus dégradante. Adèle devint pour elle une victime de l'égoïste dépravation de son mari, comme elle-même l'avait été de son hypocrisie et de son ambition, et à ce titre la prenant en pitié sincère, elle lui dit d'une voix pleine de bonté :

— Je déplore, mademoiselle, l'ignorance où j'étais de tous ces détails; quand hier je me suis présentée chez vous; quoique troublée par ma douleur, s'ils m'eussent été connus, pénétrée de l'indulgence que méritait votre position tout exceptionnelle, je ne vous aurais point tenu un langage dont je regrette en ce moment toute la rigueur... je dirai plus... toute l'injustice. J'ai eu tort, mademoiselle.

— Arrêtez, madame, interrompit vivement Adèle, entraînée malgré elle par tant de générosité, je ne puis souffrir que vous assumiez sur vous, que j'ai si cruellement offensée, des reproches que moi seule je mérite... Oui, madame, quelque sévères qu'aient été vos paroles, je ne devais pas les accueillir avec une raideur orgueilleuse qui convenait si peu à ma position vis-à-vis de vous... j'ai commis en cela une nouvelle faute pour laquelle j'implore également votre pardon...

— Je pénètre le sentiment qui dicte vos paroles, interrompit M<sup>me</sup> Mersens ; il est, mademoiselle, d'une délicatesse qui contribue encore puissamment à effacer en entier l'opinion que j'avais conçue de vous tout d'abord... Eh bien, qu'il ne soit plus question entre nous du passé, parlons seulement de votre avenir, auquel je vous demanderai la permission de m'intéresser.

— Mon avenir ! répondit Adèle en poussant un soupir, Dieu seul sait ce qu'il deviendra... Je travaillerai, madame, je me repentirai, et je prierai pour obtenir le pardon de mes fautes...

— Qui, j'en suis certaine, vous est déjà accordé, mademoiselle, interrompit M<sup>me</sup> Mersens. Persistez dans votre projet ; le vrai bonheur ne se rencontre, croyez-le, que dans le travail et la vertu.

— Mais, m'avez-vous dit, vous n'avez plus de famille... pas d'amis, peut-être...

— Des amis ! s'écria vivement Adèle en attachant sur Louise ses yeux animés par la reconnaissance, oh ! j'en ai, madame, si ce titre convient également à une pitié pleine de dévouement et d'intérêt. Le ciel dans sa clémence, et pour me soutenir et m'encourager dans ma résolution, m'a envoyé mademoiselle, comme un ange consolateur et un modèle à suivre.

Puis Adèle raconta à M<sup>me</sup> Mersens le projet au-

qu'el elle s'était arrêtée et la part que Louise avait déjà prise à son exécution ; quand elle eut achevé elle se leva, et présentant à M<sup>me</sup> Mersens le portefeuille qui contenait le prix de la vente de son mobilier et de ses effets, elle lui dit :

— Je regrette, madame, que la restitution que je vous fais ne soit pas plus complète... mais c'est tout ce que je puis vous rendre en ce moment. Si Dieu seconde mes efforts, plus tard peut-être serai-je assez heureuse pour m'acquitter entièrement...

— Que voulez-vous dire, mademoiselle ? fit M<sup>me</sup> Mersens d'un air tout étonné... Que contient ce portefeuille ? ajouta-t-elle en le prenant machinalement.

Adèle, ne sachant quels termes employer pour sa réponse, rougit et baissa les yeux. Louise, comprenant son embarras, s'empressa de venir à son aide.

— Adèle ne possédait rien au moment où des circonstances pénibles la mirent en rapport avec votre mari, dit-elle en s'adressant à M<sup>me</sup> Mersens, aujourd'hui que ces rapports ont cessé pour toujours, elle a pensé avec raison qu'elle ne pouvait rien conserver d'un passé qu'elle déplore, elle a donc vendu le mobilier et les bijoux qu'elle devait à une générosité qui ne mérite pas d'éloges.

Ce portefeuille contient le prix de cette vente; en vous le remettant elle satisfait à la fois à un devoir rigoureux et à un sentiment de délicatesse si dignement récompensé par la bienveillance que vous venez de lui témoigner.

— J'accepte cette restitution, mademoiselle, répondit M<sup>me</sup> Mersens en s'adressant à Adèle, je vous affligerais trop profondément si je la refusais; mais à mon tour laissez-moi vous demander une faveur.

— Une faveur, à moi, madame? fit Louise en levant ses yeux humbles et douloureux.

— Oui, à vous, reprit M<sup>me</sup> Mersens avec plus de bonté encore.

— Vous ne courez aucun risque madame, d'exprimer votre désir, fit Louise en souriant, quel qu'il puisse être, je crois pouvoir m'engager à ce qu'il y soit fait droit.

— Prenez garde, mademoiselle.

— Je persiste, madame.

— Eh bien, poursuivit M<sup>me</sup> Mersens, faites donc accepter de ma part à votre amie ce portefeuille, comme un témoignage de l'intérêt que je lui porte...

— Ah! madame, fit Adèle avec chagrin, serais-je restée tellement méprisable à vos yeux que

vous me croyiez capable de recevoir le don de cette somme.

— Pourquoi ne le recevriez-vous pas, quand c'est moi qui vous l'offre !

— Parce que je tiens surtout à me réhabiliter à vos yeux, madame, et que pour cela il convient d'abord que je vous prouve que mon repentir est complètement désintéressé.

— C'est un but que vous avez déjà atteint, mademoiselle, reprit M<sup>me</sup> Mersens; ne persistez pas, je vous prie, à me priver du plaisir de vous offrir ce témoignage de mon intérêt... D'ailleurs, ajouta-t-elle en tournant ses regards vers Louise, votre amie s'est engagée à vous faire consentir à ma demande quelle qu'elle fût; si cela est nécessaire, je réclamerai son intervention.

— Vous en avez le droit, madame, répondit Louise, mais à mon tour qu'il me soit permis de vous demander une grâce; veuillez n'en pas user en me dégageant de ma parole.

— J'y consens, mademoiselle, mais à une condition, répondit M<sup>me</sup> Mersens. Je m'associe volontiers, ajouta-t-elle, aux sentiments élevés auxquels vous obéissez toutes deux en ce moment; je retire donc mon offre, mais vous aussi, vous voudrez bien comprendre de quelle joie vous me privez en m'ôtant tous les moyens de prouver à mademoi-

selle, autrement que par des paroles, combien ses efforts pour réparer le passé, ont de mérite à mes yeux. — Vous, mademoiselle, qui avez déjà tant fait pour elle, et qui, sans doute, vous proposez de veiller à son bonheur jusqu'à qu'il soit complet, admettez-moi en partage dans ce dessein, et ajoutez à cette faveur la promesse de recourir à moi, quelques circonstances qui se présentent, quelques besoins qui se fassent sentir.

— Je vous le promets, madame.

— Ainsi, reprit M<sup>me</sup> Mersens, je placerai cette somme sur la tête de mon enfant, et un jour...

Un bruit de pas, parti de l'escalier, parvenu jusqu'aux oreilles de M<sup>me</sup> Mersens, l'interrompit au milieu de sa phrase.

— Ciel! mon mari! s'écria-t-elle avec un mouvement involontaire.

— M. Mersens! répétèrent Louise et Adèle en se levant avec précipitation.

— Oui, c'est bien lui, je reconnais son pas, reprit M<sup>m</sup> Mersens avec une agitation croissante... Veuillez vous éloigner, mesdemoiselles, il ne faut pas qu'il vous trouve ici... Tenez, ajouta-t-elle en allant ouvrir la petite porte qui conduisait au corridor... venez par ici, suivez tout droit... vous trouverez à l'extrémité un petit escalier qui com-

munique à une petite porte... elle donne sur le jardin... partez vite, voici M. Mersens.

Tout émues, toutes troublées, Louise et Adèle s'emparèrent des deux manteaux restés sur la causeuse et disparurent, sans avoir pris le temps de s'en vêtir. A peine la petite porte se refermait-elle sur elles que M. Mersens entra, l'œil farouche, les cheveux hérissés, le fiel et le crime sur les lèvres.



### XIII.

#### LE JUGEMENT D'UN ÉGOÏSTE.

Avant que son mari entrât, M<sup>me</sup> Mersens avait eu le temps d'aller s'asseoir sur le fauteuil qui se trouvait près de la chiffonnière; tout d'un coup assiégée par la pensée de l'indigne conduite de celui pour lequel jusqu'alors elle avait ressenti une affection et une estime égales, accablée par le souvenir de la scène où son mari avait surpris M. Van Linden, prosterné à ses pieds, cédant en outre à une vague terreur, elle sentit une agitation s'emparer de tout son être; dans l'espoir de mieux la dissimuler, elle prit un livre qu'elle affecta de lire avec attention. M. Mersens était entré sans pro-

férer un seul mot; il s'assit près du bureau, de manière à être placé directement en face de sa femme. Les coudes appuyés sur la tablette, le visage caché par ses deux mains, il se mit à réfléchir pendant quelques minutes; puis, sortant les deux pistolets qu'il avait mis dans la poche de côté de son habit, il les posa devant lui, recouverts d'un mouchoir.

M<sup>me</sup> Mersens, seule en face de son mari au milieu de ce profond silence, sentait grandir son épouvante; au moindre souffle, au plus léger frôlement son sang se glaçait, tout son corps frissonnait; une telle situation était intolérable, ses forces s'échappaient, la vie fuyait, une minute encore et elle fût tombée privée de sentiment; la voix de son mari, brève, tourmentée par une colère sourde vint l'arracher à cette affreuse position.

— Je croyais vous trouver endormie, madame.

L'émotion de M<sup>me</sup> Mersens était si forte que, lorsqu'elle voulut répondre à cette interpellation, ses paroles restèrent étranglées dans son gosier; il n'en sortit qu'un râle assez semblable à celui d'un mourant. Ceci n'échappa point à M. Mersens; il voulut cependant ne pas paraître l'avoir remarqué.

— Êtes-vous tellement absorbée par vos pensées

que vous ne puissiez me répondre? reprit-il avec un accent plus dur encore.

— Vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de me mettre au lit à une heure aussi peu avancée, réussit à dire M<sup>me</sup> Mersens, mais d'une voix faible.

— Au surplus je m'en félicite, reprit son mari, avec une amère ironie, j'aurais été obligé de vous prier de vous lever.

— Avez-vous donc un besoin si pressant de mes services? Parlez, je suis à vos ordres.

— Puis-je compter, madame, sur votre soumission entière, quelque chose que j'exige de vous?

— Je suis votre femme, monsieur, je sais les devoirs que ce titre m'impose, vous me trouverez donc toujours prête à vous obéir.

— En vérité, madame, fit M. Mersens avec un horrible sourire, vous me donnez là une étrange garantie de votre soumission!... il faut que vous soyez ou bien naïve, ou profondément endurcie pour me parler de vos devoirs au moment où vous venez de les violer d'une manière aussi infâme...

Dans toute autre circonstance, M<sup>me</sup> Mersens eût excusé ces paroles injustes et cruelles qu'elle eût su dictées par une tendresse aveugle dans son excès de jalousie; mais à se voir ainsi maltraitée, elle innocente, par celui dont elle connaissait maintenant toute l'indignité, elle ressentit une

vive blessure dont le résultat immédiat fut d'amoindrir sa frayeur.

— Il ne peut me convenir, monsieur, d'entendre un pareil langage, dit-elle avec fierté, je vous engage donc à vous en abstenir si vous ne voulez pas m'obliger à vous céder la place.

— Vous resterez et vous m'entendrez, madame ! s'écria M. Mersens, avec colère.

— Mon Dieu ! monsieur, ne criez pas aussi fort, répondit M<sup>me</sup> Mersens en tournant sa vue du côté du cabinet où reposait le petit Édouard, vous allez réveiller notre enfant... vous le voyez je vous obéis... je vous écoute.

— Oui, vous m'entendrez, poursuivit M. Mersens en baissant la voix, et en prenant un accent plus sombre ; car c'est là le commencement du supplice que je réserve à votre crime.

— Mon crime ! prenez-garde, monsieur, vous me calomniez...

— C'est en effet d'une témérité étrange, n'est-ce pas, madame, que d'oser vous parler ainsi... vous si vertueuse !... Je m'explique d'ailleurs votre audacieuse assurance, sans doute avez-vous pris au sérieux mon calme apparent lorsque j'ai surpris M. Van Linden à vos pieds, et vous voulez me traiter comme ces maris commodes que l'on

trompe, que l'on querelle et auxquels ensuite on veut bien pardonner.

— Je ne prends au sérieux que l'injustice de vos soupçons et l'amère ironie de vos paroles, répondit M<sup>me</sup> Mersens avec noblesse.

— Vous accusez mes soupçons d'injustice! ce reproche m'est-on ne peut plus sensible. Était-ce donc en effet une scène que vous répétiez avec M. Van Linden?... S'il en est ainsi je vous en demande bien pardon,... je suis prêt à reconnaître mes torts...

M<sup>me</sup> Mersens ne se sentait pas en état de supporter la lutte qui se préparait, elle répondit d'une voix suppliante :

— Pourquoi, monsieur, m'accabler ainsi de votre regard et de votre sourire plus cruellement ironiques encore que votre langage; pourquoi, sans pitié, vous servir contre moi d'une apparence qui vous égare; pourquoi vous emparer d'un outrage dont vous me voyez encore toute saisie, pour m'en briser le cœur de nouveau.

— Un outrage! madame.

— Oui, monsieur, un outrage que je pardonne d'ailleurs; car il est le fruit, l'œuvre d'une âme malade, vivement ulcérée... quand M. Van Linden est tombé à mes pieds, un souvenir terrible venait d'égarer sa raison.

— Il vous convient, en effet, madame, de chercher à l'excuser...

— Non, monsieur, non, je ne l'excuse pas, mais je ne puis m'empêcher de le plaindre, car son malheur est bien grand... il a été trahi....

— Trahi, et par qui ?

— Par sa femme, monsieur.

— Ah ! par sa femme !... et il vous choisissait d'abord pour confidente, afin de vous prendre ensuite comme consolatrice... le moyen est habile.

— Je vous le répète, monsieur, le souvenir de son malheur l'a égaré.

— Mais d'où vient qu'il vous confiait, à vous, qu'il connaît depuis quelques mois à peine, une de ces choses que l'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même. Cela ne laisse-t-il pas à supposer une étrange intimité ?

L'observation de M. Mersens était embarrassante par cela même qu'elle ne manquait pas de justesse, aussi sa femme, le sein agité, baissa-t-elle les yeux sans répondre.

— Ne m'avez-vous point entendu, madame ? reprit son mari d'une voix sévère.

Pressée par cette interpellation, M<sup>me</sup> Mersens releva la tête, et fixant son regard sur M. Mersens quelque temps avant de parler, elle lui dit :

— Savez-vous, monsieur, qu'il est vraiment

extraordinaire que je sois obligée de me justifier devant vous, moi qui...

Elle n'acheva pas sa pensée, et continua en changeant de ton :

— Peut-être ai-je provoqué la confiance de M. Van Linden en réclamant ses conseils au sujet d'un événement de même nature que celui dont le souvenir le torturait.

— Expliquez-vous, madame? fit M. Mersens, en s'efforçant de ne rien laisser paraître de son étonnement

M<sup>me</sup> Mersens continua :

— Vous n'ignorez point, monsieur, que je vois très-peu de monde; bien que ma famille soit nombreuse, j'ai perdu ceux de mes parents auprès desquels je pouvais rencontrer dévouement et affection; ceux qui me restent, en raison de la différence de nos habitudes, de notre manière de vivre, sont devenus pour moi presque des étrangers...

— Abrégez, madame, interrompit M. Mersens, avec impatience.

— Ces détails, monsieur, reprit M<sup>me</sup> Mersens sont nécessaires pour repousser des soupçons que je me dois à moi-même de chercher à détruire; veuillez donc m'écouter sans m'interrompre.

M. Mersens fit un geste de consentement, sa femme poursuivit :

— Il y a plusieurs mois vous m'avez présenté M. Van Linden ; je l'accueillis d'abord avec froideur, presque avec répugnance ; je savais en effet que lui-même vous avait été présenté par le chevalier de Bleeden pour lequel je professe un souverain mépris ; mais bientôt son langage, ses manières pleines de convenance, dissipèrent cette prévention que je me reprochai comme une injustice ; d'ailleurs, je voyais chaque jour qu'il faisait de nouveaux progrès dans votre amitié, ... et lorsque, avant-hier, j'appris le plus grand malheur dont je pouvais être frappée, mes tristes pensées cherchant autour de moi l'appui dont j'avais besoin, s'arrêtèrent sur M. Van Linden, comme étant le plus propre à m'aider de ses conseils pour anéantir autant que possible les funestes effets de l'événement qui venait de m'être révélé.

— Un malheur que j'ignore, s'écria M. Mersens, de plus en plus étonné, et au sujet duquel vous vous adressez à un autre que moi!..

— Ce malheur, vous ne l'ignorez pas, monsieur, reprit M<sup>me</sup> Mersens, car il vient de vous.

— De moi, madame!.. s'écria de nouveau M. Mersens; prenez garde à ce que vous allez dire... vous semblez vouloir m'accuser à votre tour;

croyez-moi, ce serait un singulier moyen de calmer ma juste indignation.

— Je ne vous accuse pas, monsieur, vous le voyez, je souffre horriblement, et je regrette que vous m'ayez contrainte à vous parler de votre conduite à mon égard. Croyez-le, vous n'auriez jamais su que j'en étais instruite sans vos injustes soupçons... Hélas ! il fallait bien que je vous expliquasse par quelle fatalité j'avais paru coupable à vos yeux, alors cependant que je ne cherchais qu'à détourner de vous la déconsidération qui vous menaçait.

M. Mersens s'était levé et marchait à grands pas dans la chambre. Il voyait bien qu'on avait éclairé sa femme sur ses relations avec Adèle : il cherchait en vain dans son esprit quel pouvait être le délateur d'un fait qu'il croyait ignoré de tout le monde. « Sans doute, pensa-t-il, Van Linden m'aura épié, et aura communiqué ses découvertes à ma femme, afin de la rendre moins rebelle à ses tentatives. » Ce nouveau soupçon loin de le calmer, ne fit que l'enflammer davantage. M<sup>me</sup> Mersens, prenant son agitation pour l'effet du remords, avait continué d'une voix plaintive.

— Je vous le répète, monsieur, vous avez détruit tout mon bonheur ; mais, par pitié, songez à vous-même, à notre enfant, et n'oubliez plus que

dans votre position, l'inconduite devient un crime aux yeux du monde.

— Assez, madame... assez! s'écria M. Mersens avec violence, en l'arrêtant brusquement.

M<sup>me</sup> Mersens, tremblante, baissa les yeux devant le regard terrible de son mari; ses premières terreurs, un instant absorbées par ce pénible entretien, revinrent tout à coup plus vives, plus poignantes encore.

M. Mersens alla de nouveau s'asseoir près de la table où les deux pistolets se trouvaient cachés sous un mouchoir.

— Vous avez raison, madame, dit-il alors, avec une accentuation sourde et brève, je dois songer à ma considération; ma position élevée m'en fait un devoir rigoureux. Soyez rassurée, je ne reculerai devant aucun moyen (il appuya fortement sur ces derniers mots), pour empêcher que la plus légère atteinte n'y soit portée. A votre tour, veuillez m'écouter et ne pas m'interrompre.

— Je vous obéirai, monsieur, répondit M<sup>me</sup> Mersens d'une voix accablée.

Son mari reprit :

— Après l'heureuse issue d'un procès où j'ai sauvé une grande partie de la fortune de vos parents, votre main m'a été offerte; j'ai accepté, madame, parce que j'étais convaincu qu'en vous asso-

ciant à un avenir que mes succès dans le barreau, que mon nom déjà célèbre promettaient de rendre glorieux et brillant, j'apportais une part au moins égale à votre riche dot; j'ai accepté encore parce que j'avais puisé dans une étude trop légère de votre caractère et de votre cœur, la persuasion que vous vous tiendriez constamment à la hauteur de la destinée que je vous appelais à partager avec moi. Je vais vous répéter, après beaucoup d'autres, madame, une grande vérité : c'est que personne, quelque sérieux et profond que soit son examen, ne peut se flatter de connaître le cœur d'une femme.

— Monsieur!...

— Permettez, madame, je n'ai point fini. — Depuis cinq ans que nous sommes mariés, je m'étais fait un devoir de poursuivre sur vous l'étude commencée à l'époque où je vous faisais ma cour, et j'en étais enfin arrivé à me croire convaincu que je vous connaissais complètement, c'est-à-dire que vous étiez en tous points digne du nom et du rang que je vous avais donnés, lorsque ce soir vous vous êtes chargée de donner vous-même le plus éclatant démenti à une présomption que je me vois forcé de traiter de téméraire.

— Mais, monsieur...

— Je vous répète, que je n'ai pas fini; je continue, madame, avec l'espoir que vous voudrez

bien ne plus m'interrompre ; je rends d'ailleurs justice à l'habileté avec laquelle vous venez d'essayer de me donner le change sur les causes qui ont donné lieu à la position où j'ai surpris M. Van Linden auprès de vous. Votre fable est très-ingénuement inventée, et vous l'avez débitée avec un accent de vérité, avec un naturel admirablement étudiés ; tout autre moins observateur que moi serait infailliblement devenu votre dupe. C'est fâcheux pour vous, mais vous n'avez réussi qu'à me prouver combien vous m'êtes dangereuse, et à me démontrer l'urgence de me débarrasser à tout jamais du plus grand, du seul obstacle à mes projets d'élévation... et cet obstacle, madame, c'est vous.

M. Mersens vit au mouvement des lèvres de sa femme qu'elle allait l'interrompre de nouveau, il l'arrêta d'un geste et poursuivit :

— Je vais aller, madame, au-devant de l'explication que vous êtes en droit d'exiger, ayez donc quelque peu de patience. De ce que j'ai trouvé M. Van Linden à vos pieds, je n'en conclus pas que vous soyez déjà adultère dans le sens de la loi...

La résignation de M<sup>me</sup> Mersens semblait épuisée ; les mouvements de sa poitrine étaient précipités, sa bouche frémissait.

— Mais, monsieur, vous m'insultez cruellement ! s'écria-t-elle, emportée par son indignation.

— Je ne vous insulte pas, reprit avec force M. Mersens, je vous juge ; écoutez-moi donc, madame, si vous voulez connaître les motifs de l'arrêt que je vais prononcer contre vous.

M<sup>me</sup> Mersens faillit s'évanouir sous le nouveau regard que son mari lui lança, celui-ci continua :

— Mais si vous n'êtes point encore coupable du fait matériel, vous le deviendrez, madame ; car que l'avouiez ou non, je resterais toujours persuadé que si M. Van Linden n'y eût pas été encouragé par votre attitude, par votre langage peut-être, il ne vous eût pas parlé de son amour dans des termes aussi intimes, aussi passionnés. Quand un homme adroit tombe aux pieds d'une femme, il sait déjà qu'il en est aimé. Si votre infidélité ne devait me laisser à regretter que la flétrissure de vos charmes et la possession de votre cœur, peut-être serais-je moins sévère dans le choix des mesures à prendre pour la rendre impossible, mais le jour où vous devenez criminelle, je deviens ridicule ; et plus l'homme est haut placé, plus le ridicule le frappe mortellement. Avant peu la confiance du roi me placera à la tête du département le plus impor-

tant de l'État ; le pouvoir que , dans l'intérêt de mon pays , je veux rendre durable et solide entre mes mains , se briserait bientôt comme un verre , sous les coups irrésistibles du ridicule auquel vous m'exposeriez chaque jour. Voici , madame , en quoi et comment vous êtes devenue un obstacle , un empêchement à mon élévation , à ma grandeur future ; voici pourquoi il faut que , dès ce soir , cet obstacle , cet empêchement aient disparus à tout jamais. — Maintenant vous pouvez parler , vous me voyez prêt à vous écouter.

M<sup>me</sup> Mersens s'efforçait vainement de surmonter son effroi et de se donner un air d'assurance qu'elle était bien éloignée d'avoir. Cependant , elle réussit à dire d'une voix assez ferme.

— Je ne chercherai pas plus longtemps à vous faire reconnaître l'injustice de vos soupçons ; je le vois , monsieur , c'est un parti pris chez vous de me trouver coupable , tous mes efforts seraient donc superflus... vous voulez sans doute une séparation ; il était inutile pour obtenir mon consentement de m'outrager comme vous venez de le faire... Maintenant , monsieur , que j'ai appris à vous apprécier , je n'ai nul désir de partager avec vous cette existence de grandeur et de pouvoir pour laquelle vous montrez une si tendre sollicitude... Séparons-nous , monsieur , j'y consens...

réglez vous-même les conditions de cette séparation quelles qu'elles soient, j'y souscris à l'avance.

— C'est en effet une séparation que j'exige, vous avez pressenti ma volonté, madame, répondit M. Mersens, avec un calme effroyable; mais non pas une séparation telle que vous l'entendez. Cette situation, en effet, me mettrait dans un péril plus grand encore que celui dont je serais menacé en vous conservant auprès de moi. Le scandale public me tuerait bien mieux que celui qui s'élaborerait à l'ombre et dans le silence.

— Mais que vous faut-il donc alors, monsieur?

M. Mersens s'était levé, il apparut à sa femme, grand, hideux comme un spectre.

— Ce qu'il me faut, répondit-il en se raidissant lui-même contre la terreur qu'au moment de l'exécution, son infernal dessein lui inspirait, c'est une séparation... mais une séparation éternelle.

— Mon Dieu! comme vous me regardez, s'écria M<sup>me</sup> Mersens, éloignez-vous... monsieur, vous me faites peur.

— Allons! madame, du courage... préparez-vous.

— A quoi donc monsieur?

— A mourir.

La stupeur dont M<sup>me</sup> Mersens fut frappée à cet arrêt fut trop forte pour qu'elle pût pousser un seul cri. Son regard devint d'une fixité effrayante,

ses dents claquèrent. M. Mersens avait tiré de son gilet le petit flacon qu'il avait pris dans son laboratoire avant son départ pour le ministère des affaires étrangères. Ce flacon contenait une substance tellement volatile qu'il était recouvert d'un papier noir, afin d'en empêcher la décomposition par la lumière. Pressentant que l'objet que son mari tenait dans sa main était l'instrument qui devait servir à sa mort, M<sup>me</sup> Mersens y porta instinctivement les yeux, et elle lui ces mots écrits en lettres argentées :

**ACIDE HYDROCYANIQUE.**

#### XIV.

##### UNE MACHINATION INFERNALE.

M. Mersens était amateur passionné de chimie, sa femme avait souvent suivi ses recherches et ses observations dans son laboratoire; elle n'ignorait pas que l'acide hydrocyanique fût un poison excessivement violent, aussi à la vue du sombre flacon contenant ce fluide incolore, sa terreur grandit-elle dans des proportions indicibles. Cependant une pensée mue par l'instinct de conservation, qui croît en nous avec l'imminence du danger, lui vint en aide pour l'empêcher de succomber aux ravages de son effroi.

— C'est bien mal, monsieur, dit-elle à son

mari d'une voix entrecoupée par son agitation, c'est bien horrible à vous de me faire subir une épreuve aussi cruelle... car vos paroles ne sont pas sérieuses; s'il est vrai qu'une ambition aveugle dans ses désirs et surtout dans l'appréciation des moyens de la satisfaire vous pousse seule à vous séparer de moi, vous ne voudriez pas me donner la mort, en ce moment du moins... comment en effet feriez-vous pour faire disparaître toutes les traces de votre crime? — mon cadavre ne serait-il pas là pour vous accuser? en admettant même que vous soyez assez adroit pour rendre toutes les preuves qui pèserait sur vous, impuissantes à constater votre culpabilité, ne suffirait-il pas du moindre soupçon lancé contre vous pour vous faire retomber aussi bas que vous vous croyiez placé haut? — Non, monsieur, non, vous ne voulez pas me tuer, votre intérêt s'y oppose, et maintenant vous me voyez rassurée, mais alors quel peut donc être votre but en m'effrayant comme vous le faites?

M. Mersens était resté debout tenant toujours dans ses mains la fiole qui contenait le poison, son visage était pâle et ses nerfs crispés; à l'heure d'exécuter son crime, il avait perdu une partie du sang-froid qu'il avait mis à le méditer.

— Vos observations seraient justes, madame,

répondit-il avec une fermeté contrainte qui déguisait mal son agitation intérieure, si je n'avais pas tout prévu... Je ne vous tuerai pas... vous vous empoisonnerez vous-même.

— Moi, monsieur !

— Oui, vous.

— C'est pousser trop loin ce jeu cruel, monsieur ! avez-vous pu croire un instant que ma soumission à vos ordres irait jusqu'à me tuer à votre premier commandement ? d'ailleurs que ce soit ma main où la vôtre qui verse le poison que vous me destinez, ne sera-ce pas toujours l'œuvre de votre criminelle volonté ? en deviendrez-vous moins coupable aux yeux des hommes et de la morale ?

M. Mersens, ne jugeant pas qu'il dût répondre à ces dernières observations, marcha vers une commode sur le marbre de laquelle on avait placé un verre d'eau complet de cristal de Bohême, il prit le vase le plus petit, l'emplit au tiers et alla le poser sur le bureau ; puis prenant tout ce qui était nécessaire pour écrire, il disposa du papier, une plume et de l'encre sur la chiffonnière. Sa femme suivait tous ses mouvements avec une douloureuse anxiété.

— Que signifie ces apprêts, monsieur ? demanda-t-elle avec une sorte d'égarément.

Sans répondre directement à cette question, M. Mersens indiqua du doigt et du regard le verre qu'il venait de placer sur le bureau et dit :

— Avant que je verse dans ce verre le poison que vous devez prendre vous allez écrire.

— Écrire!... mais quoi? interrompit M<sup>me</sup> Mersens avec une agitation croissante.

— Ce que je vais vous dicter.

— Mais enfin, monsieur, accordez-moi au moins la grâce de m'instruire de ce que vous exigez de moi... que voulez-vous me forcer d'écrire.

— Vous allez signer que c'est volontairement et par dégoût de la vie que vous vous donnez la mort. — Comme vous le disiez fort judicieusement il n'y a qu'un instant, il ne faut pas que le moindre soupçon puisse m'effleurer, .. hâtez-vous donc, madame, le temps presse.

En entendant cette horrible combinaison, M<sup>me</sup> Mersens éprouva une telle secousse, que le peigne d'écaille qui retenait sa chevelure se détachant, tomba à terre. Alors ses cheveux, privés de leur soutien, couvrirent ses belles épaules; le fauteuil sur lequel elle était assise roula de quelques pieds, poussé par un mouvement d'épouvante et d'horreur. A la voir ainsi pâle, tremblante, échevelée, la bête féroce la plus altérée de sang se fût éprise de pitié, M. Mersens n'éprouva rien

de plus que cette crainte vague, qui chez les cœurs mêmes les plus endurcis accompagne toujours la perpétration d'un grand forfait. Ce qu'il y avait surtout d'affreux dans la position de M<sup>me</sup> Mersens, c'était ses efforts pour se persuader que tout ceci n'était qu'une infernale comédie, inventée par l'imagination cruellement bizarre de son mari, pour la punir d'avoir découvert ses relations avec Adèle, et de s'être exposée, par une confiance téméraire, à une injure qui les frappait tous deux.

— Décidément, monsieur, dit-elle avec un sourire grimaçant, torturé, je vois que j'ai eu raison de ne pas croire que vous vouliez attenter à mes jours; vous avez trop de jugement, trop de sens pour vous être flatté d'obtenir de moi un pareil écrit, au moment de m'immoler à votre criminelle ambition, à vos soupçons injustes et calomnieux; vous me savez trop digne pour encourager votre crime en me prêtant à le couvrir d'un odieux mensonge. Le suicide, monsieur, est également un grand crime, je ne puis vouloir le commettre, ni consentir à en charger ma mémoire.

M. Mersens fronça le sourcil, le temps s'écoula, et il comprenait de quelle importance il était pour lui de se faire voir de nouveau dans les salons du ministre des affaires étrangères.

— C'en est beaucoup trop, madame, répon-

dit-il avec impatience, prenez cette plume et écrivez.

— Est-ce donc bien sérieusement que vous parlez, monsieur ?

— Très-sérieusement. C'est une pénible nécessité pour vous et pour moi, il faut vous y soumettre.

— Mais, monsieur, ce que vous voulez exiger de moi est épouvantable. Je n'y consentirai jamais.

Le sombre regard de M. Mersens commençait à flamboyer.

— Vous perdez un temps précieux, madame, dit-il avec une colère concentrée, songez que vous avez mis ma patience à bout.

M<sup>me</sup> Mersens, au comble de l'effroi, s'était levée en sursaut.

— Tuez-moi, monsieur, assassinez-moi, s'écria-t-elle presque en délire, si telle est votre volonté, mais jamais vous n'obtiendrez de moi cet écrit,

— Je l'obtiendrai, madame !

— Jamais !...

— Prenez garde, madame !

— Jamais, monsieur, jamais. Que m'importent vos menaces... Tenez, voici ma poitrine, fouillez là avec un poignard, mais vous n'en arracherez

jamais le mensonge dont vous voulez vous faire une égide contre le châtement encouru par votre crime.

— Vous êtes bien décidée, madame, à ne pas m'obéir.

— Oui, monsieur!... vous n'êtes plus à mes yeux qu'un lâche assassin.

— Eh bien, s'écria M. Mersens en s'élançant vers le bureau, j'ai là de quoi vous y contraindre.

Dégageant les pistolets du mouchoir qui les couvrait, il les arma, et en prit un de chaque main.

L'effroi qui précède le danger perd ordinairement de son intensité quand ce danger vous a saisi corps à corps; M<sup>me</sup> Mersens éprouva ce sentiment; elle resta impassible devant le canon de l'arme braquée sur sa poitrine.

— Vous me voyez toute résignée à mourir, — frappez, monsieur, dit-elle avec calme.

— Pas encore, madame, répondit M. Mersens; si vous persistez dans votre refus, avant que ce pistolet vous fasse sauter la cervelle, celui-ci, ajouta-t-il en montrant l'arme qu'il tenait dans sa main gauche, aura brisé le crâne de votre fils, et toutes mes mesures sont prises pour que vous seule puissiez être accusée de sa mort.

Il n'avait pas achevé, que M<sup>me</sup> Mersens poussa

un cri lamentable, affreux, et se précipita vers la porte du cabinet; elle s'y tint raide, cramponnée contre les chambranles, bien résolue à forcer son mari de marcher sur son cadavre avant de pouvoir pénétrer jusqu'à son fils. Dans cet état ses dents claquaient, ses cheveux étaient hérissés, ses yeux étincelaient de rage, sa respiration saccadée ressemblait au rugissement de la lionne; M. Mersens se sentit tellement atterré devant la rage courageuse qu'exprimait ses yeux; son amour maternel la lui fit voir si puissante, si forte, qu'un frisson lui parcourut tout le corps. Si en ce moment M<sup>me</sup> Mersens se fût jetée sur lui, elle l'eût terrassé et s'en fût facilement rendue maîtresse. Mais cette surexcitation venait de consommer toutes ses forces, déjà mises à de si rudes épreuves, son regard s'éteignit, ses jambes fléchirent, et presque aussitôt elle tomba anéantie en travers de la porte.

— Grâce! grâce pour mon enfant, disait sa voix douloureuse et suppliante, tandis qu'elle s'efforçait de se traîner péniblement aux pieds de son mari; jurez-moi, monsieur, d'épargner sa vie, et alors je vous obéirai, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, bien plus, reconnaissante et heureuse, je vous pardonnerai ma mort.

— Relevez-vous donc, et ayez plus de courage, reprit M. Mersens, dont l'assurance revenait avec

l'affaiblissement des organes de sa femme. Si vous m'obéissez en tout et pour tout, je vous jure que non-seulement la vie de votre enfant sera respectée, mais qu'aussi je veillerai à ce que son existence soit en tous points glorieuse et fortunée.

— Je vous l'avouerai, monsieur, répondit M<sup>me</sup> Mersens, toujours étendue aux pieds de son mari, votre serment ne me rassure pas complètement, car si déjà la pensée de tuer votre propre enfant a pu vous venir, n'est-il pas à craindre qu'un jour, dominé par un pareil égarement, vous oubliiez votre promesse.

— Cette crainte, madame, est sans fondement; je vous le répète, votre mort est devenue nécessaire, et en me refusant de déclarer qu'elle est volontaire, moi-même j'aurais accepté comme une fatalité terrible l'obligation où vous m'auriez mis d'immoler un enfant sur lequel je fonde de grandes espérances. Si vous consentez à ce que je vous demande, c'est un moyen de coercition dont je n'aurai plus à me servir, et vous pourrez mourir entièrement rassurée sur l'avenir de votre fils.

M<sup>me</sup> Mersens, s'aidant de ses mains, qu'elle appuya sur le bois d'une chaise, avait réussi à se relever, et était allée s'asseoir devant la table à ouvrage.

— Ainsi, monsieur, dit-elle en s'emparant de la plume, qu'elle trempa dans l'encrier avec l'élan d'une noble résignation, si je me soumetts à votre ordre vous me promettez que vous respecterez la vie d'Édouard en tout temps, dans toutes les circonstances, et que vous ne vous écarterez jamais à son égard de la sollicitude qu'un père doit à son enfant?

— Je vous le jure, madame.

— Dicter donc, monsieur, je suis prête à écrire.

M. Mersens, dissimulant sa joie sous un front impénétrable, prononça à mi-voix les paroles suivantes, que M<sup>me</sup> Mersens écrivait d'une main tremblante et fébrile :

« Depuis longtemps j'ai pris la vie en dégoût ;  
» il faut, hélas ! que cette maladie de mon esprit  
» et de mon âme soit incurable, pour que chaque  
» jour elle résiste de plus en plus, aux caresses,  
» à l'amour de mon enfant, et surtout aux preuves  
» incessantes de la tendresse de mon mari.... »

A ces dernières paroles, qui témoignaient si audacieusement du cynisme éhonté de son mari, M<sup>me</sup> Mersens laissa involontairement la plume s'échapper de ses mains.

— Écrivez donc, madame ! lui dit celui-ci avec une dureté insigne.

— En vérité, monsieur...

— Écrivez, vous dis-je ! interrompit-il avec force.

Et comme il s'avançait d'un pas vers le cabinet, M<sup>me</sup> Mersens l'arrêta d'un signe, et s'emparant vivement de la plume, elle lui dit :

— Restez, monsieur, j'écrirai tout ce que vous voudrez ; mais de grâce, ne portez pas ainsi vos regards vers ce cabinet, et si vous voulez que mes forces puissent suivre l'impulsion de ma volonté, ne m'effrayez pas comme vous le faites.

— Obéissez donc, et ne m'interrompez plus !

— Je suis à vos ordres, monsieur.

M. Mersens continua :

« Depuis longtemps j'ai donc résolu de mourir ;  
» si j'ai éloigné jusqu'à cette heure l'exécution  
» de mon projet, c'est que, craignant la souffrance,  
» je voulais choisir un genre de mort qui  
» m'exemptât d'une douloureuse agonie. Sachant  
» que mon mari a renfermé avec soin dans son  
» laboratoire un coffre où il tient sous clef une  
» fiole remplie d'un poison d'une telle violence,  
» qu'il foudroie sans douleur et même sans éveiller  
» la conscience de la mort, j'épie depuis plusieurs  
» mois une occasion favorable pour m'emparer de  
» ce flacon. Ce soir mon mari vient de sortir  
» pour se rendre chez le ministre des affaires  
» étrangères, il était tellement pressé qu'il a oublié

» dans son cabinet la clef de son laboratoire et  
» celle du coffre, dont il ne se dessaisit jamais.  
» C'est Dieu sans doute qui a permis cet oubli,  
» pour abréger mon supplice... »

— Mais, monsieur, s'écria M<sup>me</sup> Mersens, en s'interrompant de nouveau, c'est un blasphème que vous me faites écrire, vous voulez donc que ma mémoire soit maudite !

M. Mersens, sans répondre, fit un nouveau pas vers le cabinet. Sa femme reprit vivement la plume et se mit en devoir de continuer.

Il poursuivit :

« En ce moment j'ai entre les mains ce poison  
» qui doit me délivrer d'une existence insipide... »

A cet endroit M. Mersens s'arrêta et regarda à la pendule ; l'aiguille marquait dix heures.

Il poursuivit de nouveau.

« *Il est huit heures et demie* (il était à cette  
» heure dans les salons du ministre), je viens  
» de verser quelques gouttes de poison dans un  
» verre d'eau, je vais le boire et mourir. Que mon  
» mari et mon enfant me pardonnent ma mort...  
» Mon cœur leur envoie à tous deux ma dernière  
» pensée. »

M. Mersens avait cessé de dicter.

— Est-ce tout, monsieur ? lui demanda sa victime.

— Oui, c'est tout... donnez maintenant.

Et de sa main toujours tremblante, M<sup>me</sup> Mersens lui présenta le fatal écrit. M. Mersens l'examina et le lui rendit presque aussitôt.

— Vous avez oublié de signer, lui dit-il.

M<sup>me</sup> Mersens reprit la plume et écrivit.

— Maintenant, monsieur, que me reste-t-il à faire? demanda-t-elle en lui présentant de nouveau l'écrit qu'elle venait de signer.

— Rien, qu'à mourir.

Et allant placer les pistolets toujours armés sur le bureau, M. Mersens déboucha avec soin la fiole qui contenait l'acide hydrocyanique, dont il laissa tomber quelques gouttes dans le verre d'eau. Quand il se retourna vers sa femme, tenant ce breuvage dans ses mains, il la vit agenouillée, et tendant vers lui ses mains suppliantes.

— Me permettrez-vous avant de mourir, lui dit-elle d'une voix affaiblie, de donner un dernier baiser à mon enfant?

— Ce que vous me demandez est impossible, madame.

— Par pitié, monsieur!

— N'insistez pas, ce serait inutile.

— Mais enfin, pourquoi me refuser cette grâce?

— Ne savez-vous pas, imprudente, répondit avec force M. Mersens, que si vous réveilliez votre

enfant, ce serait son arrêt de mort que vous prononceriez.

— C'en est trop, mon Dieu, cria la pauvre mère, en levant vers le ciel son regard plein du plus touchant désespoir, vous ne voudrez pas que je meure sans embrasser mon enfant !

A ce moment une voix douce, caressante, partie du cabinet, fit entendre ces paroles :

« Maman !... ma petite maman... »

— Pitié ! pitié ! monsieur, s'écria M<sup>me</sup> Mersens, n'entendez-vous pas que cet enfant appelle sa mère !

Et comme elle faisait un mouvement pour se précipiter vers le cabinet...

— Arrêtez, madame, s'écria M. Mersens, accompagnant ses paroles d'un geste menaçant, et priez Dieu que ce réveil ne se prolonge pas.

Il se fit alors un morne silence de quelques minutes, pendant lequel bourreau et victime écoutèrent l'oreille tendue, haletants et opprésés.

— Il s'est rendormi, murmura M. Mersens après quelques minutes, allons, madame, ajouta-t-il en allant reprendre le liquide empoisonné qu'il venait de déposer sur le bureau, hâtez-vous de prendre ce breuvage.

— Ne m'accorderez-vous pas au moins quelques instants pour faire ma prière, demanda M<sup>me</sup> Mer-

sens avec la sainte résignation d'une martyre.

— Priez, répondit M. Mersens en haussant les épaules, mais hâtez-vous.

L'infortunée s'avança lentement vers son lit, et ouvrant les rideaux, elle tomba prosternée devant l'image du Christ étendu sur la croix.

Tandis qu'elle priait, son mari se promenait dans la chambre, ayant toujours dans sa main le poison; il paraissait impatient d'arriver au dénouement de ce drame épouvantable.

— Votre prière n'est-elle pas achevée, dit-il en se retournant tout à coup vers sa femme.

— J'ai recommandé mon fils à Dieu, répondit M<sup>me</sup> Mersens avec une angélique douceur; il ne me reste plus qu'à le prier de vous pardonner comme moi-même je vous pardonne.

— Je vous dispense de ce soin et ne vous en sais pas moins gré de votre générosité toute miséricordieuse; je vous en supplie, madame, ne laissez pas ma patience; songez que je devrais être déjà de retour chez le ministre.

— Une minute! monsieur, une seule!...

M. Mersens se retournant avec humeur et sans répondre, se mit à recommencer de marcher à pas précipités. Sa femme en profita pour se recueillir de nouveau. Mais soudain il s'opéra en elle un étrange phénomène. Au moment de quitter

la vie, son âme et ses sens se sentirent instantanément saisis des plus grandes délices de l'existence; il lui sembla qu'un air pur, embaumé du doux parfum des fleurs, venait caresser son visage; toutes les richesses d'une végétation luxuriante et dorée par les rayons d'un beau soleil, toute la nature enfin, riante, animée, sous un ciel d'un bleu céleste, lui apparut dans son éclat le plus vif et le plus séduisant. La voix homicide de son mari la retira bientôt de l'extase bienfaisante où l'avait jetée cette hallucination. Ramenée brusquement à l'affreuse réalité de sa situation, elle se sentit soudainement éprise d'un amour effréné de la vie, et sa poitrine ouverte aux émotions les plus opposées, combattue par les sensations les plus contraires, éclata avec force et laissa échapper un torrent de sanglots.

— Allons, madame, point de faiblesse! lui cria son mari, prenez ce verre et buvez : vous ne l'ignorez pas, vous n'avez aucune souffrance à redouter.

— Grâce! monsieur, grâce! mourir si jeune, mais c'est affreux!

— Je vous aurais cru plus de courage, madame.

— Je l'avoue, monsieur, je suis une pauvre femme, bien faible, bien malheureuse, ayez pitié de moi!

— Si vous insistez davantage, vous me ferez croire que vous voulez la mort de votre enfant...

— Mon enfant ! lui mourir ! oh ! donnez, monsieur, donnez ! s'écria-t-elle avec l'exaltation du délire.

Et déjà sa main se tendait toute crispée pour recevoir le verre que M. Mersens lui présentait, quand la porte qui donnait sur le corridor, s'ouvrant avec fracas, livra passage à Louise, qui apparut avec toute la grandeur et la beauté menaçante de l'ange exterminateur.

A sa vue M. Mersens fut pris d'une telle épouvante, que le verre s'échappa de ses mains et se brisa sur le parquet.



## XV.

### UNE HEUREUSE PERIPÉTIE.

Louise s'était précipitée vers la table pour s'emparer des pistolets encore tout armés.

— Qui êtes-vous?... que voulez-vous? balbutia M. Mersens, écrasé sous le poids d'une terreur inexprimable.

Quand M<sup>me</sup> Mersens avait signalé l'arrivée de son mari, Adèle et Louise avaient été jetées dans un trouble si grand que, sans le remarquer, elles avaient involontairement échangé leurs manteaux; en ce moment donc Louise venait d'apparaître couverte du vêtement à carreaux rouges qui avait appartenu à Marguerite. Malgré l'altération de ses

facultés et ce changement notable dans l'habillement de Louise, M<sup>me</sup> Mersens l'avait reconnue aussitôt son apparition si heureuse et si inattendue. Sa présence, en lui redonnant l'espoir de vivre, livrait son âme, déjà fortement éprouvée, à de nouvelles émotions qu'elle était impuissante à supporter; cherchant donc un appui, elle se traîna vers la causeuse, sur laquelle elle tomba sans force, sans mouvement et presque sans connaissance.

— Qui je suis! avait répondu Louise en dominant M. Mersens de toute son indignation vengeresse; il est inutile en ce moment que vous l'appreniez...— ce que je veux, vous allez le savoir, et qu'il vous souvienne, monsieur, d'obéir en tous points aux ordres que je vais vous donner. Au moindre mouvement que vous ferez pour chercher à vous y soustraire, je vous fais sauter le crâne.

— Un assassinat chez moi, répondit M. Mersens, en s'efforçant de placarder son visage du masque d'une assurance bien éloignée de la situation de son esprit.

— Silence, monsieur! s'écria Louise d'une voix forte et impérieuse, et sachez qu'il n'y a ici que vous d'assassin... d'ailleurs votre calme apparent ne me trompe pas... vous avez peur, car vous êtes un lâche.

— Malheureuse ! cette insulte...

— Silence, interrompit Louise en élevant encore la voix, songez, monsieur, que je suis armée, que je suis ici face à face avec un infâme meurtrier, et qu'aux yeux de la morale et de la loi votre vie m'appartient... Je suis dans le cas de légitime défense, obéissez donc si vous voulez que j'épargne vos jours.

L'attitude imposante de Louise, la distinction de ses manières et de son langage, la noblesse de son charmant visage et de ses mouvements, étaient en opposition si tranchée avec la modeste simplicité de ses vêtements, que ce contraste contribuait encore à torturer l'esprit de M. Mersens, qui se jetait dans de vagues conjectures, cherchant en vain à s'expliquer l'intervention bizarre, étrange d'une personne qu'il croyait n'avoir jamais rencontrée jusqu'à ce jour, et dont cependant les traits ne lui semblaient pas inconnus. Quoique incrédule et peu superstitieux, cet événement lui paraissait tellement extraordinaire, qu'il crut un instant à une apparition surnaturelle. Cette croyance était du reste inutile pour augmenter sa stupeur en présence du résultat inouï obtenu par son projet criminel. Il vit d'un coup d'œil qu'il avait affaire à une nature fière, courageuse, déterminée, et comprenant que toute résistance

ne pouvait que lui devenir nuisible, il résolut de céder aux circonstances, et d'essayer d'atténuer autant que possible les conséquences de cette péripétie qui l'écrasait.

— Avant que je sache si je dois obéir, répondit-il avec une humilité qui fit naître un sourire de dédain sur les lèvres de Louise, expliquez-moi, je vous prie, ce que vous exigez de moi.

— Vous n'êtes point dans une position à me dicter des conditions, répondit celle-ci avec une hauteur accablante; je serai sans pitié comme vous l'avez été vous-même, si je ne vous trouve pas d'une soumission complète.

— Mais enfin, expliquez-vous, mademoiselle, je vous écoute.

— Commencez, monsieur, par venir déposer sur ce bureau la fiole qui contient le poison dont vous vouliez vous servir pour assassiner votre femme.

— Quel usage en voulez-vous faire?

— Obéissez; je n'ai point de compte à vous rendre.

A cet ordre fait d'un ton qui ne permettait pas la réplique, M. Mersens tira de la poche de son gilet le flacon d'acide hydrocyanique qu'il y avait replacé, et vint le poser sur le bureau.

— C'est bien, reprit Louise; — maintenant,

ajouta-t-elle, allez prendre la carafe que j'aperçois sur ce meuble, et apportez-la également ici.

M. Mersens obéit de nouveau sans proférer un mot.

— Il vous reste encore à vider tout le contenu de ce flacon dans cette carafe, reprit Louise.

— Décidément, mademoiselle, vous me prenez pour un valet.

— Obéissez, monsieur, sans observations.

Pendant que M. Mersens exécutait ce nouvel ordre, Louise, placée à deux pas de lui, tenait un pistolet braquée sur lui, bien résolue à faire feu, dans le cas où elle surprendrait un seul mouvement qui dénotât chez lui une intention hostile.

— Que dois-je faire encore? demanda M. Mersens quand il eut achevé cette opération.

— Ouvrez cette fenêtre et jetez cette carafe de manière qu'elle se brise en tombant.

— J'ai suivi vos instructions, mademoiselle, répondit M. Mersens en refermant la croisée, êtes-vous satisfaite?

— Pas encore, reprit Louise; allez maintenant prendre la plume et le papier que je vois sur cette table à ouvrage, et revenez-vous asseoir près de ce bureau.

M. Mersens la regarda avec étonnement.

— Obéissez, continua Louise.

Un instant après M. Mersens était assis devant le bureau.

— Écrivez à présent ce qu'à mon tour je vais vous dicter, et surtout pas d'interruption.

M. Mersens la regarda de nouveau, de plus en plus étonné.

— Êtes-vous prêt, lui demanda Louise d'un air impératif.

— Vous pouvez dicter, répondit M. Mersens en plongeant sa plume dans l'encrier.

— Quelque chose que vous ayez à écrire, vous me promettez de ne pas m'interrompre.

— Vous savez trop profiter de vos avantages, mademoiselle, pour craindre un refus.

— Écrivez donc... « Je suis un misérable!...

M. Mersens fit un bond sur sa chaise, et laissa tomber sa plume.

— Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse, lui dit Louise avec ironie; écrivez, je vous y invite.

— C'est trop abuser, mademoiselle...

— Obéissez, interrompit vivement Louise... d'ailleurs ne craignez rien, ajouta-t-elle avec une méprisante ironie, je ne vous donnerai pas la satisfaction de pouvoir m'accuser de vous avoir fait écrire un mensonge.

— Je pressens votre but, répondit M. Mersens dans un profond accablement; agissez comme vous voudrez; mais je me refuse à tout jusqu'à ce que je sois mieux instruit de l'usage que vous vous proposez de faire de cet écrit.

— Il ne me convient pas, monsieur, de vous donner l'explication que vos paroles semblent provoquer, reprit Louise avec fierté; je veux bien cependant vous déclarer qu'au premier signe de mauvaise volonté, je prendrai mes dispositions pour qu'avant une heure vous soyez arrêté. Choisissez, que préférez-vous? ou de m'obéir sans restriction, ou de voir vos projets de grandeur et d'élévation aboutir au supplice réservé aux plus grands criminels?

— Vous êtes impitoyable!

— J'admire ce reproche dans votre bouche; en vérité, monsieur, il me ferait rire de pitié, sans l'horreur que m'inspire votre présence. — Avez-vous choisi, monsieur?

— Je suis prêt à écrire, mademoiselle.

Et pendant que M. Mersens reprenait la plume, Louise dicta de nouveau :

« Je suis un misérable, un lâche, un assassin.  
» A peine marié à une femme aussi vertueuse que  
» belle, qui m'apportait en dot une fortune considérable, à moi qui ne possédais que des vices

» et d'ignobles passions, j'ai poussé l'infamie jus-  
» qu'à reconnaître sa générosité et son désinté-  
» ressement par la plus honteuse trahison. Cédant  
» à ma nature perverse, j'ai provoqué, pour venir  
» en aide à mon libertinage, les ignobles services  
» d'une créature immonde connue sous le nom de  
» *la Tantje*; cette femme habile m'eut bientôt  
» trouvé une victime; c'était une jeune fille d'une  
» beauté ravissante et récemment tombée dans la  
» malheur; je spéculai sur sa misère, sur sa faim,  
» afin de la trouver moins rebelle à mes projets;  
» quand j'eus accompli son déshonneur, pour sa-  
» tisfaire à la fois ma vanité et mon libertinage,  
» je l'entretins à grands frais aux dépens de la  
» fortune de ma femme.

» Telle était ma situation, lorsqu'il y a plu-  
» sieurs mois mon noble et digne ami, le cheva-  
» lier de Bleeden, me présenta un riche négociant  
» d'Anvers, retiré depuis peu des affaires. M. Van  
» Linden, c'est le nom de ce négociant, devint  
» lui-même, en peu de temps, mon ami. Je l'ac-  
» cueillis dans mon intimité, et l'admis auprès de  
» ma femme; c'est ainsi que je tombai dans le  
» piège que l'on me tendait. »

L'ébahissement de M. Mersens croissait à me-  
sure qu'il écrivait; à ce passage, cédant à un mou-  
vement involontaire, il déposa de nouveau la

plume, et fixa sur Louise son regard exprimant une surprise incrédule.

— Un piège, mademoiselle! fit-il en portant la main à son front comme un homme qui appelle toute sa raison à son aide; mais vous me faites attester des particularités dont je n'ai point connaissance, et si elles sont vraies, d'où vient que vous en êtes instruite et que moi je les ignore?

— Je vous répète, monsieur, répondit Louise, que je n'ai point à répondre à vos questions quand je les juge importunes; contentez-vous en ce moment d'apprendre ce que vous ignoriez.

M. Mersens ne répliqua point, reprit la plume, et Louise continua :

« M. Van Linden, persuadé d'avoir été trompé  
» par sa femme, avait juré de venger son injure,  
» lorsqu'il aurait trouvé une victime digne de lui.  
» Le chevalier de Bleeden, mis dans sa confiance,  
» se chargea de ce soin, en l'amenant à établir  
» avec moi des relations intimes; nous étions, moi  
» la dupe, ma femme la victime, désignés par sa  
» sa noble amitié.

» Cependant, intimidé par la vertu austère de  
» ma femme, M. Van Linden n'osait rien entre-  
» prendre qui l'avancât vers le but que sa ven-  
» geance et son cœur égaré par la douleur s'étaient  
» proposés; le chevalier vint encore à son secours,

» il connaissait, par la Tantje, tous les détails de  
» mes relations avec la jeune fille que j'avais sé-  
» duite; il en instruisit ma femme par une lettre  
» anonyme qu'il lui fit parvenir; M. Van Linden  
» devait profiter de la douleur et de l'indignation  
» que lui causerait cette nouvelle, pour l'entraîner  
» à faillir à ses devoirs.

» C'est ce soir même que devait éclater ce hon-  
» teux complot; au moment où ma femme s'adres-  
» sait à M. Van Linden pour lui demander ses  
» conseils sur la conduite qu'elle devait tenir dans  
» la position pénible où mon ingratitude et mon  
» libertinage l'avait mise, celui-ci eut l'indigne  
» pensée de répondre à ce témoignage d'une  
» confiance si honorable, en l'outrageant par un  
» aveu d'autant plus coupable, qu'il n'était pas  
» l'œuvre d'un véritable amour, mais bien l'in-  
» digne moyen d'une sombre vengeance.

» J'ignorais toute cette infamie, lorsque, en  
» rentrant, je trouvai M. Van Linden prosterné  
» aux pieds de ma femme; dès ce moment, égaré  
» par une aveugle jalousie, dominé par une nature  
» égoïste, capable de tout crime pour renverser les  
» obstacles qui tenteraient de s'opposer à mon  
» ambition, je résolus la mort de celle qui m'avait  
» toujours accablé de preuves d'une tendresse et  
» d'un dévouement sans bornes, et décidai qu'a

» l'instant même ce dessein s'accomplirait....

» Le poison fut le genre de mort que je choisissais  
» pour ma nouvelle victime; cependant, afin  
» qu'aucun soupçon ne pût planer sur moi, je  
» conçus l'inférieure idée d'exiger de ma femme  
» qu'elle constatât par un écrit de sa main qu'elle  
» se donnait la mort volontairement, mue par un  
» dégoût insurmontable de la vie. Pour mieux l'y  
» contraindre, je pris des pistolets, et lui signifiai  
» que si elle refusait, je briserais d'abord le crâne  
» de son enfant, et qu'ensuite je lui ferais sauter  
» la cervelle à elle-même; j'avais bien jugé de son  
» amour maternel: pour sauver son fils, elle con-  
» sentit à tout ce que je voulais.

» Nous étions tous deux seuls au pavillon, du  
» moins je le croyais; le silence, la nuit, l'éloigne-  
» ment des domestiques, tout semblait favoriser  
» mon dessein criminel; le poison était préparé,  
» ma femme tendait déjà la main pour porter à ses  
» lèvres le breuvage empoisonné que moi-même  
» j'avais préparé, un forfait inouï allait s'accom-  
» plir, lorsqu'une femme, témoin caché de ce  
» drame horrible, se précipitant dans la chambre,  
» s'empara des pistolets que j'avais laissés armés  
» sur la tablette d'un bureau; depuis ce moment  
» je suis à sa discrétion, elle peut à son gré me livrer  
» au bourreau, et à l'ignominie du dernier supplice.

» C'est pour obéir aux ordres de cette femme,  
» dont j'ignore encore le nom, que j'écris l'aveu  
» de mon crime, et que je déclare qu'à l'avenir  
» j'apporterai la soumission la plus aveugle à  
» l'exécution de toutes ses volontés. Si je rem-  
» plis fidèlement cette condition, elle me jure de  
« tenir secrète la scène épouvantable au milieu de  
» laquelle la Providence l'a appelée pour sauver la  
» plus noble et la plus vertueuse des femmes.

» Ce papier restera entre ses mains ; j'ai son  
» serment qu'elle n'en fera usage que s'il y avait  
» nécessité d'empêcher tout nouveau crime, toute  
» mauvaise action que je tenterais de commettre.  
» Si je meurs avant ma femme, elle s'engage à le  
» lui remettre le jour même de ma mort ; dans la  
» supposition contraire, elle prendra toutes les  
» mesures pour que ni mon fils, ni personne n'en  
» ait jamais connaissance. »

— Il ne vous reste plus qu'à signer ce papier,  
dit Louise quand elle eut achevé, et à me le re-  
mettre. Souvenez-vous des conditions qu'il vous  
impose, et je vous promets de tenir ma parole.

M. Mersens, pâle, absorbé, signa et obéit.

Au même instant, on frappa à la porte ;  
M. Mersens tourna vers Louise un regard craintif  
et interrogateur.

— Allez ouvrir, dit-elle en cachant les pistolets

sous son manteau; je vous promets que rien, ni dans mes paroles, ni dans mon attitude, ne pourra éveiller aucun soupçon.

Baptiste, le jardinier, apparut, tout étonné de voir son maître, qu'il croyait absent.

— Monsieur est donc rentré sans que je m'en soyons aperçu? dit-il en ôtant respectueusement son bonnet de laine; cependant je tenions bien l'œil au guet.

— Que veux-tu? interrompit brusquement son maître.

— C'est la voiture de monsieur qui est en bas devant la porte de l'hôtel. Le cocher m'a dit que tout le monde étant parti de chez le ministre, et que s'étant assuré que monsieur n'y étions plus, il s'était décidé à revenir à vide.

M. Mersens tourna ses yeux vers la pendule, il était minuit et demi, et en effet les salons du ministre étaient ordinairement fermés à minuit.

— Matthieu demande s'il étions nécessaire de rentrer les chevaux à l'écurie? avait poursuivi Baptiste.

— Dites au cocher, de la part de votre maître, répondit Louise, qu'il reste attelé; dans un instant il conduira votre maîtresse à l'hôtel du duc de Wladimont, car à la pointe du jour M<sup>me</sup> Mersens

doit accompagner la duchesse, qui va passer quelque temps dans ses terres.

Baptiste s'inclina et partit.

— Vous comprendrez, monsieur, dit alors Louise en se retournant vers M. Mersens, que, d'après ce qui vient de se passer, votre femme et son enfant ne puissent pas rester une minute de plus dans cette maison. — Et s'approchant de M<sup>me</sup> Mersens, qui avait repris entièrement ses sens, elle ajouta, avec la bienveillance la plus gracieuse : Puis-je espérer, madame, que vous ne refuserez pas l'hospitalité qui vous est offerte par une amie sincère qui, dès ce moment, vous est dévouée à tout jamais.

Tout ce qui se passait était si étrange, que M<sup>me</sup> Mersens crut être le jouet d'un rêve.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit-elle avec l'accent de la vive reconnaissance qu'elle ressentait pour celle qui venait de la sauver si miraculeusement, mais je cherche en vain à saisir le sens de vos dernières paroles... je ne suis point honorée de l'amitié de M<sup>me</sup> la duchesse de Wladimont, je ne l'ai même jamais vue, son nom seul m'est connu.

— Et moi je vous répète, reprit Louise avec un angélique sourire, qu'elle est votre meilleure amie, car M<sup>me</sup> de Wladimont est devant vous.

Malgré sa faiblesse, M<sup>me</sup> Mersens se leva vivement, entraînée par l'émotion respectueuse dont elle fut saisie en se sachant en présence de la noble dame qui portait si dignement un des plus grands noms de l'Europe.

— Vous! la duchesse de Wladimont! s'écria-t-elle, partagée entre sa reconnaissance et son étonnement; permettez...

— Je comprends votre surprise, interrompit la duchesse avec vivacité... mais plus tard je vous expliquerai tout cela; ne perdons pas de temps, la nuit s'avance, et je crains que mon mari ne soit inquiet de mon absence prolongée au delà de ses prévisions. — Allez réveiller votre enfant, habillez-le et partons.

M. Mersens s'était retiré dans un coin de la chambre, dominé plus par la honte et par l'humilité que par le repentir. Cependant lorsqu'au moment de partir le petit Édouard vint effleurer son front criminel de sa bouche riante et innocente, une larme humecta ses paupières.

M<sup>me</sup> Mersens, oubliant la monstruosité des sentiments dont elle avait failli être victime, pour ne songer qu'à l'horreur de la position de celui qui pendant plusieurs années avait été le compagnon de sa vie, ne voulut pas s'éloigner sans lui adresser une parole de consolation.

— Je vous quitte, monsieur, pour toujours sans doute, dit-elle avec la plus touchante effusion, mais je pars sans haine et sans désir de vengeance; je prierai Dieu au contraire qu'il vous accorde tout le bonheur que je souhaite au père de mon enfant, croyez que, par mes soins, Édouard apprendra chaque jour à vous aimer et à bénir votre nom.

M. Mersens eût voulu rentrer sous terre, pour éviter la confusion dont il se sentait saisi en face de tant de grandeur d'âme et de générosité.

— Monsieur, lui dit la duchesse au moment où elle s'éloignait, demain vous aurez soin de faire parvenir à mon hôtel tous les effets à l'usage et de votre femme et de son enfant; la femme de chambre de M<sup>me</sup> Mersens, qui continuera auprès d'elle son service, devra les accompagner. J'aviserais plus tard aux dispositions à suivre pour que cette séparation ne puisse jeter aucune défaveur sur un nom que cet enfant doit porter; je compte qu'à l'avenir votre conduite et votre obéissance à mes ordres m'aideront à atteindre ce but.

Peu d'instants après, le duc de Wladimont, qui n'avait pas voulu se mettre au lit avant le retour de sa femme, recevait lui-même avec cordialité les deux hôtes que la duchesse lui amenait.

XVI.

UN GUET-APENS.

Avant que M<sup>me</sup> de Wladimont ne se fit connaître à M<sup>me</sup> Mersens, on avait facilement deviné, nous le croyons, que la jeune personne qui s'était présentée chez la maîtresse de M. Mersens sous le nom de Louise n'était autre que la duchesse elle-même, mettant à exécution le projet dont elle avait entretenu le due son mari, et son cousin le comte d'Épinoi. Expliquons maintenant par quelle circonstance fort simple, M<sup>me</sup> de Wladimont survint si miraculeusement en apparence pour empêcher un grand crime de se commettre et sauver

M<sup>me</sup> Mersens des étreintes féroces de l'orgueil et de l'ambition de son mari.

On n'a pas oublié sans doute que le petit escalier placé à l'extrémité du corridor attenant à la chambre où s'est passée la scène que nous avons reproduite, aboutissait à une petite porte communiquant au jardin; on se souvient aussi qu'à l'heure où nous nous reportons, la pluie tombait à torrents, que le vent soufflait avec violence.

Au moment où la duchesse et Adèle descendaient l'escalier pour éviter la présence de M. Mersens, la porte laissée entr'ouverte fut poussée avec une telle force par la fureur du vent, qu'elle se referma tout d'un coup et que la clef placée en dedans de la serrure fut jetée à terre; Adèle, guidée par le bruit qu'elle fit en tombant, se mit à la chercher en tâtonnant avec ses mains, car l'obscurité était complète.

Le bruit de la voix de M. Mersens parvenait jusqu'à elles comme un bourdonnement sinistre. Tourmentée, poussée par un funeste pressentiment, M<sup>me</sup> de Wladimont prévint Adèle, qui continuait à chercher la clef, de son désir de s'éloigner pour un instant, l'invitant à ne pas s'inquiéter de son absence; puis glissant sur la pointe du pied jusqu'à la chambre de M<sup>me</sup> Mersens, elle prêta une oreille attentive à ce qui s'y disait. Les pre-

miers mots qu'elle entendit confirmèrent ses pressentiments, et la décidèrent à ne point quitter les lieux avant que l'événement ne les eût entièrement effacés, et quand Adèle vint la prévenir que la clef était retrouvée, elle la pria de partir seule, en lui renouvelant la promesse d'aller la prendre le lendemain pour la conduire au magasin où elle devait recevoir du travail. Trop discrète pour l'interroger sur les motifs de cette détermination, Adèle la laissa seule et sortit de l'hôtel.

Il nous reste encore à raconter ce qui se passait à l'extérieur de la maison de M. Mersens pendant la scène dont la duchesse avait voulu rester le témoin secret, pour s'opposer, le cas échéant, aux suites de la tentative monstrueuse dont elle avait eu une sorte de prescience.

La rue était déserte et sombre.

Les deux hommes qui d'abord avaient suivi la duchesse jusqu'à la demeure d'Adèle, et s'étaient ensuite embusqués près de l'hôtel du maître des pauvres, quand ils l'y virent entrer, étaient toujours là attentifs et vigilants. Lorsque la porte s'ouvrit, ils braquèrent leurs yeux de lynx à travers l'obscurité sur la personne qui sortait.

— C'est elle, dit l'un d'eux en s'adressant à son compagnon ; en avant !

— Oui, répondit celui-ci, je reconnais le manteau brun.

On se rappelle qu'au moment de l'arrivée de M. Mersens, Adèle et la duchesse avaient, dans leur trouble et à leur insu, fait échange de leurs manteaux. Nous revenons sur ce détail, futile en apparence, en raison du résultat important auquel il donna lieu, ainsi que la suite de ce récit le démontrera.

A peine la porte de l'hôtel se fut-elle refermée sur Adèle qu'elle fut saisie, bâillonnée, garrottée, et quand les deux brigands lui eurent bandé les yeux, ils la transportèrent dans une voiture qui attendait à cinquante pas.

La voiture, ayant roulé pendant dix minutes, s'arrêta devant une porte basse donnant accès dans une allée sombre, étroite, qui communiquait dans la cour du cabaret de la *Rose Blanche*. La jeune fille fut traînée de la voiture dans cette cour; les deux brigands soulevèrent alors une trappe et la descendirent par un escalier de pierre presque à pic, dans un lieu souterrain de six pieds de hauteur sur dix pieds en carré. Dès qu'ils lui eurent ôté le bandeau qui lui couvrait les yeux, Adèle fut saisie d'un redoublement de frayeur de se voir seule dans cette cave humide et malsaine face à face avec deux hommes masqués.

On avait placé dans un coin de ce réduit une espèce de lit de sangle, sur lequel étaient jetés quelques objets d'une literie commune; à peu de distance une petite table de bois blanc supportait un pain, quelques aliments grossiers, un pot rempli de bière brune, et un chandelier de fer noirci dans lequel brûlait une chandelle de suif.

Adèle, un peu remise de son premier effroi, voulut interroger les deux brigands sur les causes de cette étrange séquestration dont son esprit cherchait en vain à pénétrer le mystère. A ses questions ils opposèrent le mutisme le plus complet; quand ils s'éloignèrent, laissant la malheureuse jeune fille livrée au plus violent désespoir, ils roulèrent une grosse pierre sur la trappe; ce soin terminé ils pénétrèrent dans le cabaret en passant par une porte de derrière; Lowie et plusieurs de ses compagnons étaient attablés dans la pièce que la maîtresse du cabaret leur avait réservée. A peine vit-il entrer les deux brigands qu'il se leva brusquement.

— Eh bien? fit-il en forme d'interrogation et en s'approchant d'eux.

— Elle est *emballée*, répondit François, l'un des deux brigands qui avait concouru à l'enlèvement.

— Ainsi, tout a parfaitement réussi? reprit Lo-

wie, dont le regard brillait d'une joie satanique.

— Ça a marché comme sur des roulettes, poursuivit le même.

— Vous l'avez descendue dans le caveau?

— Un peu, *mon neveu!* et elle y fait de drôles de grimaces.

— A-t-elle manifesté quelques soupçons?

— Elle n'y a vu que trente-six chandelles, et elle n'y voit encore que du feu maintenant.

— C'est bien, dit Lowie en portant la main à sa poche; tenez, ajouta-t-il en leur remettant une bourse assez bien garnie, voici le prix convenu; mais surtout du silence et de la discrétion.

— C'est comme si nous avions la bouche cousue avec du fil de fer, Lowie, répondit François.

— J'y compte, reprit celui-ci; je vais m'absenter pour deux ou trois jours, continua-t-il; jusqu'à mon retour vous resterez ici jour et nuit. Vous aurez soin que Marie-Josèphe prépare la nourriture que vous *lui* porterez vous-même. N'oubliez pas, avant de descendre, de vous masquer; si plus tard vous étiez reconnus, nous serions tous gravement compromis, songez-y! surtout quelques questions qu'elle vous adresse, quelque promesse qu'elle vous fasse, gardez le silence le plus complet, et soyez inébranlables.

Dès qu'il eut reçu l'assurance que ses instructions seraient rigoureusement suivies, Lowie quitta le cabaret et s'éloigna rapidement.

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

the first out with the assistance of the  
lions which were sent to the  
the cabinet of the cabinet of the cabinet

... d'une manière de paroles impudiques et déman-  
... les deux garçons, les enfants jouent  
... de joie et de bonheur. Chaque  
... à ses plaisirs ou à ses études.  
... Ce mouvement, cette vie extérieure semblait

### XVII.

... les communications.  
... l'hôtel. Les équipages du duc et les  
... de service, déjà chargés de lettres, de  
... et prêts à être attelés, encombraient la  
... Dans les écuries les chevaux par-

#### DÉPART INTERROMPU.

... les valets, tous les gens de l'hôtel se trouvaient en  
... se hâtant, émus d'écouter les ordres du duc  
... recevoir de toutes parts.

Il est huit heures du matin.

Le soleil s'est levé brillant et majestueux. Ses rayons pleins d'éclat couvrent la terre d'un voile d'azur, en se combinant, dans l'espace, avec les vapeurs qui se répandent, légères et transparentes par toute l'atmosphère. Les boulevards qui ceignent la ville resplendissent de cette animation joyeuse qui salue toujours l'apparition d'une belle journée de printemps; un vent doux et agréable effleure et agite avec un murmure harmonieux la cime verdoyante des arbres de cette belle avenue; leur feuillage scintille, enrichi par une rosée bienfai-

sante, d'une myriade de perles limpides et diamantées ; les oiseaux gazouillent, les enfants jouent, s'ébattent pleins de joie et de bonheur. Chacun court tout radieux à ses plaisirs ou à ses affaires.

Ce mouvement, cette vie extérieure semblaient s'être communiqués dans toutes les parties de l'hôtel Wladimont. Les équipages du duc et les voitures de service, déjà chargés de malles, de ballots et prêts à être attelés, encombraient la cour principale. Dans les écuries les chevaux harnachés hennissaient et piétinaient d'impatience ; les valets, tous les gens de l'hôtel se croisaient en se heurtant, empressés d'exécuter les ordres qu'ils recevaient de toutes parts.

Deux voitures, en s'arrêtant presque simultanément devant l'hôtel, vinrent encore contribuer à augmenter cet encombrement, qui n'accusait cependant aucun désordre ; à la voix des cochers réclamant l'ouverture de la porte cochère, les deux battants de la porte se séparèrent, et elles pénétrèrent dans la cour lentement et à la file l'une de l'autre. Les valets eurent bientôt reconnu dans une de ces voitures le remise que la duchesse avait fait commander pour sortir de très-bonne heure. Ils s'empressèrent donc de faire avancer les chevaux près du perron couvert. M. Walewski descendit le premier, afin d'offrir respectueusement sa main à

la duchesse, qui d'un saut léger atteignit la première marche et s'élança gracieusement vers l'escalier conduisant à ses appartements. Presque dans le même instant, grâce à la courtoisie officieuse de Franz, dont l'œil aguerri venait d'apercevoir dans la deuxième voiture le charmant minois d'une jeune soubrette, Juliette appuyée sur le bras de ce valet, sauta dans la cour; et avant d'interroger, semblant vouloir prendre connaissance des lieux où elle venait de pénétrer, elle promena autour d'elle un regard exprimant sa surprise et son embarras de se trouver au milieu de ce monde qu'elle ne connaissait pas.

Franz, que nous avons déjà vu de service dans les appartements du duc le jour où Peeters ramenait Marie à sa bienfaitrice, se mettait en devoir de papillonner galamment auprès de la soubrette, qu'il semblait trouver fort à son goût, lorsque l'intervention de M. Walewski vint fort mal à propos le déranger dans son projet prématuré de séduction.

M. Walewski, comme on le sait, avait, tout récemment encore, cessé ses fonctions de secrétaire auprès de M. Mersens, pour s'attacher à la personne du duc de Wladimont, dont la haute sagesse et la douce morale étaient bien mieux d'accord avec ses principes tout d'honneur et de

délicatesse, que la rigidité hautaine et anguleuse du membre de la chambre des représentants dont l'esprit observateur du jeune polonais avait bientôt apprécié la véritable valeur.

En reconnaissant dans la personne qui s'approchait d'elle l'ancien secrétaire de son maître, Juliette cédant à ce sentiment de satisfaction qui nous est propre lorsque nous reconnaissons des traits amis parmi des figures étrangères, quitta brusquement Franz et courut vers M. Walewski.

— C'est vous, monsieur, lui dit-elle avec joie, quel plaisir de vous revoir. Madame est ici, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'un ton interrogatif qui semblait provoquer une réponse plus complète que la demande.

— Oui, Juliette, et elle vous attend avec impatience, se borna à dire le secrétaire.

— Mon Dieu! M. Walewski, reprit la soubrette dont la curiosité en grand émoi cherchait tous les moyens de se satisfaire, vraiment je n'y suis plus, je ne comprends rien à tout ce qui m'arrive depuis hier au soir; figurez-vous que sur les sept heures, madame permet à Baptiste de m'accompagner au bal de nocé de ma cousine Anastasie.

— Baptiste, à un bal, interrompit M. Walewski en souriant...

Juliette presque scandalisé de l'accent dont M. Walewski venait d'accompagner son interruption, le regarda d'abord avec étonnement.

— Ah ! je comprends pourquoi vous riez, dit-elle au même instant en s'abandonnant elle-même à un rire malin ; je parie que vous croyiez que c'était Baptiste, le jardinier...

— Ce n'est donc pas lui ?

— Ah bien, en voilà une d'affaire ! fit Juliette avec exclamation, qu'est-ce que vous voulez donc qu'on fasse d'un bon vieux comme ça. C'est là qu'on aurait ri de me voir conduite par lui à la noce de ma cousine... par exemple, Baptiste, le cuisinier, c'est bien différent.

— C'est vrai, fit M. Walewski en portant vivement la main au front, j'avais oublié que le cuisinier et le jardinier de M. Mersens ont le même nom.

— Et Dieu merci, reprit Juliette avec un signe de tête très-expressif, il n'y a que par là qu'ils se ressemblent...

— En effet, l'un est jeune.

— Et un peu joli garçon, j'espère... et il danse... ah ! il faut voir comme il danse... figurez-vous, M. Walewski, que cette nuit tout le monde l'admirait au bal de ma cousine Anastasie... vous en auriez été ravi vous-même, quoi !

— Je n'en doute pas, Juliette, mais montez,

promptement vous mettre aux ordres de votre maîtresse; je vous le répète, elle est impatiente de vous voir.

— Vous avez raison, répondit Juliette en s'adressant à elle-même une petite moue de reproche, je babille, je babille, et je n'avance pas dans ce que je veux dire.

— Vous me raconterez tout cela plus tard; voyons, Juliette, montez vite.

— Deux mots seulement, M. Walewski, c'est l'affaire d'un rien de temps.

— Hâtez-vous donc!

— Je vous disais donc que madame nous donne, à Baptiste et à moi, la permission d'aller au bal, en nous recommandant de ne pas rentrer trop tard, afin que notre fatigue n'empêchât pas le service du lendemain; mais elle ne me dit rien de son projet de départ. Nous voilà donc, Baptiste et moi, au bal de ma cousine... un bal superbe, M. Walewski, des gâteaux, de la framboise, de l'orgeat comme s'il en pleuvait, ah! pour ça! Anastasie peut se vanter d'avoir bien fait les choses... c'était un peu cossu sa noce.

— M. Walewski fit un geste d'impatience.

— Allons, voilà que je me mets encore à bavarder, fit Juliette qui s'aperçut de ce mouvement, ça ne m'arrivera plus, c'est la dernière fois,

ajouta-t-elle en portant sa main vers le bras de M. Walewski qui faisait mine de s'éloigner.

— Allons ! Juliette dépêchez-vous.

— Deux mots et c'est fini. — Voilà donc qu'à trois heures du matin, Baptiste et moi, nous rentrons à l'hôtel, bien contents tous les deux, car nous étions amusés comme des dieux ! aussi ce n'est pas parce que Anastasie est ma cousine, continua Juliette emporté malgré elle par la plénitude du souvenir des joies de la nuit, mais elle pourra dire qu'elle a eu une fière noce.

Et s'apercevant de l'impatience recrudescence du secrétaire, elle s'empressa de poursuivre :

— Quand donc Baptiste m'eût souhaité le bonsoir, je cours au pavillon de madame, et je pénètre bien doucement, bien doucement dans sa chambre, afin de ne pas la réveiller et pour m'assurer si elle n'a pas besoin de mon service ; mais voilà qu'en entrant, je suis prête à tomber de mon haut, en voyant M. Mersens la tête appuyée dans ses deux mains et tellement pensif, qu'il ne m'entend seulement pas marcher, quand je m'approche du lit de madame que je retrouve tel que je l'ai laissé avant de partir. « Ah ! mon Dieu, où est donc madame, » que je ne pus m'empêcher de m'écrier en tâtant le lit pour mieux m'assurer que je ne me trompais pas. Ce fut alors

seulement que M. Mersens s'apercevant de ma présence, releva la tête, et me montra un visage tout bouleversé. Dame! tout cela ne me rassurait pas trop et il était temps qu'il me parlât. — « C'est toi, Juliette, me dit-il, tout en regardant à la pendule, il est trois heures et demi, tu n'auras pas le temps de dormir cette nuit, car il faut que tu prépares tous les effets de madame, et ceux d'Édouard, et qu'à la pointe du jour tu envoies chercher deux voitures qui les transporteront à l'hôtel du duc de Wladimont. Madame la duchesse est venue hier au soir un instant après ton départ, pour prier ma femme de l'accompagner dans une visite qu'elle va faire à ses terres, ta maîtresse et son enfant sont déjà à l'hôtel du duc, d'où doit s'effectuer le départ, hâte-toi donc, et dispose tout pour continuer ton service auprès d'elle pendant ce voyage. » Ma foi, j'aurais bien voulu en savoir davantage, mais comme monsieur n'est pas trop facile, et que d'ailleurs sa mine, en ce moment, n'était guère faite pour m'enhardir à l'interroger, je me suis mise à exécuter ses ordres sans rien dire, et me voici :

— Vous avez bien fait de vous presser d'arriver, reprit M. Walewski, car probablement avant une heure nous allons nous mettre tous en route.  
— Vous le voyez on prépare tout pour le départ.

— Est-ce que vous êtes aussi du voyage, M. Walewski.

— Sans doute, j'accompagne le duc.

— Oh! tant mieux! et où allons-nous?

— Au château d'Auderghem.

— Est-ce bien éloigné de Bruxelles?

— Non, à quelques lieues seulement. — Nous n'aurons pas pour une heure de trajet.

— C'est égal, c'est bien drôle, reprit Juliette, si quelqu'un m'avait dit, cette nuit à la noce d'Anastasia, qu'aujourd'hui j'accompagnerais ma maîtresse chez le duc de Wladimont, je lui aurais donné un fameux démenti, car enfin n'est-ce pas étrange, M. Walewski, je n'avais jamais entendu dire que monsieur, ou madame connussent le duc de Wladimont; et vous, est-ce que ça ne vous étonne pas?

— Il y a beaucoup de choses encore que nous ignorons et qui pour cela n'en sont pas moins ordinaires et fort naturelles, répondit le secrétaire avec une discrétion d'autant plus louable, qu'il était lui-même étrangement surpris de cette subite arrivée de M<sup>me</sup> Mersens, que n'expliquait aucune cause apparente.

La grande porte venait de s'ouvrir une seconde fois pour donner passage à une nouvelle voiture.

— Ce sont mes effets et ceux d'Édouard, dit vivement Juliette dont la curiosité avait conduit les regards de ce côté.

— Allez prévenir M<sup>me</sup> Mersens de votre arrivée, reprit M. Walewski, et recevoir ses instructions ; suivez-moi, je vais vous introduire auprès d'elle.

Toutes les personnes destinées à faire partie du voyage d'Auderghem étaient réunies en ce moment dans la salle à manger où les gens de l'office venaient de servir un déjeuner très-léger. En attendant qu'on se mit à table, le duc assis à l'embrasure d'une croisée parcourait les feuilles publiques ; la charmante Marie jouait affectueusement avec le petit Édouard placé sur ses genoux et échangeait avec lui d'innocentes caresses. M<sup>me</sup> de Wladimont qui tenait encore caché sous un manteau et un chapeau du matin, le costume de grisette sous lequel elle s'était présentée chez Adèle Houtard, avait pris place près du foyer aux côtés de M<sup>me</sup> Mersens, dont les traits altérés étaient toujours empreints des terribles émotions de la veille ; une conversation qui s'était engagée entre elles et à voix basse sur un sujet important, à en juger par l'intérêt que toutes deux semblaient y prendre, fut interrompue par l'entrée de la soubrette que précédait M. Walewski.

— Juliette, dit aussitôt M<sup>me</sup> Mersens en apercevant sa femme de chambre, faites-vous indiquer

l'appartement que madame la duchesse a eu la bonté de mettre à ma disposition, et renfermez dans mon coffre de toilette les différents objets que vous y trouverez; vous aurez soin ensuite de vous tenir prête à m'accompagner.

M<sup>me</sup> de Wladimont, s'adressant au secrétaire, ajouta : — Puis-je espérer de votre complaisance, monsieur, que vous voudrez bien veiller à ce que les bagages de madame et ceux de son enfant soient disposés avec soin dans le fourgon que je me suis réservé; veuillez également donner l'ordre que l'on place les effets de mademoiselle dans celui destiné à mes femmes.

M. Walewski et Juliette s'étant retirés, la duchesse continua l'entretien en ces termes :

— Oui, madame, vous me voyez dans une grande anxiété. Lorsque, il y a une demi heure au plus, je me suis rendue chez la malheureuse Adèle, pour presser le dénoûment de la petite comédie dont vous connaissez maintenant tous les fils, j'ai trouvé Marguerite seule, en proie à la plus vive inquiétude et se lamentant sur l'absence de sa maîtresse, qui n'a pas reparu depuis hier.

— C'est en effet fort étrange, répondit M<sup>me</sup> Mersens, et ne connaissez-vous pas quelque personne, M<sup>me</sup> la duchesse, ajouta-t-elle, auprès de qui il serait possible d'obtenir des renseignements?

— J'en connais une seule, répondit M<sup>me</sup> de Wladimont... une dame Wauters, mère de l'amie d'enfance d'Adèle; en quittant Marguerite, je me suis rendue chez elle accompagné de M. Walewski; cette dame ne sait nullement ce que cette malheureuse jeune fille est devenue... Au surplus, Adèle ne peut tarder à reparaitre, M<sup>me</sup> Wauters sera la première à en être instruite, j'ai obtenu d'elle la promesse de me tenir au courant de tout ce qu'elle apprendra de nouveau à son sujet. Je puis donc partir avec vous; je reviendrai, s'il le faut, mais je ne veux pas me priver du bonheur de vous installer moi-même à Auderghem.

— C'est trop me combler de votre bienveillance, madame la duchesse.

Un valet de chambre annonça M. Bassett.

Le professeur de Marie se présenta avec son maintien habituel de bonhomie et de respect.

— Excusez mon importunité, dit-il en se confondant en salutations, je n'ai point voulu vous laisser partir, madame la duchesse, sans venir recevoir la confirmation de vos ordres.

— C'est-à-dire, reprit M<sup>me</sup> de Wladimont avec le plus aimable sourire, que vous avez eu l'heureuse idée de venir nous consoler, par votre bonne visite, des ennuis que donnent toujours les préparatifs d'une émigration; au surplus, ajouta-t-elle

avec une grâce parfaite, et en approchant elle-même un fauteuil, si en effet vous êtes venu chercher des ordres, je vais vous satisfaire : venez vous asseoir près de moi et mettez-vous en disposition de partager notre modeste déjeuner.

— C'est trop d'honneur et de bonté, répondit M. Bassett confus de ces obligeantes paroles, et plus embarrassé encore de sa canne et de son chapeau, qu'heureusement pour lui sa jeune élève vint lui tirer des mains pour les faire placer dans l'antichambre par l'un des valets de service dans les appartements.

— Il est bien convenu, reprit la duchesse quand le professeur de musique se fut enfin assis près d'elle, que vous viendrez nous voir quatre fois la semaine à Auderghem.

— C'est un devoir que je remplirai d'autant plus volontiers, répondit M. Bassett, que votre bienveillance, madame la duchesse, et le plaisir de continuer mes leçons à mon élève le transformeront chaque fois en un véritable bonheur.

— Vous êtes donc toujours satisfait des progrès de notre enfant, reprit la duchesse en attachant un regard affectueux sur Marie.

— Je puis le dire devant elle, reprit le bon professeur, sans chercher à dissimuler son émotion, car j'ai pu me convaincre par les preuves de

son excessive modestie, que mes éloges n'agiron point défavorablement sur sa bonne volonté et son amour de l'étude... cette chère enfant fait des progrès dont la rapidité m'étonne au plus haut point, malgré l'excellente opinion que j'avais conçue dès les premières leçons. Alors je n'avais que de l'espoir, aujourd'hui j'ai la certitude qu'avant peu, sa voix fraîche et savante fera les délices de nos dilettanti.

Ces éloges sincères n'échappaient pas à Marie qui rougissant sous l'impression de la joie de son âme reconnaissante, roulait dans ses doigts les boucles d'or du petit Édouard, afin de se donner une contenance.

— Approchez-vous, mon enfant, lui dit la duchesse avec un accent plein d'effusion.

Marie se leva, prit le petit Édouard par la main et s'avança les yeux baissés et avec une modeste timidité qui rehaussait encore sa grâce naturelle.

— C'est bien, c'est très-bien, Marie, reprit M<sup>me</sup> de Wladimont d'un ton pénétré et en l'embrassant au front, ce n'est pas assez pour vous que votre aimable caractère, que votre angélique douceur charment tous mes instants, vous voulez encore que je sois fière et heureuse de vos talents.

Marie ne répondit pas, mais l'agitation de son sein, ses yeux humides d'une ineffable gratitude

eurent une éloquence que n'auraient pas obtenu ses paroles.

En ce moment M. Walewski vint annoncer à la duchesse que ses ordres étaient exécutés, et s'approchant de M. de Wladimont il lui remit une lettre qu'un domestique venait d'apporter; le duc l'ouvrit d'abord avec indifférence, mais à mesure qu'il la parcourut ses traits prirent une expression grave et sérieuse.

— Louise, dit-il en s'approchant de la duchesse, voulez-vous me suivre à mon cabinet, j'ai à vous communiquer une lettre de notre cousin d'Épinoi.

— Vous me permettez, madame, dit M<sup>me</sup> de Wladimont en s'adressant à M<sup>me</sup> Mersens, ... dans un instant je reviens près de vous.

M<sup>me</sup> Mersens s'inclina en signe de politesse, le duc et sa femme s'éloignèrent.

Cinq minutes après, M. Walewski entra dans le cabinet où M. et M<sup>me</sup> de Wladimont s'étaient retirés pour conférer ensemble sur la lettre du comte d'Épinoi.

— Nous vous avons fait appeler, monsieur, lui dit la duchesse, afin de vous prier de partir immédiatement pour Auderghem; vous remettrez cette lettre à l'abbé Werbruck, elle l'invite à se rendre ici, toute affaire cessante et sans délai; vous vou-

drez bien revenir avec lui car nous aurons également besoin de vous.

— Je pars à l'instant madame la duchesse, répondit le secrétaire.

— Servez-vous du coupé, monsieur, dit le duc, et ordonnez que l'on dispose la berline et le landau... Franz et Julien nous suivront... vous recommanderez aussi que l'on place plusieurs paires de pistolets dans la berline, et vous aurez soin vous même, de vous munir de vos armes.

— Non pas, reprit en souriant la duchesse qui surprit le mouvement d'étonnement du secrétaire, aux dernières paroles du duc, que l'expédition dans laquelle nous vous engageons doit être meurtrière ou périlleuse, mais il est possible que nous nous trouvions exposés la nuit dans des lieux isolés, et il est toujours prudent d'user de précautions.

Un moment après, M. Walewski franchissait rapidement la distance qui sépare Bruxelles d'Auderghem.

Le duc et la duchesse étaient rentrés dans la salle à manger.

— Vous nous voyez désolés, dit Louise en s'approchant de M<sup>me</sup> Mersens, nous nous faisons une véritable fête de vous accompagner à Auderghem, mais une lettre que mon mari vient de recevoir,

en nous forçant à faire une petite excursion de quelques lieues, nous oblige de nous priver de ce plaisir. Au surplus, ajouta-t-elle, il y a tout lieu de croire que notre absence sera de peu de durée, et que demain je me retrouverai près de vous.

On servit le déjeuner, et une heure ne s'était pas écoulée, qu'une partie des équipages du duc se dirigeaient vers Auderghem. Au moment où la voiture dans laquelle avaient pris place M<sup>me</sup> Mersens, le petit Édouard et Marie tournait à l'angle formé par les boulevards et la rue Royale, un homme s'arrêta afin de mieux la suivre des yeux; cet homme, c'était Peeters le capon du rivage. Marie, qui tenait sa vue fixée de son côté, l'eût bientôt reconnu; sa main prompte à obéir à l'impulsion de son désir fit agir un cordon de soie, les chevaux s'arrêtèrent et un laquais se présenta à la portière.

— Veuillez m'ouvrir, lui dit Marie.

Et elle s'élança vers le capon du rivage, attendri jusqu'aux larmes de cette preuve d'affectueuse attention.

— Que je suis heureuse, lui dit-elle avec l'élan d'une vive joie, je désespérais tant de vous voir avant mon départ.

— Votre départ? fit Peeters en pâlisant.

— Rassurez-vous, mon ami, s'empressa de dire

Marie, je ne vais qu'à Auderghem, au château de M. le duc. Si vous n'étiez pas resté si longtemps sans venir, ajouta-t-elle avec un tendre reproche, vous sauriez que toute la maison du duc y va passer la plus grande partie de la belle saison.

— Je crains tant que mes visites ne vous fassent pas de plaisir, M<sup>lle</sup> Marie.

— Fi donc! que c'est mal de me parler comme cela.

— Ce n'est pas le désir qui me manquait, croyez-le bien.

— Viendrez-vous au moins à Auderghem?

— Je n'ose pas...

— Pourquoi?

— Si cela déplaisait à M<sup>me</sup> la duchesse?

— Y pensez-vous d'avoir de semblables pensées... Promettez-moi de venir.

— Eh bien, oui.

— Vous me le promettez?

— Oui, M<sup>lle</sup> Marie.

— Bien sûr?

— Que vous êtes bonne! oui, je vous le promets, bien sûr.

— Adieu Peeters! adieu mon bon, mon meilleur ami.

En une seconde, Marie, légère comme une ga-

zelle, se retrouva dans la voiture, aux côtés de M<sup>me</sup> Mersens.

— J'ai mille excuses à vous faire, madame, lui dit-elle avec une grâce touchante, mais j'aurais trop souffert si, l'ayant vu, je ne lui avais pas dit un mot d'adieu!... c'est celui qui m'a sauvé la vie.

Peeters était resté immobile à la même place, poursuivant la voiture de son regard, jusqu'au moment où la distance l'eût entièrement dérobée à sa vue.

— Allons, mon garçon! se dit-il à lui-même en continuant sa route, va-t-en au travail, tu viens de gagner des forces et du courage pour plus de quinze jours... Après cela, eh bien, si tu as besoin d'en puiser encore, tu pourras bien aller faire un petit tour jusqu'à Auderghem...

M. Walewski venait de rentrer à l'hôtel, accompagné de l'abbé Werbruck. Le duc et la duchesse les mandèrent tous deux dans le cabinet, pour conférer encore et recevoir leurs avis sur l'objet de la lettre de M. d'Épinoi. Après cette conférence, la grande porte s'ouvrit de nouveau pour laisser passer le landau et la berline du duc qui se dirigèrent vers le faubourg de Louvain.

elles se retrouva dans la voiture, aux côtés de  
 M. Walsworth. Les deux hommes se regardèrent  
 et se sourirent. M. Walsworth dit à son  
 compagnon : — Tu n'as rien vu de particulier  
 pendant que nous étions dans la voiture ?  
 — Non, rien du tout. —  
 — Alors, mon garçon, se dit-il à lui-même en  
 continuant sa route, va-t'en au travail, tu viens  
 de gagner des forces et de courir pour plus de  
 quinze jours. Après cela, ça ira, et tu ne  
 seras plus en danger. Tu pourras bien aller faire  
 un petit tour jusqu'à Andover.

M. Walsworth venait de rentrer à l'école, accom-  
 pagné de l'abbé Walsworth. Le dimanche, la dis-  
 cipline les mandait tous deux dans le cabinet,  
 pour conférer encore et recevoir leurs avis sur  
 l'état de la santé de M. Walsworth. Après cette  
 conférence, la grande porte s'ouvrit de nouveau  
 pour laisser passer le laïque et la baronne du duc  
 qui se dirigèrent vers le laboratoire de l'ouvrier.

## XVII.

### UNE NOUVELLE TENTATIVE.

A la dernière réunion des membres de l'association, à l'hôtel Cluysenaer, et un peu avant de se séparer, le chevalier de Bleeden en plaçant divers papiers sous les regards de ses compagnons, leur avait déroulé le plan d'un nouveau projet de criminelle débauche dont l'adoption, malgré les dangers qu'il présentait, avait été prononcée presque sans hésitation. Depuis, le chevalier de Bleeden, son auteur, laissé maître absolu de régler le jour et l'heure de son exécution, avait pris toutes ses mesures pour que rien n'y pût apporter une entrave sérieuse; et le matin du jour même où la

duchesse se disposait à partir pour le château d'Auderghem, il était allé surprendre ses complices au saut du lit, en les invitant à l'accompagner à l'instant même. Sa première visite avait été pour le comte d'Épinoi. Lucien, pris à l'improviste, dissimulant cependant son désappointement pour n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit du chevalier, lui déclara qu'il était prêt à le suivre. Puis profitant d'un moment où M. de Bleeden était passé dans son salon pour le laisser livré aux soins de sa toilette, il écrivit à la hâte un billet que son valet de chambre eut ordre de porter immédiatement à la duchesse de Wladimont.

Peu de temps après deux voitures aux ordres du chevalier roulaient rapidement sur la route qui conduit de Bruxelles à Cortenberg. Lucien et M. Van Linden occupaient le fond, le chevalier de Bleeden et le comte de Frensberg étaient assis sur le devant de la voiture qui précédait la marche. La deuxième contenait différents bagages.

Les quatre associés avaient tous une attitude différente.

Lucien s'étudiait à rester calme et impassible. Les traits de M. Van Linden étaient fortement empreints de sa profonde douleur, qui s'était ravivée avec violence depuis sa tentative coupable

auprès de M<sup>me</sup> Mersens. Le comte de Frensberg lui-même paraissait sous l'impression d'une préoccupation pénible; le chevalier, tout en parcourant plusieurs papiers qu'il tenait dans ses mains, avait seul sur les lèvres ce hideux sourire du vice prêt à se satisfaire.

— Ainsi, messieurs, dit ce dernier en s'adressant à ses compagnons, ne l'oubliez pas, dès ce moment je ne suis plus pour vous le chevalier de Bleeden, traitez-moi avec tout le respect et la déférence due au révérend père Landers, le missionnaire le plus éclairé, le plus fougueux et le plus éloquent de la communauté des rédemptoristes du clergé de Liège.

— Il sera fait selon votre volonté, mon père, répondit le comte de Frensberg avec un demi-sourire; et saisissant avec empressement l'occasion de s'arracher à sa préoccupation, n'est-il pas opportun, ajouta-t-il, que nous prenions également des noms et des qualités qui conviennent aux compagnons du révérend père Landers.

— Oui, sans doute, reprit le chevalier. Malheureusement, continua-t-il en jetant un regard sur les papiers qu'il tenait toujours dans ses mains, il paraît que ce révérend missionnaire a l'habitude de faire solitairement ses excursions évangéliques, nous ne trouverons donc rien dans

ces papiers qui nous puisse venir en aide; — allons, messieurs, mettons notre imagination à l'œuvre. Commençons par d'Épinoi, quel nom et quel titre lui donnerons-nous?

— Quelle est votre idée, cela vous regarde, fit de Frensberg en s'adressant au comte d'Épinoi.

— Ma foi, messieurs, vous me voyez fort embarrassé, répondit Lucien, mais l'esprit inventif du chevalier viendra volontiers à mon secours.

— Parbleu! j'ai votre affaire à tous deux, s'écria tout à coup de Bleeden, qui n'avait pas cessé de réfléchir.

— Dites.

— Vous d'Épinoi, vous êtes diacre, et on vous nomme l'abbé Courtois.

— Fort bien! et moi, demanda de Frensberg.

— Vous, reprit le chevalier, qui êtes un peu plus jeune, vous n'avez encore été admis qu'au sous-diaconat.

— C'est déjà très-satisfaisant; et quel est mon nom?

— Le premier venu... l'abbé Thirion.

— C'est convenu, répondit de Frensberg; maintenant que ferons-nous de Van Linden, n'est-il pas un peu plus embarrassant?

— Lui, nullement, reprit le chevalier, en raison

de sa belle mine et de son air respectable, nous en ferons un chanoine.

— Un chanoine ! l'idée est merveilleuse, fit en riant le comte de Frensberg.

— Chanoine de la métropole de Malines, continua le chevalier, poursuivant son idée... le digne abbé Dechamp, avide de nourrir son âme des dévotes et saintes paroles du révérend père Landers, que dans ce but il suit en tous lieux.

— Il me semble, chevalier, interrompit le comte d'Épinoi, que notre costume et notre visage se prêtent peu au rôle que vous venez de nous assigner à chacun.

— J'espère, mon cher comte, reprit le chevalier en souriant, que vous ne me faites point l'injure de croire que ma prévoyance puisse se trouver en défaut sur ces deux points principaux...

— Il est capable, interrompit de Frensberg, d'avoir apporté tout le vestiaire d'un séminaire.

— Je n'ai pas poussé jusque-là mes précautions, répondit le chevalier, cependant vous serez satisfaits. J'ai réuni dans une malle des vêtements ecclésiastiques d'un goût parfait ; il y en a pour les grandes et les petites cérémonies ; toutefois Van Linden sera le mieux partagé... le costume de chanoine est délicieux.

— Il reste toujours nos visages, fit M. Van Lin-

den, adoptant l'observation du comte d'Épinoi, et malgré votre opinion, mon cher chevalier, je ne sache pas, pour mon compte personnel, que ma mine ait la moindre analogie avec celle d'un chanoine.

— Il me semble, continua de Frensberg, que la physionomie de d'Épinoi et la mienne ne se rapprochent pas davantage de celle d'un diacre ou d'un sous-diacre.

— Ah! messieurs, fit le chevalier en manière de reproche exprimé d'un ton comique, que vous êtes peu doués du sentiment de l'art. — Tenez, Van Linden, plus j'examine vos traits, plus j'admire toutes les ressources qu'ils offrent pour créer le plus beau type de chanoine qui se soit jamais épanoui dans le chapitre de la métropole... quand le rasoir de mon valet de chambre aura fauché cet ornement profane qui encadre votre figure.

— Hein! fit M. Van Linden dont la main se porta brusquement à son collier de barbe.

— Quand vos cheveux, poursuivit le chevalier, roulés autour de votre tête, par sa main habile se seront enrichis d'un œil de poudre, quand le feu de ce regard vif et passionné sera voilé par l'expression dévotieuse et béate d'un homme d'Église, il ne restera plus, veuillez me croire, qu'à vous placer

les clefs du paradis dans les mains pour que la métamorphose soit merveilleuse.

— En ce qui me concerne, chevalier, s'écria le comte de Frensberg, vous avez beaucoup trop présumé de mon abnégation à l'endroit de mes moustaches, si vous vous êtes flatté que j'en ferais facilement le sacrifice, afin de me mieux façonner une figure d'abbé.

— Je vous avoue, mon cher comte, répondit le chevalier, que je ne me suis pas arrêté un seul instant à la pensée qu'un seul de nous pourrait hésiter à faire le sacrifice de sa barbe ou de ses moustaches.

— Cependant, dit Lucien, ce sacrifice n'est pas sans importance.

— Je veux bien l'admettre, reprit le chevalier, mais peut-il être comparé aux plaisirs qu'il nous promet ?

— Il est vrai, répondit de Frensberg, que le projet de pénétrer dans un couvent d'annonciades, d'y être accueillis comme de saints personnages, a bien de quoi tenter des pécheurs tels que nous.

— Quelles jouissances, messieurs, ne nous seront pas réservées, poursuivit le chevalier dont l'œil brillait d'un feu lubrique, lorsque nous nous trouverons transportés au milieu de ces jeunes vierges, à l'âme brûlante, à l'imagination vive qui

s'exalte encore dans un élan continuels vers leur époux mystique et insaisissable.

— Décidément, chevalier, répondit le comte de Frensberg, vous êtes un démon tentateur bien dangereux. Allons! le sacrifice de la barbe et des moustaches est adopté.

— Pensez-vous, reprit M. Van Linden, que tous les obstacles seront levés lorsque chacun de nous aura réussi à se former un extérieur convenable au personnage qu'il doit représenter.

— Quelles autres difficultés prévoyez-vous?

— D'abord, reprit M. Van Linden, l'authenticité, la valeur des papiers que vous avez trouvés vous semblent-elles bien constatées.

— Rien ne me paraît plus officiel, répondit M. de Bleeden. Voici deux lettres, l'une du supérieur de la communauté des rédemptoristes, l'autre revêtue du sceau de l'archevêché, adressées à la mère Ancelle (1), supérieure du couvent situé près de Cortenberg, pour l'inviter à faire entrer en retraite toute sa communauté aussitôt l'arrivée parmi elles du révérend père Landers, qui

(1) L'ordre de l'Annonciation de la sainte Vierge fut fondé, en 1498, par Jeanne de Valois, première femme de Louis XII; d'après la règle qu'elle composa pour son institut les supérieures des couvents d'annonciades devaient toutes porter le nom d'*Ancelle*, de *ancella*, servante.

selon les termes de ces lettres, en faisant pénétrer dans leur âme la parole de Dieu, devra les fortifier dans la pratique *des dix vertus de Notre-Dame*.

— Mais quelle figure ferons-nous, dit le comte d'Épinoi, si, lorsque nous nous présenterons à ce couvent, nous y trouvons le véritable prédicateur en possession des lieux.

— C'est un danger que nous n'avons pas à craindre, répondit le chevalier, car parmi les papiers perdus par le père Landers et qu'un heureux hasard m'a fait ramasser non loin de ma demeure, se trouve très à propos son itinéraire jusqu'au mois de mai : en conformité des ordres de ses supérieurs, le père Landers doit commencer ses prédications chez les ursulines et les carmélites déchaussées, et, d'après ses propres notes, son apparition parmi les annonciades ne peut avoir lieu avant la fin de ce mois; vous le voyez, nous avons une avance de dix jours au moins.

— Jusqu'ici tout me semble assez habilement combiné, reprit M. Van Linden. Mais saurez-vous vous maintenir à la hauteur du rôle que vous vous êtes donné; je ne vous suppose pas, mon cher chevalier, des connaissances très-approfondies sur les dix vertus de Notre-Dame.

— Eh bien, Van Linden, c'est un grand tort que vous avez, répondit le chevalier, la pratique

de ces vertus, je l'avoue, m'est très-peu familière, mais en compensation je suis très-fort sur leur théorie.

M. Van Linden fit un mouvement de tête pour exprimer le doute que lui laissaient encore les paroles du chevalier.

— Cela paraît vous surprendre, poursuivit celui-ci; vous convient-il, messieurs, ajouta-t-il, de me soumettre à un examen. Dites, je suis prêt à le subir; commencerai-je par la nomenclature de ces vertus... la chasteté, la prudence, l'humilité, la foi...

— Assez! mon cher chevalier, assez, interrompit le comte de Frensborg, nous sommes convaincus; et nous nous réservons d'entendre et d'applaudir vos sermons au couvent des annonciades. Cependant ne soyez pas trop éloquent, vous pourriez nous convertir.

— C'est une tâche que j'abandonne aux beaux yeux des jeunes nonnes, répondit le chevalier. Enfin, messieurs, ajouta-t-il, vous m'avez accepté pour guide dans cette délicieuse aventure; veuillez croire que je ne négligerai rien pour justifier votre confiance. En ce moment, l'objet important est de pénétrer au couvent, ensuite les inspirations ne nous manqueront pas pour sortir avec honneur et profit d'une entreprise qu'aucun obstacle sérieux

ne viendra pas contrarier, du moins je l'espère.

— Eh! messieurs, s'écria de Frensberg, nous nous abîmons dans l'examen de détails infimes et nous oublions notre ennemi le plus redoutable, la duchesse de Wladimont.

— Soyez bien rassuré, mon cher de Frensberg, reprit le chevalier, et ne donnez pas aux hostilités de M<sup>me</sup> de Wladimont plus d'importance qu'elles n'en méritent; ce qui a eu lieu jusqu'à ce jour à son occasion doit nous paraître, en effet, fort étrange; mais, de ce que la cause nous en échappe, ce n'est pas une raison, pour qu'elle ne soit pas la plus simple du monde. Cette fois d'ailleurs, averti par l'expérience, et dans la crainte d'une indiscretion, d'une imprudence involontaire, je suis resté vis-à-vis de vous-mêmes dans une réserve extrême, jusqu'au moment d'exécuter le plan dont je ne vous avais entretenu que très-sommairement. Ainsi, ce matin seulement, je vous ai appris que c'est au couvent de Cortenberg que nous devons nous rendre: aucune indiscretion, aucune imprudence n'est donc à craindre; et, à moins que M<sup>me</sup> de Wladimont ne soit réellement douée d'un pouvoir, d'une science surnaturelle...

— Nous ne pouvons raisonnablement supposer aucune tentative ennemie de sa part; cela me

paraît fort juste, interrompit M. Van Linden.

— Loin de m'effrayer des hostilités de M<sup>me</sup> de Wladimont, reprit le comte de Frensberg, je les considère comme un stimulant très-énergique et qui me plaît infiniment. Mais, malgré votre opinion, mon cher chevalier, partagée, me semble-t-il, par ces messieurs, je persiste à croire qu'il est fort possible que M<sup>me</sup> de Wladimont ne reste pas étrangère aux événements qui vont se passer au couvent de Cortenberg.

— Comment qualifierai-je cette persistance ; est-ce de la ténacité ou de l'opiniâtreté ?

— Qualifiez mon opinion comme vous le voudrez, reprit M. de Frensberg ; mais la persuasion où je suis que l'intervention de la duchesse dans les événements qui ont précédé, ne provient ni d'une imprudence, ni d'une indiscretion personnelle à l'un de nous, m'autorise suffisamment à douter de l'efficacité absolue du soin que vous avez pris de nous tenir dans l'ignorance, jusqu'au moment de notre départ.

— Vous êtes incrédule et difficile à convaincre, mon cher comte, répondit le chevalier, en souriant de nouveau.

— Ce n'est point être incrédule de penser que vos mesures pourraient fort bien se trouver en défaut.

— Et si elles sont telles, reprit le chevalier, qu'il n'y ait pas de puissance humaine capable de les faire échouer...

— Ah ! fit le comte en riant, si de part et d'autre le surnaturel s'en mêle, je m'incline et m'avoue vaincu.

Lucien dissimula par un sourire étudié la surprise qu'il venait de ressentir aux dernières paroles du chevalier.

A cet endroit de la conversation les chevaux, en modérant leur allure d'un trot rapide, indiquèrent au chevalier qu'ils venaient d'atteindre la montée qui précède l'entrée du village de Cortenberg.

— Messieurs, nous voici arrivés ! dit M. de Bleeden, en laissant tomber un des stores afin de mieux reconnaître les premières maisons qui commençaient à paraître.

— Mais sans doute nous ne nous rendons pas au couvent avant d'avoir opéré notre transformation, dit le comte de Frensberg. Où donc nous faites-vous conduire, mon cher chevalier ?

— A l'auberge de Cortenberg, répondit celui-ci. Hier, j'y ai envoyé mon valet de chambre pour y retenir plusieurs pièces que nous trouverons à notre disposition.

Comme le chevalier cessait de parler, la voiture s'arrêta devant l'auberge. Les quatre associés,

précédés du propriétaire, se rendirent en hâte aux chambres qui leur étaient réservées. Sur l'ordre du chevalier, son valet de chambre fit monter les malles dans lesquelles étaient renfermés les bagages; puis on procéda avec un soin minutieux à l'étrange toilette, mesure préalable, nécessaire au succès complet que le chevalier se promettait, et bientôt la voiture, contenant les quatre faux ecclésiastiques, traversa rapidement le village, et s'engagea dans un sentier qu'ils prirent sur la droite de la grande route.

Grâce au génie infernal de M. de Bleeden, leur déguisement était si parfait qu'ils avaient eux-mêmes peine à se reconnaître. Le chevalier avait seul conservé un visage impassible; les trois autres étaient singulièrement préoccupés de la gravité de l'aventure dans laquelle ils s'étaient engagés par des causes différentes, mais avec une répugnance unanime que M. Van Linden ni le comte de Frensborg n'osaient manifester, retenus par une sorte de respect humain.

— D'où vous vient cette mine allongée, et cet air soucieux, dit le chevalier en s'adressant à ce dernier.

— Je pense, répondit de Frensborg, à ce qu'il pourrait survenir si le père Landers était connu au couvent; je crains, malgré votre transformation

très-satisfaisante d'ailleurs, que votre ressemblance avec ce rédemptoriste ne soit pas tellement frappante que la supérieure ne s'aperçoive aussitôt de la supercherie.

— C'est un écueil auquel tout d'abord j'avais réfléchi moi-même, répondit le chevalier; mais, par bonheur, les notes du révérend père Landers m'ont délivré de mon inquiétude, en me donnant la certitude que cette visite apostolique, dans laquelle je vais essayer de le remplacer dignement, est la première qu'il ait eu mission de faire au couvent des annonciades.

— Vous savez, chevalier, reprit le comte de Frensberg, que je suis très-ignorant des rites et cérémonies de l'Église; je compte bien que vous me dispenserez de toutes fonctions de cette nature.

— Je ne vous donnerai rien à faire ou à dire qui ne vous soit très-agréable, répondit le chevalier. Soyez donc rassuré, mon cher comte.

— J'aime à croire, fit M. Van Linden, que vous n'attendez pas de moi les manœuvres religieuses d'un chanoine; je vous préviens que je ne suis pas plus au courant de ces sortes de choses que de Frensberg lui-même.

— Soyez tous tranquilles, messieurs, reprit le chevalier; je réserve à moi seul le rôle actif dans

les cérémonies religieuses; je n'exige de vous qu'un grand sang-froid et des efforts faciles pour édifier la communauté par votre attitude humble et pieuse.

A cet instant, la voiture pénétrant sous un couvert de marronniers, s'arrêta devant une grande porte pratiquée au milieu d'un mur d'enceinte et surmontée d'une croix de pierre. La solitude, le silence, l'ombre des arbres, tout contribuait à donner à ce refuge solitaire un aspect mystérieux.

— Allons! messieurs, suivez-moi, dit le chevalier, en sautant par la portière qu'un domestique venait d'ouvrir, et surtout appelez à votre aide toute votre présence d'esprit.

— Vogue la nacelle! murmura le comte de Frensberg, avec la résignation d'un homme s'abandonnant au gré d'un courant qui l'entraîne malgré lui.

M. Van Linden avait le cœur serré et la respiration gênée. L'esprit du comte d'Épinoi était occupé par de graves pensées; il méditait déjà sur le rôle probable qu'il aurait bientôt à remplir.

Au tintement prolongé de la cloche que venait d'agiter le chevalier, un petit guichet pratiqué à l'un des battants de la porte s'était ouvert, et un œil défiant vint en reconnaissance. Aussitôt une petite porte s'ouvrit lentement pour donner pas-

sage au chevalier et à ses compagnons. Ils furent reçus d'abord par un portier sexagénaire; à leur aspect celui-ci s'inclina respectueusement jusqu'à terre, et alla frapper près du tour qui, roulant sur son pivot, découvrit la sœur tourière, à laquelle le chevalier s'adressa :

— Voulez-vous, ma chère fille, lui dit-il en imitant avec succès la parole lente et douce des hommes d'Église, nous faire conduire auprès de votre mère abbesse.

— Veuillez, mon père, répondit la religieuse, me dire le nom que l'on doit annoncer à notre mère?

— Landers, le plus humble des serviteurs de Dieu et de la communauté des rédemptoristes, répondit le chevalier, en prenant l'accent d'une parfaite componction.

A ce nom, accueilli par la tourière avec une sainte vénération, elle vint ouvrir avec empressement une seconde porte qui conduisait dans l'intérieur du couvent, et, priant le chevalier et ceux qui l'accompagnaient de la suivre, elle leur fit traverser un corridor pour les introduire dans une pièce décorée très-simplement en manière de parloir.

— Veuillez attendre quelques instants, mon père, dit-elle en s'adressant de nouveau au cheva-

lier, je vais immédiatement prévenir ma mère de votre heureuse arrivée parmi nous.

— Eh bien ! messieurs, dit le chevalier, quand la sœur se fut éloignée, comment trouvez-vous mon entrée ?

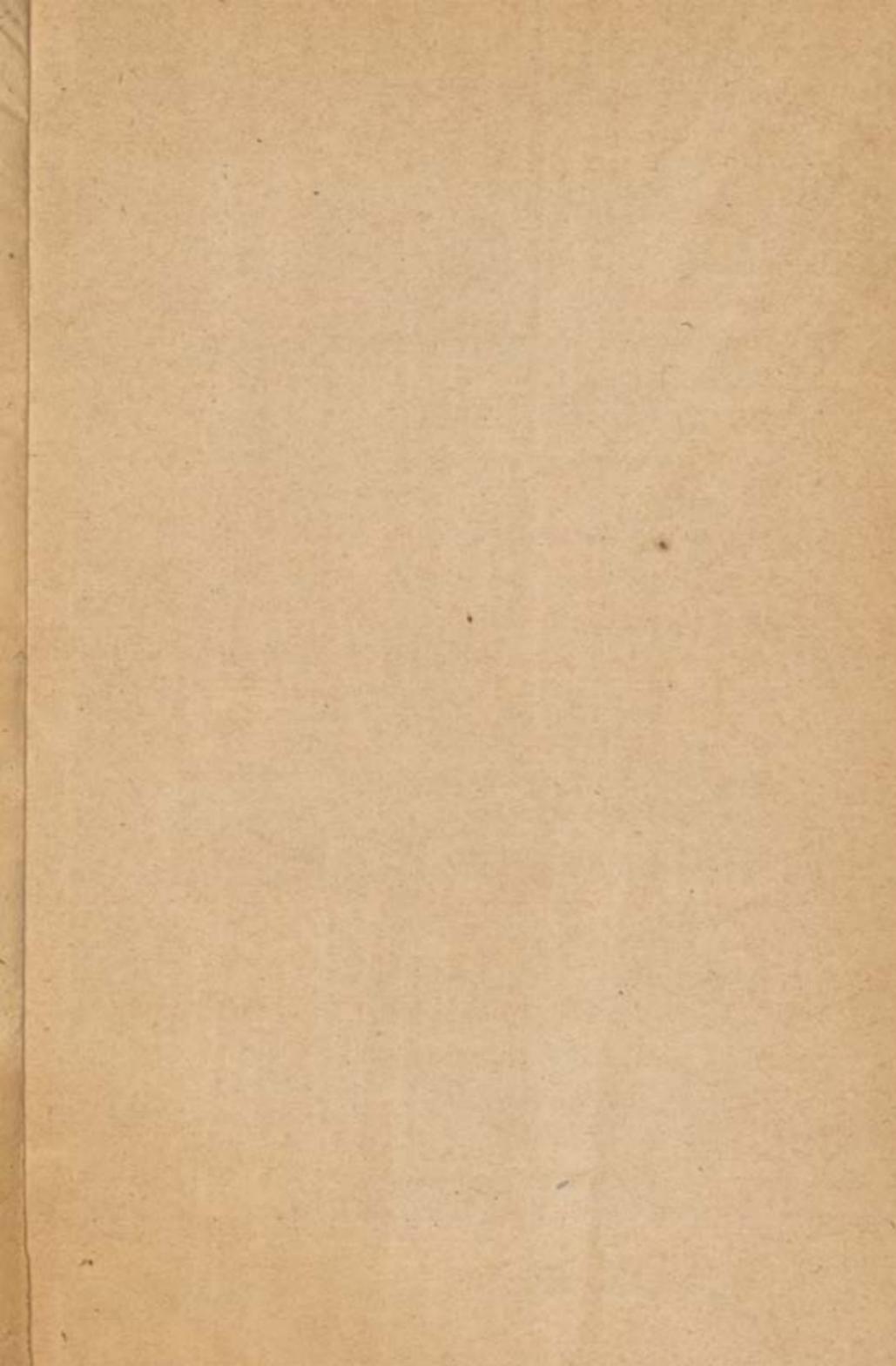
— Très-belle ! chevalier, répondit le comte de Frensberg, vous êtes doué d'une audace et d'un aplomb admirables. Allons ! votre confiance me gagne : je crois que tout ira bien.

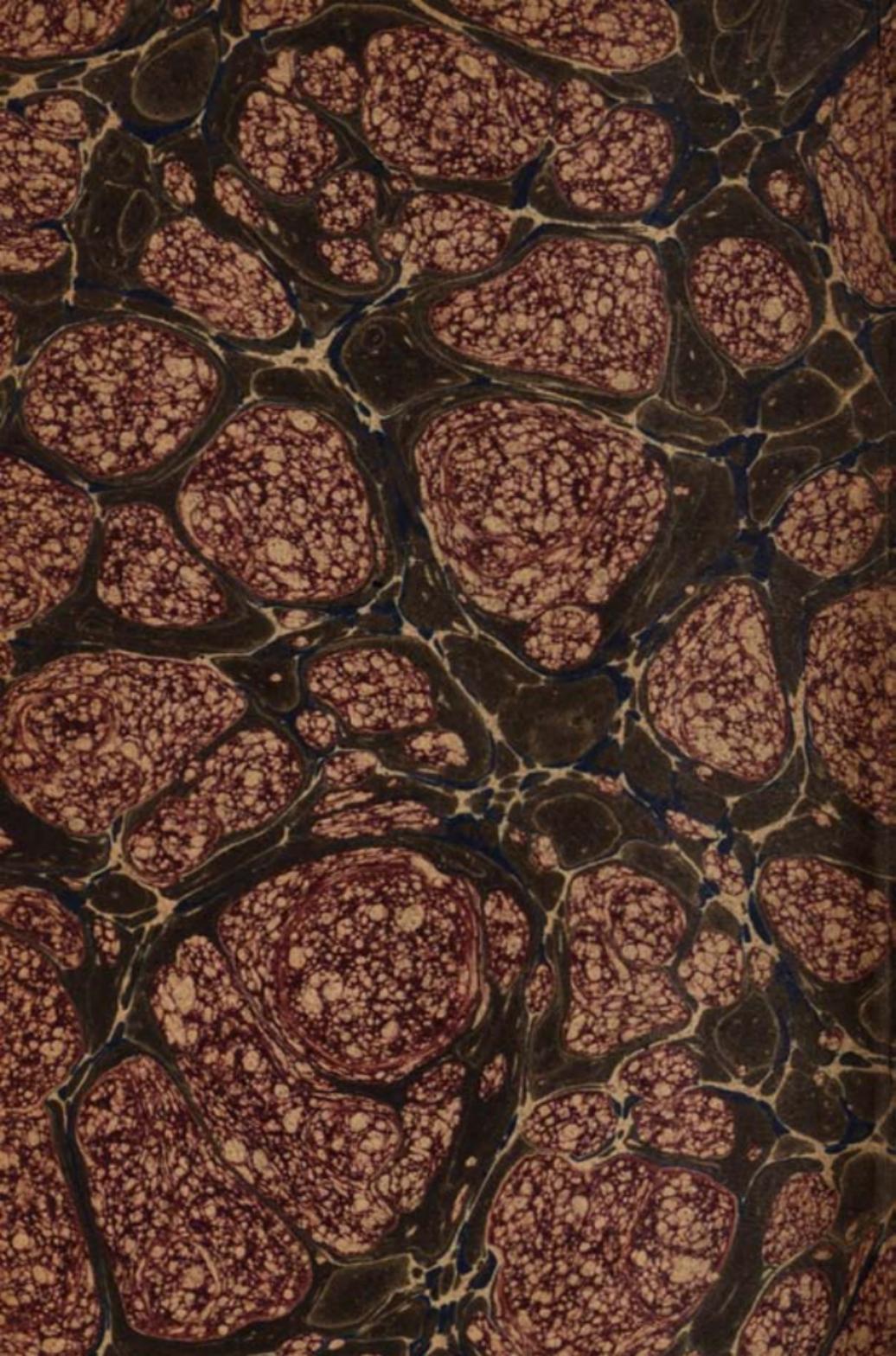
— Vous le voyez, reprit le chevalier, le père Landers n'est pas connu ici : c'est d'un bon augure... En vérité, messieurs, ajouta-t-il, en aspirant avec une volupté affectée, l'air que l'on respire ici ne vous semble-t-il pas imprégné d'un parfum de nonnes qui enivre les sens...

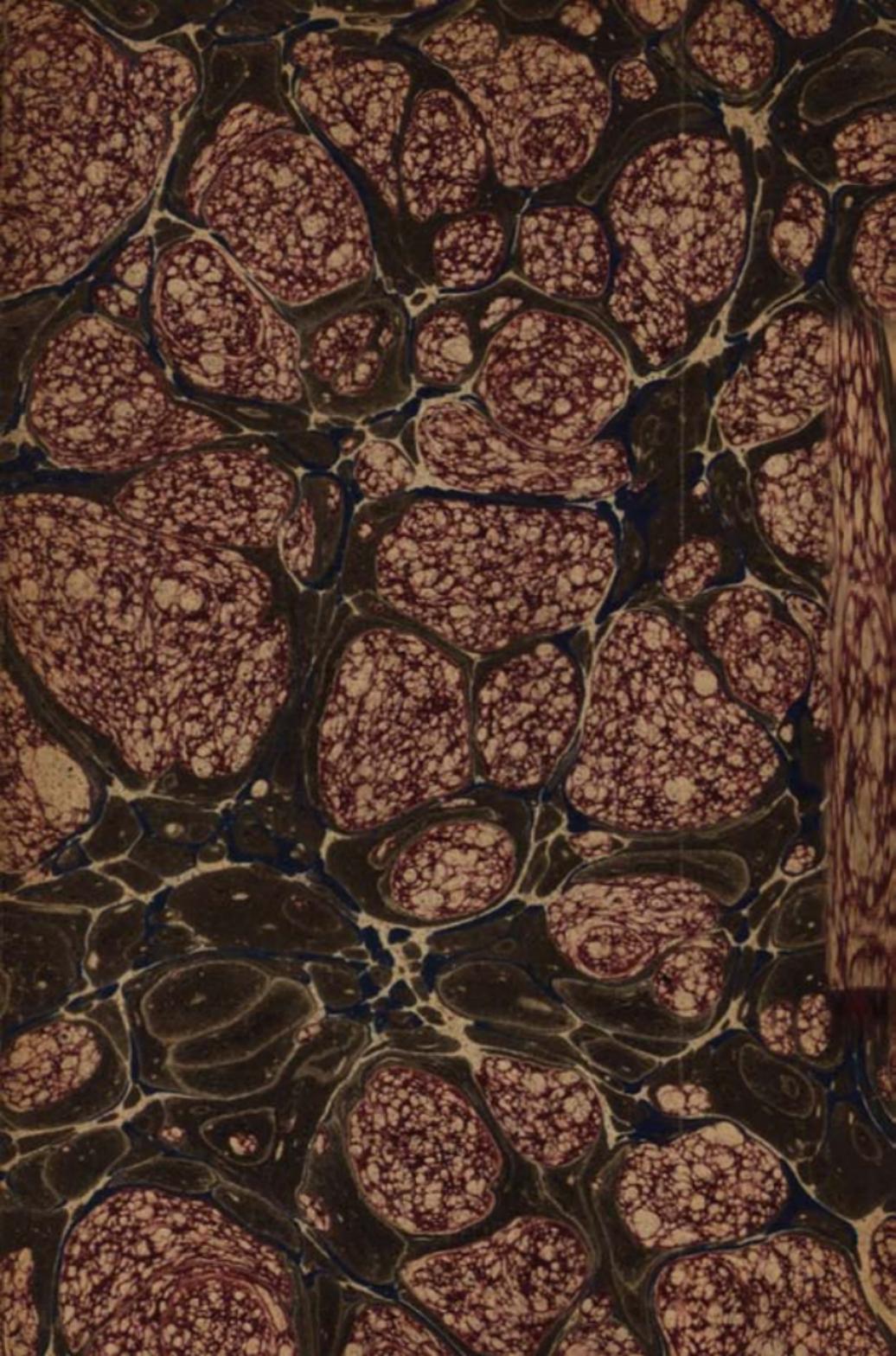
— Attention chevalier ! interrompit vivement M. Van Linden, voici quelqu'un qui vient de ce côté.

A cet avertissement tous les regards se tournèrent vers la porte restée ouverte, et ils virent, en effet, une religieuse suivie de deux autres, qui se dirigeait avec empressement de leur côté.

— C'est sans doute la mère abbesse, messieurs, fit le chevalier ; préparons-nous à la recevoir dignement.









## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme

<[http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\\_du\\_fichier.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf)> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

#### **5. Buts poursuivis**

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## **7. Exemple de publication**

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **8. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

## **Reproduction**

### **9. Sous format électronique**

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

### **10. Sur support papier**

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### **11. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.